

PAGES
MANQUANTES

Messieurs !

Pour votre prochain HABILLEMENT
DEMANDEZ A VOTRE TAILLEUR
d'employer les

Serges "YOTSMAN"

== ET ==

::: BLENHEIM :::

les plus belles lignes de Serges qu'il
y ait sur le marché Canadien, sous le
rapport de la NOUVEAUTÉ, de la
BEAUTÉ et de la DURÉE. :: ::

Les mots : Serge Yotsman et Blenheim
sont tissés dans la lisière de l'étoffe

N'ACCEPTEZ PAS DE SUBSTITUTION

A. McDOUGALL & Cie
196, rue McGill, Montreal, Canada.



VOTRE BUSTE déve'oppé
de deux
pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. Simon, Paris, France.
\$50.00 de récompense à qui-
conque ne réussit pas. Nous
n'avons pas peur de le faire
essayer. Envoyez dix cents
pour frais de Poste et em-
paquetage, et vous recevrez

un échantillon avec pamphlet Art du Massage
Correspondance confidentielle; expédition dis-
crète. Prix \$1.00 le traitement expédié par-
tout à nos frais. Adressez Dr. Simon, Dept. R.
Box 713, Montréal.

Une Chevelure Luxuriante MADAME !

Deux mémoires à l'Académie de Médecine de
Paris consacrent le succès de la célèbre

LUXURINE du Dr. PROSSE

Qui empêche de tomber, de blanchir les che-
veux, les fait repousser et leur rend leur rou-
leur blonde, brune ou châtaigne, à tout âge
sans les teindre.

ESSAIS GRATIS.—Un échantillon suffisant
pour prouver son efficacité, est envoyé sur
réception de 10c. pour emballage et frais de
poste.

AGENCE DR. PROSSE, DEPT. P.

**195, Rue des Commissaires,
MONTREAL.**



Spécialité :

**GRAINES DE GAZON
ET DE PLANTES. . .**

GRATIS : Nous enverrons sur demande
notre superbe Catalogue conte-
nant une description en français des différentes
variétés de fleurs, fruits, légumes et plantes,
avec plus de 150 illustrations.



PLUS DE CONSTIPATION

PLUS DE MAUVAISES DIGESTIONS

Plus de Maux de Tête

PLUS DE TROUBLES D'INTESTINS

Grâce à l'emploi de L'EAU PURGATIVE



" RIGA "

La plus active et la plus
bienfaisante des

EAUX PURGATIVES

Pas de suites facheuses !

Hautement recommandée
par la

Profession Médicale

25c. LA BOUTEILLE

Dans toutes les PHARMACIES

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES

" RIGA "

Les Portraits Célèbres

(Cinquième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



PORTRAIT de La Flora, par le Titien. Se trouve à la
Galerie des Offices, Florence. Figure dans les grands
albums d'art classique.

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Éditeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. I. No 5. Montreal, Avril 1908

S I J'AVAIS à définir le Carême plus spécialement pour notre province, je dirais : "Une période de temps où l'on mange moins de viande et où l'on fait plus de conférences." Causeries, lectures, conférences, il en pleut, il en déluge, aurait dit Allais. Il n'y a de concurrent égal que la vogue des Vues animées. Seulement, comme bien on pense, il y a encore plus conférences et conférences que fagots et fagots. De même qu'on distingue violonistes et violoneux, nous avons des conférenciers et des machines à conférences. Dans cette catégorie-ci se sont réfugiés ceux qui, n'ayant pas l'aplomb pour pratiquer le *speech*, se rattrapent à la tribune où, assis, ils peuvent lire trop haut ou trop bas, avec, pour tout geste oratoire, celui de tourner des feuillets et cet autre (souhaité, ô combien!) de s'en aller, une fois le fuseau dévidé.

* * *

Parmi les conférenciers proprement dits, ceux qui m'ont laissé la meilleure impression furent, assurément, Mgr Thomas Hamel, avec très peu de voix, moins de geste, et une diction impeccable; les MM. Paquet, du Séminaire de Québec, élégants, abondants, de la grande école; le juge Routhier, le mieux doné, peut-être, de la généralité des dons désirables dans un conférencier, et Thomas Chapais, incisif, convaincu, que le contact avec le husting n'avait pas trop fait dériver de la bonne manière. De tous les conférenciers français que j'ai entendus, c'est feu Sa-

vary qui me révéla, le plus brillamment et le plus complètement, ce qu'est l'art de la conférence. Pourtant, en 1885, quand nous l'entendîmes dans sa série d'études parlées sur *Corneille et son temps*, Savary était déjà en déchéance physique. Mais que de beaux restes encore...

* * *

Dans le genre *causerie*, ceux qui ont entendu Sulte seront unanimes à lui accorder le suffrage. Son genre est absolument personnel, allant du bavardage le plus familier jusqu'aux courtes mais chaudes envolées vers l'art le plus pur, mais restant toujours la clarté, le pittoresque, la variété, l'originalité, l'inédit, le piquant, l'impromptu, l'inattendu typiques. À lui seul, Sulte alimenta des "saisons confrencières" de l'Institut Canadien d'Ottawa; on l'avait à cinq minutes d'avis; son nom au programme assurait toujours salle comble. Dans la causerie, Fréchette et Buies auront été également des maîtres, le premier dans une manière large, très lumineuse, allant jusqu'au ton de la conférence, mais ne le prenant pas, afin de conserver ce cachet que j'appellerai volontiers "salle des Capucines" et qui me semble marquer ce que je sais de Scholl, de Faguet, de Lemaître; l'autre, Buies... du feu d'artifice où les diamants de la plus belle eau se mêlaient à des charbons embrasés; genre fait autant pour l'œil que pour l'oreille, ce qui est cause que ceux qui n'ont pas assisté à ces causeries et ne peuvent que les lire, n'en auront jamais une juste idée. Les causeries de Buies supportent mieux la lecture que les discours de Papineau, mais ceux-ci comme celles-là ne sauraient donner même un commencement de soupçon d'idée de ce que cela fut.

Parmi les conférenciers ou causeurs du dernier "bateau", MM. Gonzalve Désaulniers et Edouard Montpetit marquent avec beaucoup de distinction. J'augure que ce sont eux qui établiront le "genre canadien"; c'est-à-dire que tout en tenant compte des traditions classiques, fournies par la France, ils donneront à la conférence canadienne ce je ne sais quoi qui, vu nulle part et existant partout, est une marque distinctive. C'est à cette condition, dans tous les genres, que nous arriverons à pouvoir répondre affirmativement à l'irritante question: "Avons-nous une littérature nationale?"

Le genre "lecture", qui est surtout celui du professorat et des Cours du Monument National, celui-là est méritoire et fructueux



La Folie du Bridge

Par JEAN LÉVÊQUE

C'EST Montcalm, je crois, qui, écrivant du Canada à des amis de France, disait : "Les femmes sont spirituelles, galantes, dévotes à Québec; joueuses à Montréal." Des renseignements très sûrs me permettent de dire que beaucoup de montréalaises ont encore une forte passion pour le jeu de cartes, le jeu intéressé, à fortes mises quelquefois. Il y a deux ans, une feuille dominicale—l'*Opinion*, peut-être,—révéla un très pénible état de choses : des femmes s'endettant, risquant aux cartes l'argent du ménage, négligeant tout, mettant leurs maris dans de sérieux embarras. Il y eut des protestations, mais le réquisitoire du journal ne fut pas démoli.

Aujourd'hui, on joue au bridge avec fureur en certains quartiers. L'engouement, ici comme ailleurs, fut d'abord fort tolérable. Mais ce jeu est devenu tyrannique. Tout a cédé devant lui : causerie, danse, musique, à peu près tout ce qui restait des jeux de société. Ailleurs, c'est le euchre avec prix qui domine, mais il ne fauche pas tout sur son passage comme le bridge.

Quand la femme se livre tellement au jeu que tout intérêt pour les siens, que toutes les réserves propres à son sexe sont abolis, c'est un grand malheur.

Lisez cette page du Bonhomme Chrysale : Si ardente soit-elle, la fièvre qui anime les joueurs n'est rien auprès de la folie qui s'em-

pare des joueuses. Le jeu est pénible à voir chez l'homme; chez la femme, il y a quelque chose de hideux; il annihile en elle les grâces, les charmes de son sexe. L'œil fixe, le sourcil froncé, les lèvres pincées, elle oublie d'être jolie; ses doigts se crispent autour des menus objets d'or fin, dont elle s'est munie en guise de porte-veine (car elle est horriblement superstitieuse); elle suit avec angoisse l'évolution de la partie. En cas de gain, elle montre une activité inouïe, une joie sauvage. En cas de perte, on la sent prête à tout pour ramener la fortune infidèle. Un de ces claquedents (maison de jeu) que l'énergie du ministre a supprimés, comptait, parmi les dupes qui venaient assidûment s'y faire plumer, une comédienne enviée, célèbre par son talent et par son esprit... Dès que le démon du jeu la possédait, c'était une autre femme, grossière, brutale. Elle jetait ses diamants et ses perles à la tête du croupier, en hurlant :

—Voilà ma mise!

Cette ravissante personne, si soigneuse, à l'ordinaire, de sa beauté, tenait des propos de charretier, avait l'air d'une furie. Et, quelquefois, essayant de corriger la mauvaise chance, elle trichait... C'est encore là un trait de nature. La femme est tricheuse; elle compte que la galanterie masculine lui pardonnera des fautes pour lesquelles on se montre justement sévère... Elle traite de

peccadille ce qui s'appelle *vol* de son vrai nom... Joignez, enfin, qu'elle est livrée sans défense aux innombrables escroqueries qui guettent la ponte aux abois. Les antichambres des maisons de jeu sont pleines d'usuriers, de prêteurs sur gages, de marchandes à la toilette, de courtiers marrons. Nulle part ne s'étaient, avec plus de cynisme, les vices nés de la rencontre du hasard et de l'argent.

* * *

D'où vient le mot *bridge*? Pendant un an et demi, dit M. Georges Derville, les *Notes and Queries*—qui sont l'*Intermédiaire des Chercheurs* de Londres — ont agité la question sans arriver à un résultat.

—*Bridge*, nous ont répondu quelques gens, ça veut dire pont.

Mais on ignore pourquoi le *bridge* est un pont.

Un de nos correspondants nous dit :

—*Bridge* vient d'un mot vieil allemand : *bretch*. Le *bretch* était un jeu de cartes qui se jouait en Allemagne, il y a deux cents ans.

Un troisième survient :

—Bien avant que le *bridge* fût devenu à la mode en France, il se jouait en Autriche, il y a plus de trente ans, sous le nom de *ierolach*; seulement, ce jeu présentait un peu plus de combinaisons que le *bridge*.

On en est là, c'est-à-dire qu'on ne sait pas grand'chose, en tous cas rien de décisif.

Un érudit, qui a fait des travaux considérables sur les *Cartes à jouer*,—il leur a élevé un monument qui est un chef-d'œuvre d'art et d'érudition, — M. Henry d'Allemagne, bibliothécaire à l'Arse-
nal, Paris, interrogé récemment, avoue, comme les autres, sa déconvenue. Il sait tout des cartes : leur physionomie lui est familière ; à leurs formes et à leurs couleurs, il sait de quelles provenances elles sont originaires ; il a eu la patience de reconstituer la généalogie de tous les cartiers de France. Il sait avec quoi l'on jouait depuis Charles VI et ce qu'on jouait. Pas une image n'existe relative aux cartes qu'il n'ait vue et reproduite, pas un trait qu'il n'ait noté. Et, cependant, si on lui demande d'où vient le *bridge*, il n'en sait rien.

Le *bridge* est un jeu dont on ne saurait dire que du bien, si les joueurs n'en abusaient pas. C'est, assure Auguste Germain, un exercice intellectuel et moral qui utilise la patience, la décision rapide, l'audace, la

finesse, le sang-froid et la fougue alternativement. Le rôle du hasard, tout en restant considérable, y est réduit au minimum. Le *bridge* est le jeu où les forces mystérieuses de la déveine peuvent être interrompues et domptées le plus fréquemment. On peut même dire, sans absurdité, que le *bridge* contient à peu près la proportion du hasard de la vie morale et civilisée. C'est une des raisons aussi qui en font le plus moderne et le plus passionnant des jeux.

Zamacoïs rappelle qu'au début de la vogue du *bridge*, ce fut dans les salons un aimable mélange de bons et de mauvais joueurs, ceux-là remplis d'indulgence et de condescendance pour leurs frères inférieurs, débutants peu doués ou peu entraînés ; on espérait qu'ils s'affineraient, qu'ils se perfectionneraient. Et puis, il se fit là aussi une sélection naturelle : la société mondaine se trouva un beau jour divisée ir-

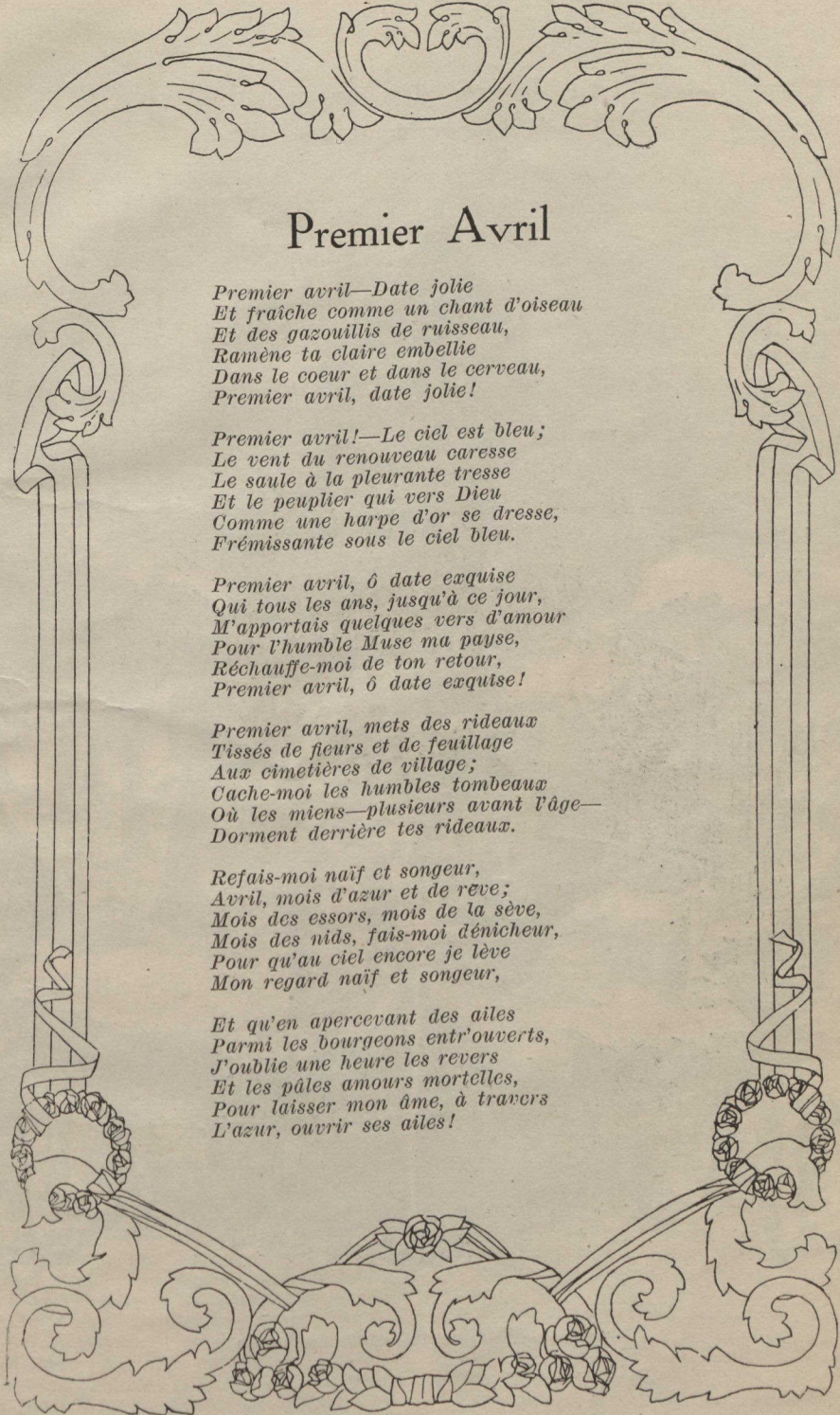
remédiablement en "forts en *bridge*" et en "mazettes", et ceux-ci furent impitoyablement boycottés. Les causeurs furent également exilés, car le *bridge* veut du silence. Bref, la vie des salons a été changée du tout au tout, et les gens sages croient qu'il est presque d'importance sociale de provoquer une violente réaction contre le *bridge*, et en même temps, contre tous les jeux intéressés auxquels prennent part les femmes.

Dans son réquisitoire contre le *bridge*, Zamacoïs termine ainsi : "Mais ce jeu n'a pas seulement

bouleversé les salons, il a troublé par surcroît des ménages et des familles. Ici c'est un monsieur qui rentre de plus en plus tard chez lui, depuis qu'il va faire le *bridge* chez Mme X. Là, c'est madame dont le budget, déjà si péniblement équilibré, est maintenant, à chaque fin de mois, en déficit d'une somme qui représente précisément le prix ordinaire d'une robe de chez Chose ou de six chapeaux de chez Machin. C'est monsieur refusant de jouer avec madame ou, ce qui est plus grave encore, avec la mère de madame parce qu'elles n'ont toutes deux aucune disposition ; ce sont les fils, déjà si enclins à discuter l'autorité paternelle, déclarant dédaigneusement à leur papa qu'il n'est pas de force ; ce sont les petits-enfants déjà grands refusant de *bridger* avec l'aïeule qui "joue comme une concierge" ; ce sont de vieux amis se jetant à la tête non seulement les cartes mais de dures appréciations."



Une partie d'amis



Premier Avril

*Premier avril—Date jolie
Et fraîche comme un chant d'oiseau
Et des gazouillis de ruisseau,
Ramène ta claire embellie
Dans le coeur et dans le cerveau,
Premier avril, date jolie!*

*Premier avril!—Le ciel est bleu;
Le vent du renouveau caresse
Le saule à la pleurante tresse
Et le peuplier qui vers Dieu
Comme une harpe d'or se dresse,
Frémissante sous le ciel bleu.*

*Premier avril, ô date exquise
Qui tous les ans, jusqu'à ce jour,
M'apportais quelques vers d'amour
Pour l'humble Muse ma payse,
Réchauffe-moi de ton retour,
Premier avril, ô date exquise!*

*Premier avril, mets des rideaux
Tissés de fleurs et de feuillage
Aux cimetières de village;
Cache-moi les humbles tombeaux
Où les miens—plusieurs avant l'âge—
Dorment derrière tes rideaux.*

*Refais-moi naïf et songeur,
Avril, mois d'azur et de rêve;
Mois des essors, mois de la sève,
Mois des nids, fais-moi dénicheur,
Pour qu'au ciel encore je lève
Mon regard naïf et songeur,*

*Et qu'en apercevant des ailes
Parmi les bourgeons entr'ouverts,
J'oublie une heure les revers
Et les pâles amours mortelles,
Pour laisser mon âme, à travers
L'azur, ouvrir ses ailes!*

Le temps des sucres

(Très vieille gravure sur bois)



Synthèse d'une industrie nationale



Le Temps des Sucres

Par PIERRE VOYER

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel :
Par sa blessure l'arbre verse
Tout le mois des larmes de miel.
Ces larmes sont une richesse ;
Elles font faire bien des pas,
Mais la ferme est dans la détresse,
Si l'érable ne pleure pas.

A INSI chantait Chapman au temps où n'eût-on possédé que deux érables, on les entaillait. Ce bel entrain a constamment diminué. La cassonade se vend si peu cher, et faire les sucres est besogne si dure, quand les chemins défoncent et que la longue sieste d'hiver nous a mis les côtes sur l'autre sens. La génération nouvelle des cultivateurs compte par centaines des gens qui se demandent, chaque année, sans pouvoir trouver une réponse concluante : A quoi doit servir l'érable ? A produire du sucre et du sirop ? à orner les rues des villes le 24 juin ? à chauffer nos maisons ou à être détruit tout simplement par les feux de forêts ?

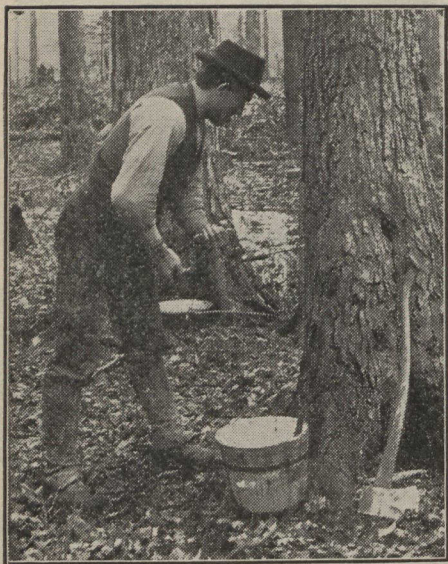
La tendance à de telles perplexités se généralise d'une façon inquiétante. C'est ainsi que l'on se demande si la framboise et le bluet ont été créés pour être cueillis ou laissés à pourrir sur l'arbuste ; si le fumier doit rester en tas jusqu'à la fin des temps ou être étendu sur la terre et mêlée à elle ; si l'on doit

améliorer ses plants de tabac ou s'en tenir à la vénérable *virgine* pied-de-chaussette.

Ces états d'âme, c'est une des nombreuses conséquences de l'erreur commise par le Créateur au début de toutes choses. Au lieu d'assigner à certains cultivateurs la double tâche de vivre de leurs rentes et de faire des enfants, il leur a *collé*, sans crier gare, la mission de cultiver, simplement. C'est vrai que, par compensation, il leur avait prévu des terres grandes comme des seigneuries européennes, fertiles, riches en ressources variées, bien arrosées, libres de marais pestilentiels, de bêtes fauves et de gros impôts. Mais tout cela, ce n'est pas la rente. Il faut labourer, semer et récolter ; il faut aller cueillir. On corrige donc l'erreur du Créateur, en se donnant la somme la plus petite possible de soucis et de fatigues. Quand la terre, laissée à elle-même, se referme et donne peu, on l'hypothèque. En attendant les échéances, on allume l'autre bout de la chandelle par des achats de chevaux trotteurs, de jolies voitures, de toilettes à la mode, d'aliments en *can*, de fourneaux de cuisine nickelés, de meubles de salon. Puis, on va échouer en ville, ici ou aux Etats-Unis. Le public serait surpris d'apprendre le nombre de campagnards qui viennent chaque année grossir, à Montréal, la classe des sans-métier.

Dieu merci ! le nombre des cultivateurs canadiens qui ne boudent pas au travail, et qui

savent travailler, est encore assez considérable. Ceux-là aident à la nature et sont aux aguets pour connaître et utiliser toutes les



découvertes, tous les perfectionnements, tous les croisements, tous les renouvellements. La parole des conférenciers agricoles n'est pas perdue pour eux, et c'est à leur vaillance et à leur industrie que certaines de nos régions rurales doivent de ne pas être devenues désertes ou dépréciées comme tant de fermes de la Nouvelle-Angleterre.

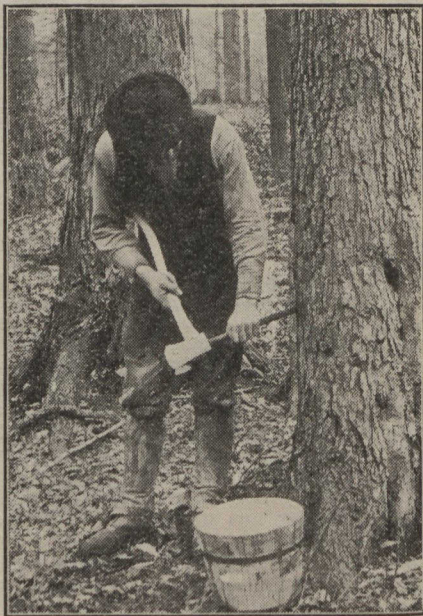
* * *

J'ai rencontré par douzaines des cultivateurs qui m'ont dit : " La fabrique du sucre d'érable ne paie pas." A ceux qui lui apportaient la même objection, feu M. Testard de Montigny répondait ainsi :

" Cette objection, c'est toujours le plus grand obstacle à une industrie naissante : ça ne paie pas. Et quand une fois on a dit : " Jean a essayé et ça ne l'a pas payé ", c'est fini. C'est vrai, Jean n'a pas réussi ; mais c'est parce qu'il s'y est mal pris, voilà tout. Toutes les industries exigent certaines connaissances, du travail, du soin, de l'industrie enfin. Si vous entaillez vos érables au couchant de manière à ce que le côté où est la plaie soit toujours à l'ombre ; si vous y mettez une goudrelle de telle façon qu'une partie de l'eau sucrée se perde avant d'arriver au bassin qui doit la recevoir ; si pour récipient vous avez une auge qui absorbe une partie de ce liquide, et qui, appuyée sur la neige, se dérange et renverse à mesure que la neige fond, et dans laquelle la neige ou la pluie, les feuilles et les brindilles tombent ; si vous n'avez pas défriché un chemin d'hiver (ce qui est peu coûteux) pour vous permettre de faire la tournée en traîneau, et si dans

les jours d'abondance, une grande partie de votre eau passe par-dessus bord ; si, encore, en la transportant avec des seaux, vous en répandez la moitié en chemin ; si, rendus à la cabane, vous mettez votre eau dans des vases non étanches ; si vous faites bouillir ce qui reste de cette eau salie dans des chaudrons en fonte, mal nettoyés et à découvert de manière à recevoir la suie et la cendre qui s'échappent de votre fourneau ; si vous apportez votre produit sombre et de mauvais goût au marché en mai ou juin, alors que les prix sont baissés, je comprends et je concède que cette industrie ne vous paiera pas, pas plus celle-là que toute autre, exercée avec autant d'incurie.

" Mais que vous ayez la précaution de défricher des routes à travers votre sucrerie ; que vous la sareliez petit à petit, de manière à ce que en peu d'années elle devienne propre, et que vous puissiez y circuler en voiture au moins sur la neige ; que vous ramassiez le bois de rebut dès l'automne pour servir à vos fourneaux ; que vous vous serviez, au lieu d'une goudrelle en bois, d'un chalumeau en fer auquel vous suspendrez une chaudière en fer blanc, qui ne sera pas renversée par la fonte des neiges, et qui recevra moins de saletés, d'eau de neige, qu'une auge à large surface ; que vous ramassiez régulièrement la sève en traîneau sur lequel sera un baril couché et fermé ; que vos tonnes pour recevoir l'eau à la cabane soient bien étanches et bien propres ; que vous ayez de bonnes bouilloires à serpentines, telles qu'on en fabrique mainte-



nant, sur un fourneau fermé d'où la fumée et la suie s'échapperont par une cheminée, alors vous aurez un sucre fin, d'une couleur

claire, ou un sirop limpide et d'une délicatesse recherchée; que vous ayez la précaution d'apporter ce produit sur le marché en

douzaines d'œufs dans le sirop."

"Et en nous expliquant comment il arrivait à ce résultat par la fabrication du sirop, il étalait sur une table de la salle, une bonne bouteille de fin sirop de l'année, une galette au beurre délicieuse et quelques bouteilles de vin de vignes sauvages fait par sa femme. Cette délicatesse nous toucha vraiment, et nous prîmes une collation que je voudrais pouvoir chanter en vers."

* * *

Les Etats-Unis et les provinces voisines, surtout Ontario, s'occupent beaucoup d'étendre et d'améliorer l'industrie du sucre et du sirop d'érable. L'*Appleton Cyclopaedia* donne, dès 1870, les chiffres de 28,500,000 livres de sucre et de 922,000 de gallons de sirop comme étant la production dans 28 Etats. M. A. J. Cooke, un Américain de l'Indiana, dans son livre *Maple Sugar and the Maple*

Leaf (cité par M. Gaston de Montigny, dans *Etoffe du Pays*), nous apprend que chacun de ses 500 érabes lui rapporte 40 pour cent de profit, grâce à une exploitation rationnelle. Mais c'est une industrie d'origine bien canadienne. Et comme le fait observer M. E. Z. Massicotte, dans ses *Monographies de plantes canadiennes*, il nous a fallu créer, de toutes pièces, un vocabulaire d'expressions nouvelles pour nous entendre: *tirc, toque, plarine, trempette, goudille, goudrelle, mouvette, cassots, brassée, auges, pain de sucre*, etc.

On ignore à quelle époque commença cette industrie. Pierre Boucher la mentionne et la



mars ou avril (aussitôt prêt) et vous obtiendrez pour votre sirop de \$1 à \$1.25 le gallon, et pour votre sucre de 10 à 15 centins la livre. Et alors chaque érable vous donnera 25, 30 et même 50 centins. Mille érabes vous donneront \$250, \$300 et même \$500. Deux mille érabes vous donneront \$500, \$600 et même \$1,000 chaque année.

"J'ai des statistiques, recueillies pour la province d'Ontario, qui me confirment dans mes données, et voici ce que je publiais, il y a quelques années, dans l'*Etendard*, à propos d'une visite que je fis à la ferme de M. Champagne, de Saint-Eustache, qui venait d'obtenir le premier prix de la bonne tenue de ferme au concours provincial: A l'extrémité de la terre est une sucrerie de 2,500 érabes en pleine croissance, à travers laquelle on circule en voiture. Au milieu est une cabane en pierre composée de différentes pièces, entre autres une salle, un hangar à bois et une usine où, sur des foyers en briques, sont des bouilloires à grandes pannes munies de serpentins à travers lesquels passe l'eau d'érable qui, jetée d'un bout, sort en sirop de l'autre. Tous les débris qui tombent des arbres sont ramassés, taillés et mis en tas à l'abri pour servir à l'évaporation pendant la saison du sucre.

"C'est un bon passe-temps que cette industrie, nous dit le fils Champagne, en développant un panier qu'il avait tenu caché dans son wagen. Elle nous produit de \$1,200 à \$1,500 tous les ans, et pourtant nous ne nous privons pas d'inviter des amis qui nous font le plaisir de venir, à différentes reprises, casser quelques

(2)



décrit en 1664. Sulte dit: 'Les sauvages étaient trop ignorants pour s'aviser de faire bouillir de l'eau d'érable afin de recueillir la

substance sucrée qu'elle renferme. Les Français eux-mêmes ne commencèrent à faire de la *trempe* et du sucre solide que vers 1695,



probablement sous la direction du docteur Michel Sarrasin."

Aujourd'hui, les deux produits de l'érable — sucre et sirop — rapportent rien qu'à la province de Québec près d'un million et demi de dollars, bien qu'une faible partie des érables soient entaillés et qu'il y ait peu de méthode dans l'exploitation. Avant longtemps l'Ontario nous aura enlevé cette source de revenus, comme il est en train de nous éliminer du marché des tabacs canadiens et de nous fournir de fruits et de légumes.

Rien de plus falsifié que sucre et surtout sirop d'érable. S'il se boit, comme on l'a calculé, 1370 fois plus de vins de Champagne que la Champagne n'en produit, c'est encore de l'idéale probité commerciale comparativement à tous les produits de l'érable qui n'ont seulement pas été faits avec de l'eau de source, de l'eau de campagne. Mais, voyez-vous, ces produits étranges ont suffisamment la couleur et le goût, et les gens ont la foi...

* * *

Va-t-on encore aux sucres ? Fait-on encore ces excursions si gaies, si hygiéniques, aussi, d'où l'on revenait un peu fourbus mais renouvelés et lavés selon la prescription du Dr Printemps ? J'en doute. La dernière fois que quelqu'un m'a parlé d'un "parti de sucre", je lui ai demandé s'il s'était bien amusé ; "Oh ! oui, a-t-il répondu, on a joué au *poker* tout le temps." Et puis il y a ceux — surtout celles — qui vont aux sucres sans posséder les grâces d'état et que la réalité désenchante. Colombine, dans son beau livre

Bleu-Blanc-Rouge, nous offre cet exemple :

"On saute joyeusement à bas des voitures. Et tout en causant, on se rend à la petite cabane qui apparaît dans les arbres de la même couleur que le sol, avec un mince filet de fumée. Le parfum pénétrant du sucre bouillonnant emplit l'air frais du matin et vous guide au grand chaudron où l'eau d'érable se gonfle sous la flambée des branches crépitantes.

"Tous viennent interroger la densité du liquide doré. La tire en a pour une bonne heure à se faire. En attendant on se disperse dans le bois, les couples vite formés recherchent la solitude des petits sentiers. Les deux jeunes demoiselles de la ville n'osent s'aventurer dans les profondeurs du bois avec ces rudes gaillards. Frissonnantes aux baisers de cette large bise, dont elles redoutent les morsures, elles se blottissent dans la cabane, près du feu, avec des envies de pleurer. Elles qui avaient rêvé pastorale ou idylle avec un berger à la Watteau, des promenades sentimentales dans les petits sentiers tapissés d'un gazon fin et souple, des mots d'amour murmurés au chant des sources filtrant au milieu d'une chevelure d'herbe haute. Cette terre pelée, ces arbres nus dont les maigres silhouettes entrelacent leurs linéaments noirs et rigides dans l'eau des mares encore jaunies par la fonte des neiges !... Ah ! que tout cela leur semble triste. Pour tromper leur ennui, elles causent avec le vieux bûcheron qui surveille le feu et la tire.

— S'il en faut de l'eau d'érable pour faire



du sucré !... Voyez, comme on la recueille. A la fonte des neiges, on entaille les arbres et dans ces blessures peu profondes on enfon-

ce de petits chalumeaux en bois qui aspirent la sève de l'arbre. Le forestier suspend en dessous une chaudière en fer blanc bien clair afin que le sirop ait belle couleur et bon goût. Et l'eau sucrée dégouline lentement du chalumeau dans le vaisseau. Approchez, buvez à même le gobelet d'écorce l'élixir de la santé et de la force. Envoyez-nous vos beaux messieurs de la ville, blêmes et *feluettes*, vous verrez comme nous vous les renverrons. Ah ! ce qu'il devient rare le vrai sucre du pays ; on fait de la contrefaçon ici même ; je connais des habitants qui mêlent de la cassonade à l'eau d'érable, c'est pas de mon temps !... Mais la tire est faite ! Voyez vous-même...

—Ohe ! vous autres ! Le pûcheron arrache de sa gorge deux ou trois appels qui font gémir le bois. Et les couples apparaissent, essouffés, la figure animée, tout vibrants de joie.

—Allons ! c'est moi qui fais goûter, dit un grand gaillard carré, solide, les muscles bien dessinés sous son habit d'étoffe du pays. Gravement il enfonce une spatule dans la tire bouillante.

—Faut laisser frêdir. Attention !—Desinant un simulacre de bénédiction.—Je te bénis, je te consacre, je te fourre dans mon sac !...

—Ce disant, il fond sur tous ces minois anxieux, la bouche ouverte, dans l'attente de la tire. Agile comme un singe, il barbouille de sucre, qui la bouche, qui le museau, qui la chevelure. Dans ses larges bras, Jacques tient quatre ou cinq robustes villageoises qu'il équipe de la belle façon. Il poursuit les fuyardes dans le bois. Et ce sont des cris, un sauve qui peut à chasser pour jamais les oiseaux de la forêt. Quelques-unes sanglotent rageusement de ne pouvoir se défendre, et le fumiste reçoit par-ci par-là quelques coups de griffe. Cela pourrait le faire réfléchir que l'appui des femmes en temps de guerre n'est pas à dédaigner..."

* * *

Dans ses *Variétés Canadiennes*, notre excellent collaborateur M. Wilfrid Larose aborde le même thème, mais son tableau est tout de gaieté sans amertume, de bonne humeur communicative. Voici :

"Nos bottes sauvages marquaient à peine la *croûte* durcie par la gelée de la nuit qui venait de finir. Le long de notre chemin, les rossignols avaient chanté leurs sérénades au bout des piquets, pendant que les corneilles nouvelles s'enfuyaient des sapins brillants de verglas.

Passant près des granges, nous avions vu les petits moutons, blancs ou noirs, s'ébattre, et les vaches s'encorner, dans leur joie de retrouver, au soleil d'avril, la force qu'elles avaient perdue à ne manger que de la paille, tout l'hiver.

(C'est curieux comme on s'amuse de toutes ces choses... en allant aux sucres.)

Maintenant, commençait la sève à dégoutter dans les petites chaudières luisantes suspendues partout autour des érables. La voix du *pi uite*, hôte éternel des bois, semblait répondre à la nôtre, et en l'absence des zéphyrs, la fumée blanche de la cabane montait droit en l'air, comme celle de nos pipes.

On absorba une rasade... et plus, avec alternative de *trempe*, de *toques*, d'œufs cuits dans le sucre, le diable et le train.

Quand arrivèrent messire le curé, son vicaire et son bédéau, attirés comme nous, par l'odeur, nous étions en train de fabriquer une crêpe au lard.

—Bonjour, m'sieu l'curé, bonjour, messieurs, dit le maître, vous voilà bien ar-

rivés, seulement, vous excuserez notre salon ; ça n'est pas tout à fait aussi grand, ni aussi propre qu'au presbytère.

Si courte que fût cette adresse, vous comprenez bien que toute trace de provisions embouteillées avait disparu avant qu'elle fût finie.

—Mes enfants, dit le curé, d'une voix lente, solennelle et creuse, tout ce que je demande, c'est que vous ayez le cœur pur.

A ces mots, un des nôtres qui avait eu le malheur de baptiser ses consommations avec du *réduit* chaud, se subtilisa dehors. On fit semblant de ne pas s'apercevoir de cette fugue, et la table dressée sur des chevalets, l'on s'empressa auprès des trois messieurs.

—Qu'aurai-je l'honneur de vous servir, m'sieu l'curé ? un peu de crêpe avec une grillade ? Elle est bonne.

—Elle doit être excellente, puisque c'est vous qui l'avez faite. Merci.



—M'sieu l'vicaire?

—Même chose; vous êtes bien aimable.

—Et à vous, m'sieu... he?

—Pareillement, m'sieu... he?

—Ne vous dérangez pas pour moi, interrompit le chauffeur en ouvrant un gros couteau de poche, moi, c'est une brique de lard crû avec des oignons, ça bat tous vos sacrés mets; j'vas m'servir. Seulement, y m'faut du thé. (Le thé, c'était du réduit.)

—Un p'tit coup d'appétit ne ferait pas de mal, hasarda le maître. S'il nous en restait!...

Tous comprirent, moins trois.

—Pour être riches, mes enfants, reprit gravement le curé, pas besoin de cela.

—C'est vrai, mais il est une chose dont on aurait bien besoin, surtout depuis quelques années, c'est de c't'argent. Les produits se donnent et les dépenses augmentent toujours. Quand donc allons-nous avoir un arrangement avec les Etats?

—Les Etats! jamais, mes enfants; il faut conserver notre religion, notre langue, nos lois.

—Surtout la loi des taxes et des églises neuves, ricana le chauffeur, la bouche pleine.

Cet individu nous scandalisait; pour l'empêcher de parler, on le fit chanter. Il entonna: "O Carillon!" Le maître, un bon vieux canadien, pleurait. Il pleurerait ses fils absents, ses voisins, ses anciens compagnons de labeur absents comme eux, et dont le poème de Crémazie ravivait l'image dans son souvenir.

—Eh bien! mes enfants, dit le curé, après la chanson, vous nous pardonnerez de nous retirer si tôt; un baptême qui doit avoir lieu cette après-midi, nous oblige de partir.

—Pourquoi ne pas retarder une minute? J'ai un brassin qui achève, et j'aurais eu tant de plaisir à vous donner, à chacun, un gros cœur de sucre, en souvenir de votre si charmante visite!

—Impossible, mon brave. Merci et au revoir.

Ils montèrent dans leur *traîne rentourée*; nous les saluâmes tout bas, chapeau à la main. Dans l'intervalle, notre fugitif était rentré par derrière avec un *sucrier* des environs et tâchait d'exécuter une danse vive.

Après maintes *étrivations* de notre part, comme bien vous le pensez: messieurs, dit-il, en montant sur un banc, n'y... ayant plus d... danger.. de com... compro...o...mettre le mal...tre de céans.. je pro...pose.. secondé.. par.... Le reste se perdit au milieu des rires provoqués par son éloquence.

—Bravo! bravo! cria le chauffeur, plus fort que tous les autres, à la santé du bédau!

Le soleil baissait; le *brassin* fut enlevé du fourneau, et emmoulé; chacun en eut sa quote - part. Les batteries empaquetées, on trinquait une dernière fois et l'on tira une salve en l'honneur de notre amphitryon dont nous primes congé.

Nous arrivions au village comme l'*angelus* sonnait.

—Les gens des sucres! nous dit un bon bourgeois qui revenait de chercher son lait. Catty ben coulé?

—Beaucoup.

—R'gard don', y disaient qu'ça coulerait pas. Comme ça, v'vous êtes amusés comme faut, don'?

—Ah! oui, du fun en masse.

—Eh ben! tant mieux!"

* * *

L'ERABLE

(Fragment)

*L'érable si haut dans l'espace
Dresse son faite audacieux,
Que le rossignol à voix basse
Y parle avec l'oiseau des cieux.*

*Il est plein de sève et de force;
L'ouragan ne peut le plier;
Pourtant les fibres de son torse
Sont aussi souples que l'acier.*

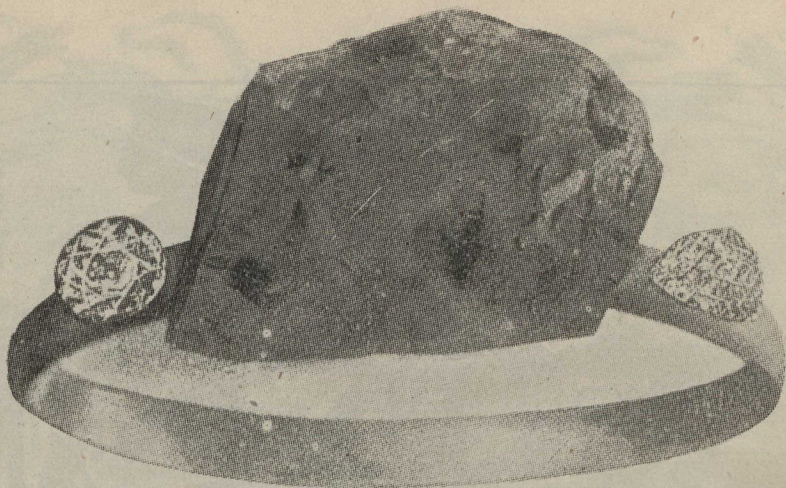
*Il est rugueux comme le chêne
Et plus droit que le peuplier.
Une balle l'entame à peine:
Son écorce est un bouclier.*

*Parce qu'il est fécond, on l'aime,
Et nos aïeux, dans leur fierté,
Ont pris sa feuille pour l'emblème
De leur nationalité.*

W. CHAPMAN.



Chaque pays, je crois, a son arbre favori, objet, jadis, d'un vrai culte. Le nôtre, c'est l'érable. Nous avons bien choisi. Nous en aimons la taille svelte, la force gracieuse, la feuille artistement dessinée et les rameaux opulents. Quel meilleur culte à lui rendre que celui d'utiliser tous les trésors variés qu'il nous offre?



Le plus gros au monde

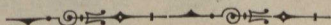
Le diamant “Cullinan”

LE diamant “Cullinan”, offert au roi Edouard VII par le Transvaal, a été transporté, sous garde spéciale, à Amsterdam, Hollande. Le roi avait exprimé le désir que ce diamant fût taillé dans cette ville célèbre pour ce genre de travail. La précieuse pierre a été remise à un des plus grands ateliers de taille.

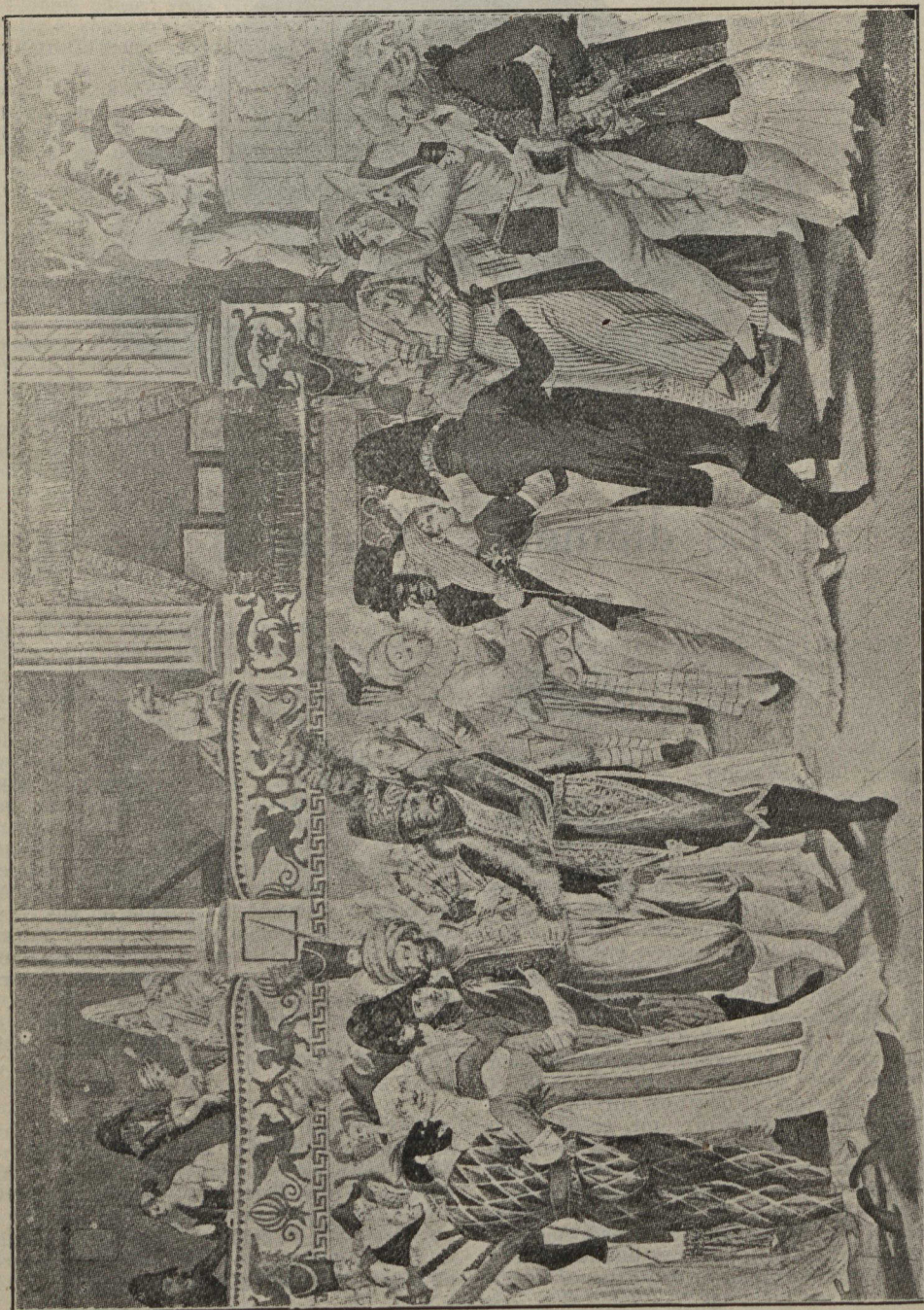
“J’ai obtenu, écrit un correspondant, l’autorisation de pouvoir admirer pendant quelques minutes ce fameux diamant. La pierre fut trouvée, le 26 janvier 1905, dans la mine “Premier”, tout près de Prétoria, au Transvaal, et pèse 3,027 carats. De beaucoup, ce diamant est le plus grand du monde; l’*Excelsior*, en effet, le second en grandeur, ne pèse que 971 carats. Il fut taillé jadis par la même maison. Tandis que l’*Excelsior* a la grandeur d’un œuf de poule, le *Cullinan* me paraît avoir la grandeur d’un œuf d’oie. Il va sans dire que des mesures très sévères ont été prises pour prévenir tout vol. Nuit et jour, la pierre est gardée; des surveillants ne quittent pas le coffre-fort qui, grâce à un mécanisme spécial tout à fait ingénieux, ne peut être ouvert. Personne n’est admis ni aux ateliers ni à l’usine; pour y pénétrer, il faut montrer “patte blanche”. Le façonnage du *Cullinan* est commencé dans une chambre spécialement aménagée. On estime ici qu’il ne faudra pas moins d’un an pour mener à bien sa taille et son polissage.”

Un autre journaliste raconte: “Il y a quelque temps un monsieur fort bien mis se présentait au palais de Buckingham et demandait à être admis auprès du roi Edouard VII. Il fit passer sa carte et attendit. Quelques instants après, un gentilhomme de service l’introduisit auprès du souverain, dans son cabinet. Quel était donc ce personnage mystérieux qui portait une serviette sous son bras? Un ministre, un diplomate étranger? Non! C’était tout bonnement le représentant d’une grande taillerie de diamants d’Amsterdam, qui venait soumettre au Roi le modèle du fameux diamant le *Cullinan*, en vue de sa taille. Le Roi sembla prendre un vif intérêt à ce dessin. Le diamant aura cinquante-huit facettes. Sa taille prendra une année de travail de trois ouvriers qui, à tour de rôle, y travailleront chaque jour de la semaine, de sept heures du matin à neuf heures du soir. Taillé, le “Cullinan” vaudra un million de livres sterling!”

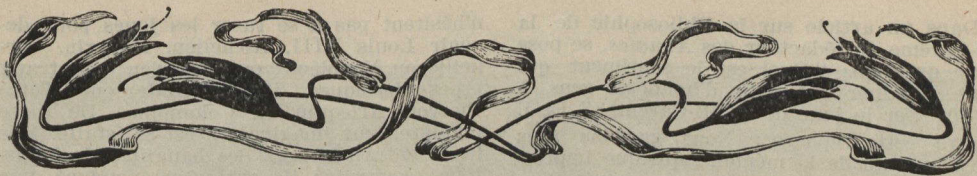
Notre gravure représente le *Cullinan* ayant à sa droite l’Orloff et à sa gauche le Koh-i-Noor, deux autres diamants célèbres et appartenant à la famille royale d’Angleterre. Le *Cullinan* pèse un peu plus d’une livre et un tiers avoir-du-poids; sa taille sera réduite de moitié environ et ce travail coûtera près de \$50,000. L’Orloff pèse 194 carats et le Koh-i-Noor, 106.



La Mi - Carême



Mœurs d'autrefois.—LE BAL DE L'OPÉRA EN 1802.—(D'après une Estampe de Bosio)



Mi - Carême

Par LEA KEBEK

Que sa brise souffle au cerveau,
Je n'aime de la Mi-Carême
Que les espoirs de renouveau
Et l'approche de quelque alléluia suprême
Qui tirera le Printemps du tombeau.

IL FAUT bien se résigner à n'aimer que cela dans la mi-carême, car, à la vérité, il n'y a plus que cela. Dans notre province, nous avons vu s'en aller une à une les coutumes qui marquaient cette date. Où sont les veillées d'il y a seulement quinze ans, où le bouquet était l'apparition de deux types masqués sur l'attirail de qui on cherchait à mettre un nom? Où sont les vraies mascarades pittoresques, débordantes de joie authentique et bruyante? Où se voit la joyeuse turbulence qui s'emparait de l'enfance ce jour-là?

La Mi-Carême était célébrée avec éclat et selon la tradition surtout dans le peuple et la petite bourgeoisie. Or, peuple et petite bourgeoisie se sont mis à vouloir imiter les gens de la haute. Danses rondes, danses simples, cotillons populaires, débordement rudimentaire, parties de cartes avec *capots* et *vilaines* ont fait place aux danses compassées ou d'un rythme épileptique, aux cotillons savants, au bridge, au euchre avec prix. Autrefois on s'amusait; aujourd'hui on obéit à la mode qui est de paraître s'amuser en singeant plus haut que soi.

Pourvu qu'on ait son nom dans les Carnets Mondains, à cinq sous la ligne, on n'en demande pas plus.

Il y a bien encore quelques campagnes où l'on s'amuse à la façon d'autrefois. Mais le nombre s'en raccourcit à vue d'œil. Et, là aussi, il n'y aura plus bientôt que des automates auxquels la bienséance ordonnera de simuler du plaisir et de bâiller... en dedans.

* * *

Si les origines du Carnaval remontent, pour ainsi dire, à l'aurore des premières civilisations, la "Mi-Carême", proprement dite, est de date plus récente. Sans doute, dit M. Ed. André, elle dut sa naissance à ce besoin d'une halte de divertissements durant la longue période d'abstinences et de renoncements, qui s'étendait du Mercredi des Cen-

dres, de Carême-Prenant, aux premiers jours de Pâques. Conformément à une tradition en vigueur en de certaines provinces, les jeunes gens d'un quartier urbain ou d'un village champêtre offraient, le "Mardi Gras" de chaque année, un bal masqué aux jeunes filles, et celles-ci faisaient choix du troisième jeudi du Carême pour organiser des divertissements auxquels leurs cavaliers se trouvaient conviés.

C'était là une coutume fort répandue dans la classe populaire, et, comme les lavandières, les dentellières ou les marchandes des Halles se recrutaient de préférence parmi les filles d'artisans, la Mi-Carême passa insensiblement fête populaire par excellence.

Les blanchisseuses et les ouvrières se déguisaient fort volontiers, et leurs cortèges, renforcés de quelques jeunes apprentis, poursuivis des cris des gamins parisiens, parcouraient les rues avoisinant la porte Saint-Antoine où fut, tant d'années, le rendez-vous des masques. Etienne Jaurat, qui vécut au dix-huitième siècle, a retracé, entre autres scènes populaires, le "Carnaval des rues de Paris":

"Que d'anecdotes intéressantes comportent ces mascarades de la rue, et que nous sommes obligés de passer, sous silence, faute d'espace!... On nous permettra, du moins, de donner un souvenir à la Mi-Carême de 1832, de lugubre mémoire. Le choléra régnait, et, malgré le fléau, Rose Pompon et la reine Bacchanale firent la nique à la peur de leurs contemporains. Eugène Sue, dans son *Juif Errant*, a écrit, sur ce sujet, des pages émouvantes et douloureuses, qui décrivent magistralement ces temps où le Carnaval fit fureur, plus qu'à aucune époque."

Je vois dans un des derniers numéros du *Petit Parisien* que, cette année encore, les fêtes de la Mi-Carême à Paris, seront surtout signalées par une procession accompagnant une reine et ses demoiselles d'honneur élues pour régner un jour. Cette reine vient d'être choisie parmi les bouchères de marchés découverts. Elle avait 83 concurrentes. Elle se nomme Suzanne Gobert, a 19 ans, a eu 19 voix de majorité, est frêle, mignonne, jolie.

* * *

Dans un article sur la Philosophie de la Mi-Carême, le rédacteur des *Annales*, se pose cette question : " Quel est le sentiment qui peut entraîner une foule d'honnêtes gens à se déguiser le jour de la Mi-Carême ? " Et il trouve cette réponse : Nous gardons tous dans un coin de la mémoire quelque impression carnavalesque, le souvenir exquis d'un déguisement, mêlé au parfum des crêpes et aux bousculades d'un bal enfantin. Et, plus tard, quand la maturité est venue, nous nous laissons encore entraîner, de temps à autre, dans les mascarades, nous ne haïssons pas les sauteries costumées, et nous nous mettons sans trop de répugnance entre les mains du coiffeur chargé de nous " faire une tête ". On peut affirmer que, du haut en bas de l'échelle sociale, l'homme est attiré vers les folies par un instinct puissant et obscur.

C'est d'abord la satisfaction un peu vaniteuse d'attirer sur soi l'attention. Tel ouvrier, tel petit bourgeois qui circule en tous lieux inaperçu, provoque la curiosité dès qu'il s'est affublé d'un oripeau. On se retourne, on le guigne, on l'interpelle, il a pour une heure l'illusion d'être quelqu'un. Et puis, comme il peut choisir son déguisement, il entre dans la peau d'un personnage qui lui est cher. Il suit librement ses sympathies. Il suit l'influence de ses lectures. A-t-il beaucoup pratiqué Dumas ? Il endosse un bel uniforme de mousquetaire, et, selon qu'il est gras ou maigre, jovial ou timide, il s' imagine de bonne foi incarner le type de Porthos ou d'Aramis. D'autres, plus ambitieux, jettent leur dévolu sur des figures historiques. Ils

n'hésitent pas à se raser les joues pour devenir Louis XIII, Richelieu, Mazarin, Corneille ou Napoléon ; ou bien, s'en tenant aux types classiques, ils se contentent d'être Pierrot, Arlequin ou Colombine. De toute manière, leur imagination est satisfaite. Elle les a entraînés hors des banalités de l'existence courante ; ils ont vécu, pendant une nuit, dans le rêve, ou—si le terme vous paraît trop fort—dans la fantaisie. Ils sont, en un mot, sortis d'eux-mêmes.

Et je crois bien qu'en dernier ressort ce mobile suffit à expliquer la secrète jouissance que nous ressentons à quitter nos formes naturelles et à revêtir des formes d'emprunt. Cesser d'être ce qu'on est et devenir autre chose ; travailler de ses mains toute la journée et, le soir, ceindre la rapière et coiffer le feutre d'un gentilhomme ; de grisette se hausser au rang de marquise ; d'ouvrier se transformer en ambassadeur... quelle ivresse ! Nous n'avons pas perdu, en nos pays latins, malgré les progrès de l'esprit démocratique, le respect du décor extérieur et des distinctions honorifiques ; nous aimons le panache et le galon. La plupart des contes de fées mettent en scène un pauvre villageois qui, d'un coup de baguette, grâce à une protection miraculeuse, arrive au plus haut degré de la fortune. C'est l'histoire de Cendrillon. Et c'est aussi l'histoire d'Aladin aidé de sa lampe merveilleuse. Après le carnaval, la mi-carême réalise une semblable fiction, il étourdit, il grise les objets d'une lumière d'apothéose ; il procure la douceur d'oublier, la plus précieuse pour les trois quarts de l'humanité !



La [Mi]-Carême



Mœurs d'aujourd'hui.—LE BAL DE L'OPERA EN 1902.—(D'après une photographie instantanée)



Type de Rousse.

COURRIER DE LA FAMILLE

La mère. La fille. L'enfant
par Tante Pierrette.

Rousse & Châtain



JE M'Y attendais : les rousses et les châtaines ne veulent pas que les blondes et les brunes aient été seules au privilège de fixer notre attention. "Nous ne sommes pas des quantités négligeables !" clament-elles. Et je

les prie de croire que je suis bien de leur avis.

Le type roux a un passé historique important ; il a exercé un prestige immense et déterminé de grands événements ; il dégage un charme puissant et mystérieux qui a souvent préoccupé les savants et inspiré les poètes.

Cléopâtre, qui changea la face du monde, était une rousse dont le charme fascinateur était tel que la *diplomatie* de son époque jugea qu'elle était de trop sur la terre, si l'on voulait que la terre redevenît paisible.

Le *N.-Y. World* publiait, récemment, les noms de grands marchands qui emploient de préférence des rousses, parce qu'elles attirent et subjuguent le client. Le grand artiste Mucha choisit de préférence ses modèles parmi les rousses. Il dit que les hommes aiment les rousses mais craignent de les épouser, tant elles paraissent dominatrices, supérieures, mystérieuses. Il fait encore cette remarque que, chez la rousse pur type, les yeux sont verts ou bleus, le nez aquilin et le menton saillant. Le peintre Cohen dit que la rousse excelle dans toutes les poses, qu'elle est née comédienne.

Le major C. E. Woodruff, chirurgien de l'armée américaine, dit que la rousse est généralement nerveuse, qu'on la trouve rarement dans les très hautes classes, et que le Danemark est le pays où il y en a le plus.

Un neveu du Titien donne cette recette pour devenir rousse : "Les femmes, après s'être largement enduit la chevelure d'un mélange de soufre, de miel et d'alun, restaient plusieurs heures assises sur leurs terrasses jusqu'à ce que le soleil y eût suffisamment

fixé les couleurs. Et pour se préserver le teint elles se servaient d'un large chapeau de paille appelé solana, dont le fond était percé d'une ouverture par laquelle leurs cheveux, s'échappant au dehors, s'étaient sur leurs épaules, où ils s'imprégnaient des effluves solaires."

Il est évident que les chevelures de ces dames étaient noires et que le brûlant soleil d'Italie, combiné avec le soufre et l'alun, devait forcément produire le résultat désiré.

Cette nuance d'un roux fauve existe à l'état naturel ; on la trouve en Angleterre, surtout en Irlande, et il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Londres des enfants déguenillés, d'une saleté repoussante, se roulant dans un ruisseau infect, possesseurs d'une de ces chevelures, aux tons chauds de cuivre rouge, qui retombe sur leurs épaules en grosses boucles naturelles.

Cette nuance de cheveux se nomme en anglais *auburn*, ce qui signifie : d'un brun obscur. Ces cheveux accompagnent un mode de constitution toute particulière ; la peau, sans être très blanche, est transparente, tachée de roux près des yeux ; ceux-ci sont d'un gris vert très sombre. La physionomie générale est plutôt dure et les dents d'une blancheur nacrée.

* * *

Un mot, rien qu'un sur les châtaines, parce que j'en suis une—ce qui peut m'amener à être partielle ; puis, l'opinion favorable à notre type est depuis longtemps connue et acceptée ; enfin, un poète règlera la question dans l'autre page. Je note, d'abord, que Larousse décide la question de savoir si nous pouvons écrire *châtaines*. C'est concédé. De grâce ! n'écrivons plus, comme quelques-unes le font, *châtines*.

Notre type est un type calme, distingué, aristo. Il n'a pas les fulgurances du blond, les tons audacieux du roux, les reflets magnétiques du noir-brun, mais il a le meilleur de tout cela combiné, tamisé, uniformisé. Les blondes demandent à la chimie de les faire brunes ; les brunes se blondissent ; les rousses le sont trop ou trop peu. Les châtaines ne rient pas leur nuance ; les apostates sont très rares parmi elles. La cour de leurs

admirateurs n'est pas bruyante, mais elle est toujours nombreuse. On y voit peut-être moins de princes, mais, à coup sûr, moins d'aventuriers.

Mais, brunes, blondes, rousses ou châtaines, rappelons-nous toujours que "des goûts et des couleurs, on ne discute pas", à moins que ce ne soit à la manière de ce poète :

J'ai vu passer sous la ramure
La blonde à l'œil pur et dolent
Et la divine créature
A fait de mon cœur, cœur tremblant.
A pas légers, en s'en allant,
Elle a plié l'herbe nouvelle
Et j'ai d'un baiser chaste et lent
Vénééré cette empreinte d'elle.

J'ai vu d'une frivole allure
Passer la rousse, œil affolant,
Et sa merveilleuse cambrure

A fait de mon cœur, cœur galant.
D'un pas lesté et caracolant
J'ai poursuivi la jouvencelle,
Et tendrement, en cajolant,
J'ai mordu sa fine dentelle.

J'ai vu la hautaine figure
De la brune au regard troublant,
Et pour sa sombre chevelure
D'un amour vif, ensorcelant
Mon cœur est devenu sanglant.
Mais indifférente et cruelle,
Elle a ri d'un air indolent,
Nommant mon sanglot: "Ritournelle!"

ENVOI

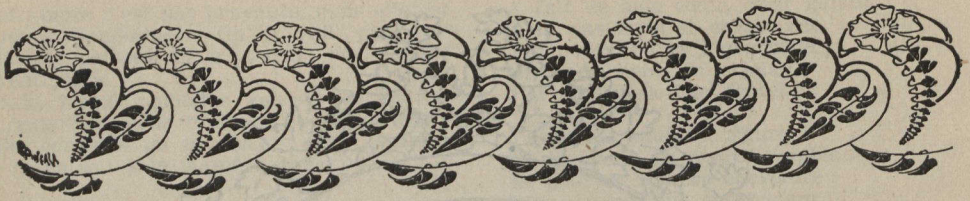
Reines... de ce flot opulent
Je ferai parure nouvelle,
Soie au ton doux et ruisselant:
Châtaine, alors, sera ma belle!



DANS la *Revue Populaire*, No de janvier. Tante Pierrette souhaitait voir une Canadienne prendre part au grand Concours Universel de Beauté, ouvert à Chicago. Son désir est exaucé. Mlle Violet Hood, fille du maire de Yarmouth, N.-E., dont voici le portrait, entre dans le concours. La province de Québec va-t-elle se faire représenter?



Type de Châtain.



Sobriquets Nationaux et Politiques

Par LE CHERCHEUR

LES journalistes emploient fréquemment des termes tels que *John Bull*, *Jacques Bonhomme*, *Uncle Sam*, *Jean-Baptiste*, *Canuck*, etc., pour désigner les peuples anglais, français, américains et canadiens ou la race canadienne-française ; parfois aussi, ils désignent les partis politiques sous les noms de *whig* et *tory* ou *bleus* et *rouges*, mais comme le public ignore, ordinairement, la raison ou l'origine de ces sobriquets, la plupart du temps bizarres, il nous a paru qu'un article qui renseignerait nos lecteurs à ce sujet serait bienvenu. Dans ce but, nous avons compulsé les encyclopédies anglaises, françaises et canadiennes, le Bulletin des Recherches Historiques, les nombreuses histoires du Canada et nous croyons qu'on lira avec un certain intérêt les notes que nous avons recueillies.

WHIG ET TORY

Prenons d'abord, les mots *whig* et *tory*, encore qu'ils ne soient plus d'un usage très fréquent. *Whig*, en saxon, désigne une espèce de petit-lait ou de crème aigre, et l'on crut longtemps que c'était là l'origine du sobriquet. On se trompait et Walter Scott le prouva. "*Whig*, dit-il, est une contraction de *to whig a more*, expression dont se servent les paysans de l'ouest de l'Ecosse pour faire avancer leurs montures. *To whig* signifie aller vite; *to whig a more*, aller plus vite. Les paysans de ces cantons furent ainsi surnommés dans une insurrection qu'ils firent en 1648, et ce surnom fut appliqué par extension aux Covenantaires (partisans du Covenant), aux parlementaires, aux mécontents, et en général à tout membre de l'opposition antiroyaliste."

Whig est d'origine écossaise; *tory* est d'origine irlandaise; il dérive de *Toiridhe*, perceur, et fut donné à des bandes de proscrits, moitié voleurs, moitié révoltés qui harassèrent les établissements anglais, en Irlande, sous Charles II. Ces bandits se servaient de l'expression *torie me* "donnez-moi" (c'est-à-dire donnez-moi votre argent), formule qui équivalait à l'expression: "la bourse ou la vie", dont se servaient les détresseurs de grande route en France. Les voleurs irlandais furent de là surnommés par abré-

viation *tories*, et le sobriquet passa ensuite des voleurs eux-mêmes aux partisans de Jacques II, qui étaient en grand nombre irlandais et catholiques.

Les expressions de *whigs* et de *tories* ont pris depuis lors une acception quelque peu différente. Après la tentative du prétendant Charles-Edouard, en 1745, et l'affermissement définitif de la dynastie de Hanovre, les Anglais se divisèrent en *tories* et en *whigs*, suivant qu'ils étaient conservateurs ou libéraux.

JINGO

Il a fallu attendre jusqu'en 1878, pour, qu'en Angleterre, un nouveau surnom politique, lancé par un chanteur de café concert, vint rompre les cadres des anciens partis.

En cette année, l'horizon politique se rembrunissait et une étincelle pouvait d'un moment à l'autre mettre le feu aux poudres entre l'Angleterre et la Russie. C'est à ce moment qu'un chanteur écossais, appelé McDermott créa, dans les cafés-concert, une chanson qui avait pour refrain: *By Jingo*.

Personne jusqu'alors n'avait entendu parler de *Jingo*. On ne s'était jamais avisé d'appeler ainsi les soldats anglais. Par hasard, le nom sembla drôle; la chanson était bien tournée; la musique facile à retenir. *Jingo* symbolisa tout de suite le patriotisme britannique. On fut un *jingo*, comme on avait été jusqu'alors *whig* ou *tory*. L'impérialisme prenait naissance et comme à une nouvelle classification politique, il faut un nouveau sobriquet populaire: le *jingoïsme* fut ce sobriquet.

JOHN BULL

John Bull qu'on applique au peuple anglais pour peindre sa lourdeur et son obstination est l'invention d'un pamphlétaire. En effet, il fut créé par John Arbuthnot, médecin de la reine Anne, dans une brochure intitulée: "Le procès sans fin ou Histoire de *John Bull*" (1712). Cet ouvrage satirique était dirigé contre le duc de Marlborough et tournait en ridicule les têtes dirigeantes du parti qui faisait la guerre à la France. L'auteur ne ménageait même pas l'Eglise anglicane, qu'il nommait "la mère de *John Bull*". Depuis, ce surnom est employé par les Anglais eux-

mêmes pour donner l'idée d'un bourru bien-faisant.

JACQUES BONHOMME

Quant à *Jacques Bonhomme* qui personnifie le peuple français, il remonte au XIII^{ème} siècle, alors que les poètes et les chroniqueurs s'en servaient pour désigner les paysans, si *bons hommes*, qu'ils se laissaient exploiter par les nobles et les bourgeois. Aussi, ces derniers avaient-ils coutume de dire lorsqu'on leur reprochait leurs excès : "Jacques Bonhomme ne lâche point son argent, si on ne le roue de coups, mais Jacques Bonhomme payera, car il sera battu." Finalement les paysans se révoltèrent (1358) et cette révolte porte dans l'histoire le nom de *Jacquerie*. De dérisoire qu'il était et ne s'appliquant qu'au bas peuple, ce nom a acquis un caractère et il s'est étendu à toute la nation.

BROTHER JONATHAN

Durant la guerre de l'indépendance, se trouvant, un jour, dans un besoin pressant d'approvisionnement pour son armée. Washington songea à demander l'avis d'un de ses amis, Jonathan Trumbull, gouverneur du Connecticut. C'est alors qu'il prononça la phrase devenue fameuse : "We must consult brother Jonathan." Celui-ci qui était un homme sage et éclairé indiqua immédiatement la conduite qu'on devait tenir. Dans la suite, à chaque difficulté qui surgissait, les soldats de l'Union prirent l'habitude de répéter qu'il faudrait s'adresser à *Brother Jonathan* et la phrase devint une sorte de proverbe à l'usage des personnes qui se trouvaient dans une situation embarrassante. Bientôt après, *Brother Jonathan* prit la signification de peuple américain.

UNCLE SAM

Jonathan semble, cependant, supplanté, de nos jours, par *Uncle Sam* dont l'origine est singulière.

C'était pendant la guerre de 1812; un nommé Elbert Anderson avait obtenu le contrat des fournitures de l'armée et il achetait de grandes quantités de provisions à Troy, N.-Y. Par une coïncidence, l'un des inspecteurs du gouvernement, dans cette ville, Samuel Wilson, était familièrement connu sous le nom de *Uncle Sam*. Or, lorsque les colis contenant les produits destinés à l'armée passèrent à l'inspection, ils ne portaient, suivant la coutume, que les initiales de l'expéditeur et celles du destinataire : E. A.—U. S. Un étranger qui n'était pas au courant de ces abréviations, ayant demandé aux employés ce que ces lettres signifiaient, il lui fut répondu, en badinant, que cela voulait dire Elbert Anderson, nom du fournisseur et *Uncle Sam*, surnom de l'inspecteur. La farce fit les délices de Troy et se répandit partout, si bien qu'*Uncle Sam* est devenu synonyme de gouvernement américain.

YANKEE

Chacun sait que les habitants de la république voisine n'ont pas d'autres termes que *Yankee* ou *américain* pour indiquer qu'ils sont citoyens des Etats-Unis. Mais *Yankee* est un mot étrange, d'où vient-il? Des sauvages, et voici comment. Lorsque les Anglais débarquèrent à Plymouth, Mass., en 1620, les Indiens leur demandèrent de quelle nationalité ils étaient. "English", répondirent-ils. Les Peaux-Rouges articulèrent ce mot difficilement; ils ne parvinrent même qu'à prononcer "Yenkeese". Par une transition naturelle, il se transforma en *Yankee* qui est passé dans le langage courant.

JEAN-BAPTISTE

Passons au Canada. Le sobriquet des Canadiens-Français n'a pas une origine bien mystérieuse. Il provient uniquement du fait que le prénom de Jean-Baptiste était très répandu parmi les nôtres, ainsi que le démontre cette anecdote rapportée par Hubert Larue : A l'époque de la guerre de 1812, un officier anglais, ayant à appeler les rôles des milices et voyant qu'un très grand nombre de miliciens répondaient au nom de Jean-Baptiste, s'écria : "*Damned, they are all Jean-Baptiste!*" A partir de là, ce fut la façon, parmi les militaires, d'appeler tous les Canadiens-Français *Jean-Baptiste*.

CANUCK

Le mot *canuck* qui dérive évidemment du mot Canada s'applique maintenant à tous les Canadiens, sans distinction, et lors de la récente rencontre du pugiliste canadien Tommy Burns (Noah Brusso) avec Gunner Moir, en Angleterre, un journal de Londres annonçait même cet événement par ce titre bien en vedette : *Canuck or Britisher*. Comme tous les sobriquets, cependant, au début de son existence, c'était un nom dérisoire, et *rench Canuck* ou *Canuck* tout court, ne désignait que nos compatriotes.

ROUGES ET BLEUS

Personne n'a encore trouvé l'origine certaine de ces expressions si connues et si employées, voilà un quart de siècle. Néanmoins, pour tous ceux qui étudient l'histoire de la politique canadienne, il n'y a aucun doute que le mot *rouge* date de 1849. En cette année, le parti libéral se scinda en plusieurs fractions. Le Haut-Canada eut les réformistes et les *Clear Grits* tandis que le Bas-Canada vit naître les libéraux modérés et les démocrates. Ces derniers ayant inscrit dans leur programme, à l'instar des démocrates français, des mesures hostiles au clergé, on accola au groupe le titre de "parti rouge" parce que le drapeau rouge avait été l'étendard des démagogues d'outre-mer, lors de la révolution de 1848.

Plus tard, le mot rouge arriva à désigner

tout le parti libéral et les conservateurs pour avoir un sobriquet n'eurent qu'à prendre le nom de la couleur opposée.

Depuis Mercier et Laurier, ces deux appellations ont perdu leurs significations primitives, car le parti démocratique est disparu et nombre de conservateurs se sont ralliés à la cause libérale dégagée de tout esprit anti-religieux.

IRLANDAIS "BAS DE SOIE"

Terminons en rappelant l'origine du sobriquet par lequel nos amis de la Verte Erin étaient jadis invariablement désignés. L'a-

neecdote est racontée par un honorable citoyen de Montréal. Irlandais lui-même. "Il y a soixante ans, mes compatriotes, dit-il, qui arrivaient alors en grand nombre à Québec et à Montréal, portaient pour la plupart la culotte courte ne descendant que jusqu'aux genoux et comme leurs bas ne montaient guère plus haut que le chaussure il y avait solution de continuité de vêtement, de la culotte à la bottine, laissant la jambe nue. C'est cette peau de jambe "au naturel" que les Canadiens avaient, par plaisanterie, qualifiée de *bas de soie*, et passant bientôt de la jambe à toute la personne on appela les Irlandais, les *Bas-de-soie*.

A la Jeunesse

Souriez, fillette, à la vie,
Car pour vous le sourire est fait;
Qu'en vous effleurant, on envie
Votre frais minois satisfait.

Le Ciel, sur vos lèvres mutines,
A posé le rire argentin,
Comme il posa les églantines
Sur les buissons verts du chemin.

Soyez l'enivrante jeunesse,
A l'oeil brillant, au coeur joyeux,
Dont se célèbre encor l'ivresse
Lorsque l'on est devenu vieux.

Que la sombre mélancolie
N'éteigne point votre regard,
La gaiété conserve jolie,
Ma chère enfant, beaucoup plus tard.



Une Idylle dans la Prairie

Par SIENKIEWICZ

(Auteur de Quo Vadis)

ROMAN COMPLET



ENDANT mon séjour en Californie, nous fûmes, mon éminent ami le capitaine R... et moi, visiter Y..., un compatriote à nous qui vivait alors dans les montagnes retirées de Sainte-Lucie. Nous ne le trouvâmes pas chez lui, et restâmes cinq jours dans un ravin solitaire, en compagnie d'un vieux serviteur indien qui prenait soin, pendant l'absence de son maître, des chèvres d'Angora et d'innombrables ruches d'abeilles.

Ainsi qu'il est d'usage là-bas, je passais en siestes interminables les heures chaudes de la journée, et, quand venait le soir, assis près du feu de "chamisal" sec, j'écoutais les histoires que contait, sans se lasser, le capitaine, le récit de ses aventures extraordinaires et d'événements qui n'arrivent que dans les déserts d'Amérique. Le temps s'écoulait ainsi d'une façon charmante. Les nuits étaient de véritables nuits californiennes : calmes, chaudes, étoilées ; le feu brûlait gaïement, et ses reflets me montraient la silhouette gigantesque, mais noble et bien proportionnée, du vieux guerrier. Les yeux levés vers la voûte céleste, il évoquait les souvenirs éteints, les noms chers, les visages autrefois aimés, la vie même de ce qui avait imprimé à ses traits une si douce tristesse. Je donne ici une de ses narrations, espérant que le lecteur y trouvera autant d'intérêt que moi-même.

I

Je suis arrivé en Amérique en septembre 1849, dit le capitaine, et j'ai vécu quelque temps à la Nouvelle-Orléans, qui était alors à demi française. De la Nouvelle-Orléans, je me suis rendu à une importante plantation de cannes à sucre sur le Mississippi, où j'avais trouvé du travail et de bons appointements. Mais, j'étais jeune, alors, et plein d'ardeur ; rester sédentaire et passer mon temps à écrire ne me plaisait pas. Je quittai bientôt ma place pour tenter la vie des forêts. Mes camarades et moi passâmes quelque temps dans la région des lacs de la Louisiane, parmi les crocodiles, les serpents et

les moustiques. Nous pêchions et chassions, et, de temps à autre, flottions jusqu'à la Nouvelle-Orléans des troncs d'arbres qu'on nous payait fort cher.

Nos expéditions nous conduisaient assez loin.

Nous sommes allés jusqu'à l'Arkansas Sanguant, qui n'était alors à vrai dire, qu'un désert. Cette existence—pleine de fatigues et de dangers, de rencontres meurtrières avec les pirates du Mississippi, avec les Indiens, qui étaient alors nombreux en Louisiane, en Arkansas et au Tennessee,—augmentait ma santé et ma force déjà naturellement grandes, et me donnait une connaissance si parfaite de la plaine que j'arrivais à lire dans ce grand livre aussi bien que les guerriers rouges.

Quand on découvrit de l'or en Californie, de grands partis d'émigrants quittèrent Boston, New-York, Philadelphie et d'autres cités de l'Est, et l'un d'eux, confiant en ma réputation qui s'était déjà répandue, me choisit pour chef, ou, comme nous disions, pour capitaine.

J'acceptai d'autant plus volontiers qu'à cette époque on disait merveille de la Californie, et que j'avais toujours rêvé d'excursionner dans le Far-West, sans me dissimuler, toutefois, les périls du voyage.

A présent, on va de New-York à San-Francisco en huit jours par le chemin de fer, et le désert ne commence réellement qu'à l'Ouest d'Omaha ; mais, alors, c'était entièrement différent. Les villes et les cités, qui sont maintenant aussi nombreuses entre New-York et Chicago que les fleurs de coquelicot, n'existaient pas encore, et Chicago elle-même, qui, depuis, a crû comme les champignons après la pluie, n'était qu'un village obscur et pauvre de pêcheurs, qu'on ne trouvait même pas sur les cartes. On y allait avec des wagons, des escortes, des mules ; la contrée était sauvage, habitée par des tribus indiennes crows, Pieds-Noirs, Paunies, Sioux, Aricariens qu'il était à peu près impossible d'éviter, car ces peuplades, mouvantes comme le sable, ne résidaient nulle part, mais chassaient et couvraient des espaces énormes de prairie, à la poursuite des buffles et des antilopes.

Les fatigues qui nous attendaient étaient

donc énormes; mais qui va vers le Far-West doit être prêt à souffrir et à exposer fréquemment sa vie. Je craignais davantage, cependant, les responsabilités que j'avais acceptées. Mais le contrat était signé, et il ne restait qu'à se préparer au voyage. Cela seul demanda plusieurs mois; nous avions à rassembler des wagons, à acheter des mules, des chevaux, des armes, à réunir de grandes quantités de provisions. Vers la fin de l'hiver, tout fut prêt.

J'avais désiré partir à ce moment, afin de traverser au printemps les grandes prairies qui s'étendent entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses. Je savais en effet qu'en été, sur ces espaces absolument découverts, le voyage est dangereux à cause de la chaleur qui devient insupportable et souvent mortelle pour les hommes. C'est aussi pour cette raison que je me décidai à faire passer la caravane, non par la route du Sud et par Saint-Louis, mais par Iowa, Nebraska et le Colorado du Nord. Cet itinéraire pouvait présenter plus de danger en raison de la présence des Indiens pillards, mais c'était certainement le plus sain. Mon plan rencontra d'abord une assez vive opposition parmi les émigrants. Je leur déclarai que, s'ils ne voulaient pas obéir, ils pourraient choisir un autre capitaine. Ils cédèrent après une courte consultation, et nous partîmes au premier souffle du printemps.

Les journées de début furent très fatigantes. Mes hommes avaient à s'accoutumer à moi et aux conditions du voyage. Ma personne leur inspirait confiance, à la vérité: mes excursions audacieuses dans l'Arkansas me valaient une certaine célébrité parmi les populations de la frontière, et le nom du "Grand Ralph", sous lequel j'étais connu dans la prairie, avait frappé plus d'une fois l'oreille de tous ces aventuriers. Mais le capitaine de ces bandes très mêlées se trouvait toujours, vis-à-vis d'elles, dans une situation difficile. Il me fallait choisir le campement du soir, surveiller la marche pendant le jour, avoir l'œil sur la caravane entière, qui s'allongeait parfois sur un mille de la prairie, poser les sentinelles, et donner aux hommes la permission de se reposer quand leur tour était venu.

Les Américains ont, il faut le reconnaître, l'esprit d'organisation développé au plus haut degré; mais, à mesure qu'augmentent les fatigues de la route, l'énergie individuelle faiblit en eux, et la mauvaise volonté ne tarde pas à s'emparer des plus endurants. A ces moments-là, personne ne veut plus faire partie des reconnaissances diurnes ou prendre la faction pendant la nuit; chacun cherche un prétexte pour éviter la corvée qui lui revient et dormir le jour entier au fond d'un wagon. D'autre part, dans son commerce avec les Yankees, un capitaine doit savoir concilier le besoin d'une discipline étroite avec une certaine familiarité, une cordialité au moins apparente, et ce n'est pas toujours facile. En marche et pendant les veilles de nuit, j'étais complètement maître de mes compagnons. Mais, pendant le repos du jour, aux fermes et aux comptoirs, mon rôle de commandant cessait. Chaque émigrant ne relevait plus que de soi-même, et j'ai dû plus d'une fois

réduire l'insolence de mes chercheurs d'or. Je dois ajouter que, quand j'ai eu prouvé plusieurs fois la puissance de mes poings, la besogne m'est devenue beaucoup plus aisée.

D'autre part, je connaissais à fond le caractère américain; je savais ne m'embarasser de rien, et, s'il faut tout dire, ma volonté de réussir et ma vigilance étaient stimulées par la présence, dans la caravane, de deux yeux bleus qui semblaient me surveiller avec beaucoup d'intérêt de sous la toiture de toile d'un wagon. Ces yeux lançaient des éclairs lumineux sous un front auréolé de magnifiques cheveux d'or, et appartenaient à une jeune fille appelée Lilian Morris. Elle était délicate, élégante, les traits finement dessinés, l'expression du visage méditative et presque enfantine. Cette physionomie originale m'avait frappé dès le début du voyage, mais les devoirs de ma charge en avaient souvent détourné mon attention.

Pendant les premières semaines, je n'échangeai avec miss Morris que quelques mots rapides en dehors du bonjour quotidien. J'avais cependant pris en compassion la jeunesse et l'isolement de la délicate enfant—elle n'avait pas de parents dans la caravane—et j'avais pu lui rendre quelques menus services.

Je n'avais aucun sujet, d'ailleurs, de la protéger de mon autorité de chef contre l'importunité des jeunes hommes du convoi. Au milieu d'Américains, une femme, même très jeune, est en sécurité. Ces hommes n'ont peut-être pas la galanterie délicate qui distingue les Français, mais ils y suppléent par un respect réel, bien qu'un peu rude. Toutefois, j'avais remarqué qu'elle était de complexion peu robuste, et l'avais placée dans un wagon confortable, sous la conduite particulière d'un homme de grande expérience nommé Smith. Je lui avais organisé un lit pour qu'elle pût reposer plus doucement que le demeurant de nos compagnons, et lui avais prêté des peaux de buffle, dont j'avais une réserve. Ces attentions n'avaient rien que d'une courtoisie très ordinaire et ne me coûtaient rien; Lilian s'en montrait toutefois excessivement touchée et ne perdait pas une occasion de m'en témoigner sa gratitude. C'était une personne très douce et un peu fermée. Deux femmes, Tante Grosvenor et Tante Atkins, l'aimèrent bientôt sincèrement à cause du charme et de l'aménité de son caractère. Le "Petit Oiseau", tel fut le nom qu'on lui donna et qui fut bientôt connu de toute la caravane.

Il n'y avait eu encore aucun essai d'intimité, d'amitié même, entre la jeune fille et moi, mais je remarquais bien que ses yeux se tournaient souvent de mon côté, chargés d'intérêt et d'une particulière sympathie.

J'aurais pu les interpréter ainsi: parmi les hommes composant le convoi, j'étais le seul qui donnât les marques d'une éducation quelque peu raffinée, et Lillian, qui possédait au plus haut degré cette même éducation, pouvait se sentir attirée vers moi plus aisément que vers les autres. Mais je préférerais de beaucoup donner à son attitude une cause toute différente. L'intérêt qu'elle me témoignait flattait ma vanité, et cette vanité, était cause, à son tour, que j'ob-

servais la jeune fille avec une attention plus complaisante, et que j'aimais à contempler souvent ses yeux. Peu de temps s'était écoulé, et je me trouvais déjà surpris de n'avoir pas observé plus tôt une créature aussi exquise et capable d'inspirer de la tendresse à tout homme possédant un cœur.

De ce moment, j'aimai à caracoler autour de son wagon. Pendant la haute chaleur, qui nous accablait déjà, bien que nous ne fussions qu'au début du printemps, les mules n'avançaient que paresseusement, et la caravane s'étendait sur la prairie comme un ruban tellement long, qu'un homme debout sur le premier équipage n'aurait vu que difficilement les chariots de l'arrière-train. Je parlais souvent d'un bout à l'autre du convoi, fatiguant mon cheval sans nécessité, pour voir au passage les cheveux d'or et les yeux bleus qui commençaient à hanter ma pensée. D'abord, l'imagination fut plus prise que le cœur; je n'éprouvais que le plaisir de penser que, parmi ces hommes étranges, vivait un être à qui je n'étais pas complètement indifférent; qu'une petite âme sympathique s'occupait un peu de moi. Peut-être n'était-ce plus déjà de la vanité pure, mais l'instinct qui conduit l'homme à désirer sa place dans un cœur proche du sien, à fixer ses pensées et son affection sur une créature aimée, au lieu de les éparpiller indéfiniment sur les êtres et les objets terrestres et de se perdre à jamais dans les éloignements vagues de l'univers.

Je me trouvais aussi moins isolé; le voyage m'apportait des sensations jusqu'alors inconnues. Aux premiers jours, lorsque la caravane s'allongeait outre mesure, je voyais dans ce fait seul un manque de soins, un désordre qui suffisaient à faire monter en moi la colère. Maintenant, quand je m'arrêtais sur quelque éminence, la vue de ces wagons blancs et débandés, crûment illuminés par le soleil et plongés dans les herbes hautes comme des vaisseaux dans l'Océan, le spectacle des cavaliers armés, dispersés en un désordre pittoresque aux côtés des équipages, éplissaient mon âme de délices et de bonheur. Et je ne sais, en vérité, d'où pouvait me venir une telle comparaison; mais la caravane me rappelait quelque procession de l'Ancien Testament que j'aurais comme un patriarche conduite vers la Terre promise. Les grelots des harnais des mules et les cris des conducteurs accompagnaient d'une musique suggestive les pensées qui traversaient mon cœur et mon esprit.

Mais je ne prévoyais pas le moment où le dialogue des yeux de Lillian et des miens ferait place à un autre dialogue. Les deux femmes qui voyageaient avec elle ne la quittaient pas. En outre, du jour où je m'aperçus qu'un sentiment naissait entre nous auquel je ne donnais d'ailleurs encore aucun nom, une étrange timidité s'empara de moi. Je redoublais cependant de soins pour les femmes et regardais souvent dans leur wagon, m'enquérant de la santé de Tante Atkins et de Tante Grosvenor, afin de justifier les attentions nombreuses dont j'entourais Lillian. Mais elle comprenait bien, la charmante, à qui allaient mes pensées à travers ce

tissu de précautions maladroites, et peu à peu s'établissait entre nous une secrète sympathie.

Bientôt, les regards, les phrases brèves, les soins et les préoccupations tendres ne me suffirent plus. Cette jeune fille m'attirait à elle avec une puissance irrésistible. Je pensais à elle tout le long du jour, et le soir, quand, harassé d'une dernière visite aux sentinelles, enroué d'avoir crié des ordres, je rentrais enfin dans mon chariot et m'enveloppais pour la nuit d'une peau de buffle, il me semblait que les moustiques et les maringuins bourdonnant autour de moi murmuraient sans cesse :

—Lillian! Lillian! Lillian!

Sa silhouette pure se dressait devant moi dans mes rêves, et lorsque je m'éveillais ma première pensée volait vers elle comme une flèche. Et pourtant, chose étonnante! je ne m'étais pas rendu compte encore que l'attraction puissante à laquelle j'obéissais, que la gloire d'or dont se couvraient tous les objets autour d'elle, que ces pensées fuyant vers son cœur n'étaient plus simplement de l'amitié ou de la pitié pour une orpheline, mais l'amour dont aucun homme ne se défend sur la terre, lorsque son tour est arrivé.

Je l'eusse peut-être remarqué plus tôt, si la douceur naturelle de Lillian ne lui eût gagné tant de cœurs; je pensais sincèrement n'être pas plus sous le charme que les autres. Chacun l'aimait comme son propre enfant, et j'en avais des témoignages tous les jours. Ses compagnes étaient des femmes sans éducation, facilement incitées à des querelles bavardes, et j'avais souvent vu cependant Tante Atkins coiffer ses cheveux le matin, l'embrasser avec une affection maternelle; j'avais vu aussi Tante Grosvenor réchauffer dans ses mains larges les petites mains blanches de Lillian, qui s'étaient refroidies pendant la nuit.

Les hommes l'entouraient également de soins et d'attentions. Il y avait dans la caravane un certain Henry Simpson, jeune aventurier du Kansas, chasseur audacieux et cœur honnête, mais tellement suffisant, si rude et si insolent, que durant le premier mois du voyage j'avais dû le corriger deux fois de mes mains pour le convaincre qu'il y avait à la tête de la troupe un homme digne non seulement de l'autorité morale, mais aussi de l'autorité physique. Il fallait le voir parler à Lillian. Lui, qui ne se serait pas troublé devant le président des États-Unis en personne, perdait, en présence de la jeune fille, toute confiance en soi et toute fierté. Il répétait à chaque instant :

—Je vous demande pardon, miss Morris; je vous prie de me pardonner, miss Morris.

Il avait d'ordinaire l'attitude d'un mâtin enchaîné; mais on sentait le mâtin prêt à obéir au moindre signe de la main délicate. Aux haltes, il cherchait à se trouver près de Lillian, et lui rendait toutes sortes de menus services. Il allumait le feu, lui choisissait une place où elle ne pût être gênée par la fumée, lui préparait un siège avec de la mousse qu'il couvrait de son tapis de selle, lui donnait les morceaux les plus délicats du gibier abattu pendant la journée. Il accomplissait tout avec un soin timide que je

n'aurais pas cru trouver en lui, mais qui élevait en moi, parallèlement à la surprise, un mauvais vouloir bien voisin de la jalousie.

Mais si sa façon d'être me donnait de l'humeur, je ne pouvais pas protester ouvertement. Henry, lorsqu'il n'était pas de service, avait le droit strict de faire de son temps ce qu'il lui plaisait. Et il pouvait se trouver près de Lillian plus souvent que moi, dont le service ne finissait jamais. En route, les wagons se séparaient considérablement, parfois, les uns des autres; mais au repos, et surtout en pays découvert, ils se plaçaient roue à roue, pour ainsi dire, comme il est d'usage dans la prairie. Un homme aurait difficilement passé entre eux. Il est aisé de comprendre combien m'occasionnait de difficultés et de fatigue l'organisation bi-quotidienne de cette ligne de défense. Les mules sont, par nature, vicieuses et intractables. Ou elles refusaient d'avancer, ou elles ne voulaient pas sortir du chemin battu, ou elles se mordaient, hennissant et ruant. Les wagons, tirés de mouvements brusques, versaient fréquemment, et relever ces véritables maisons de bois et de toile demandait un temps fort long. Le braiment des animaux, les malédictions des conducteurs, la sonnaillie des harnais, l'aboïement des chiens, causaient une rumeur infernale. Quand j'avais tout mis en ordre, il me fallait surveiller le déharnachement des animaux et pousser les hommes chargés de les conduire au fourrage et à l'eau. Pendant ce temps ceux qui, durant la marche, s'étaient écartés du convoi pour chasser, reentraient de toutes parts avec leur gibier; les feux se garnissaient, et je trouvais difficilement le temps de manger ou de respirer.

J'avais presque le double de travail à chaque départ. L'attelage des mules élevait des troubles nouveaux; tous les conducteurs voulaient marcher en tête pour passer plus facilement aux endroits difficiles. Des querelles et des disputes se produisaient, causant des retards préjudiciables. Il fallait surveiller, obliger les équipages à marcher à leur rang et, une fois en route, chevaucher en avant, immédiatement après les guides, pour surveiller le voisinage, choisir les endroits propres au campement, facilement défendables, pourvus d'eau, et commodes de façon générale. Je tmaudissais souvent mes devoirs de capitaine, bien que, d'autre part, ils me remplissent de fierté, quand je me sentais le premier pour ces hommes et devant Lillian, en lutte avec le désert, et quand je songeais que le destin de tous ces êtres, errant sur les vastes prairies, était placé entre mes mains.

II

Quelque temps après avoir passé le Mississipi, nous fîmes halte près de Cedar River, dont les berges, couvertes de cotonniers, nous promettaient au moins du combustible pour la nuit. En revenant de surveiller les hommes de corvée qui abattaient les arbustes à coups de hache, je m'aperçus que nos gens, profitant d'un temps admirable, s'étaient dispersés en tous sens dans la prairie. Il était de très bonne heure: nous nous arrêtons généralement aux environs de

cinq heures du soir, afin de pouvoir repartir au soleil levant. Je rencontrai bientôt miss Morris. Je mis immédiatement pied à terre, et, conduisant mon cheval par la bride, je m'approchai de la jeune fille, heureux de me trouver seul avec elle, même pour un temps très court. Je lui demandai pourquoi, sans parents et sans serviteurs, elle avait entrepris un voyage assez pénible pour exténuer même les hommes les plus forts.

—Je ne vous aurais pas admise dans notre caravane, lui dis-je, si je n'avais cru, pendant les premiers jours du voyage, que vous étiez la fille de Tante Atkins. Maintenant, il est trop tard pour retourner. Mais aurez-vous assez de force, ma chère enfant? Ne commencez-vous pas à vous fatiguer déjà de cette rude vie?

—Je la savais rude, me répondit-elle sans lever ses yeux bleus et pensifs; mais il me fallait partir, et je suis heureuse, plus que je ne saurais dire, de ne pouvoir revenir en arrière. Mon père est en Californie, et la lettre qu'il m'a envoyée par la voie du cap Horn m'a appris qu'il est depuis plusieurs mois malade de la fièvre à Sacramento. Pauvre père! il était accoutumé au confort et à mes soins..., et ce n'est que par amour pour moi qu'il s'est rendu au pays de l'or. Je ne sais pas si je le retrouverai vivant; mais je crois faire mon devoir en allant auprès de lui.

Il n'y avait rien à répondre à de telles paroles, et, au surplus, toutes les objections que j'aurais pu présenter à Lillian relativement à son entreprise seraient arrivées trop tard. Je lui demandai des détails plus précis sur son père. Elle me les donna avec plaisir. J'appris qu'à Boston M. Morris avait été juge de la Cour suprême, le plus haut tribunal des Etats; qu'il avait perdu sa fortune et s'était rendu en Californie dans l'espoir d'acquérir de nouvelles richesses, de les rapporter à sa fille qu'il aimait plus que sa vie, et de lui rendre ainsi sa situation sociale antérieure. Mais il avait contracté les fièvres dans la malsaine vallée du Sacramento, et, se sentant incurable, avait envoyé à Lillian sa bénédiction dernière. Elle vendit en hâte tout ce qu'il lui avait laissé en partant, et résolut de le rejoindre. D'abord, elle voulait voyager par mer; mais la connaissance qu'elle avait faite inopinément de Tante Atkins, deux jours avant notre départ, avait modifié ses plans. Tante Atkins, qui était de Tennessee, avait eu les oreilles rebattues par mes amis de récits de mes expéditions audacieuses dans l'Arkansas; on lui avait vanté mon expérience de la vie des prairies, le soin que je prenais des faibles (que je considère comme un simple devoir). La bonne femme m'avait dépeint sous des couleurs merveilleuses à Lillian, et celle-ci, sans hésiter, s'était jointe à la caravane. Il convient peut-être d'attribuer aussi à ces discours exagérés de Tante Atkins—qui ne manqua pas d'ajouter que j'étais de naissance élevée—l'intérêt que me témoignait miss Morris dès les premiers jours du voyage.

—Soyez certaine, dis-je quand elle m'eut ainsi confié les secrets de sa vie, que personne ne vous nuira dans la caravane, et que les soins ne vous manqueront pas. En ce qui concerne vo-

tre père, soyez sans crainte; la Californie est le pays le plus sain de la terre, et les fièvres qu'on y contracte ne sont pas mortelles. Et si cependant le malheur vous atteignait, tant que je vivrai vous ne serez pas seule au monde. Que Dieu bénisse votre doux visage!

—Merci, capitaine, me répondit-elle, émue.

Mon cœur battait avec violence; nous marchâmes quelque temps alors en silence. La conversation reprit plus animée, et personne n'eût pu prévoir que le ciel pur, étendu au-dessus de nos têtes, se chargerait un jour de nuages.

—Mais tout le monde, ici, est bon pour vous, n'est-ce pas, miss Morris? lui demandai-je encore sans me douter que cette question causerait ma première douleur.

—Oh! oui, tout le monde: Tante Atkins, tante Grosvenor; Henry Simpson aussi.

Cette apparition inattendue de Simpson entre nous me mordit au cœur.

—Henry est un conducteur de mules, répondis-je brièvement, et devrait s'occuper de ses wagons.

Mais Lillian, qui suivait le cours de ses propres pensées, n'avait pas remarqué l'altération subite de ma voix, et elle ajouta, parlant comme pour elle seule:

—C'est un cœur honnête, et je lui serai reconnaissante toute ma vie.

—Miss Morris (je parlais presque brutalement), vous pouvez même lui donner votre main. Je m'étonne, toutefois, que vous me choisissiez pour confident en semblable matière.

La chère enfant me regarda surprise, et ne répondit rien. Un silence glacial s'établit entre nous. Je ne savais plus que dire: mon cœur s'était subitement empli d'amertume et de colère envers moi-même. La jalousie me brûlait; mais je ne pouvais provoquer cet homme. La situation devint bientôt excessivement pénible; je pris le parti de m'éloigner brusquement de Lillian.

—Bonsoir, miss Morris, lui dis-je sèchement.

—Bonsoir, répondit-elle avec quelque tristesse dans la voix et en détournant la tête pour cacher deux larmes jaillies de ses yeux purs.

Je remontai à cheval et partis au galop vers l'endroit d'où partaient encore les coups de hache, et où Simpson lui-même abattait un cotonnier. Mais, peu d'instants s'étaient écoulés que je me sentais pris d'un regret sans limite, et qu'il me semblait entendre les deux larmes de Lillian tomber sur mon cœur. Je tournai mon cheval et revins à elle avec plus de hâte que je n'en avais mis à m'en séparer.

—Pourquoi pleurez-vous, miss Morris?

—Oh! capitaine! je sais que vous êtes d'une noble famille. Tante Atkins me l'a dit... et vous avez été si bon pour moi...

Elle faisait tous ses efforts pour arrêter ses larmes, mais ne pouvait y parvenir, et ne put même achever ce qu'elle voulait me dire, car des sanglots brisèrent sa voix.

Le pauvre ange! Elle avait été blessée jusqu'au fond du cœur par ma réponse impitoyable, et qui montrait un profond dédain; mais je ne rêvais pas d'aristocratie; j'étais simplement jaloux, et maintenant que je la voyais si malheureuse, j'aurais voulu me saisir par le col

et m'étrangler moi-même. Je lui pris les mains et dis avec chaleur:

—Lillian! Lillian! vous ne m'avez pas compris, Je prends Dieu à témoin que l'orgueil n'a pas parlé en moi. Voyez: je n'ai rien au monde que ces deux mains... Que peut me faire la noblesse? C'est autre chose qui m'a peiné et qui m'a fait éloigner de vous. Mais je n'ai pas pu supporter vos larmes. Et je vous jure que mes paroles m'ont fait plus de mal qu'à vous-même. Vous ne m'êtes pas un objet d'indifférence, Lillian. S'il en était ainsi, ce que vous pouvez penser de Simpson ne m'alarmerait pas. C'est un honnête garçon, mais là n'est pas la question. Vous voyez ce que vos pleurs me coûtent; pardonnez-les-moi sincèrement, comme je vous le demande.

Ce disant, je prenais sa main et la pressais sur mes lèvres; cette marque de haut respect et l'accent convaincu qui sonnait en ma requête la calmèrent un peu. Ses pleurs ne s'arrêtèrent pas immédiatement, mais ses larmes devinrent moins amères, et un sourire les égaya comme fait un rayon de soleil perçant un épais brouillard. Quelque chose s'agitait aussi dans ma poitrine, et je ne pouvais maîtriser mon émotion. Une tendresse profonde éteignait mon cœur. Nous marchions en silence, et, tout autour de nous, le monde souriait doucement.

Cependant, le jour inclinait vers sa fin; le temps était splendide, et dans l'air légèrement rafraîchi régnait encore tant de lumière que toute la prairie, les groupes d'arbustes cotonniers, les wagons de notre train et les vols d'oiseaux sauvages en route vers le Nord semblaient illuminés d'or rose. Les herbes n'étaient même pas agitées du plus léger souffle; nous entendions au loin le bruit des rapides de la Cedar River et les hennissements des chevaux dans la direction du camp. J'aurais voulu reprendre la main de Lillian et la tenir longtemps contre mes lèvres, mais je craignais de la mécontenter. Elle marchait auprès de moi, calme, douce, rêveuse. Ses pleurs étaient déjà séchés; elle levait parfois ses yeux brillants vers les miens. Nous recommençâmes à causer et atteignîmes le camp.

Ce jour, si rempli pour moi d'émotions, devait se terminer gaiement, car mes hommes, mis en bonne humeur par le beau temps, avaient organisé une fête en plein air. Après un souper plus abondant que de coutume, un grand feu fut allumé, autour duquel on devait danser. Henry Simpson avait rasé l'herbe sur un grand espace et l'avait couvert de sable apporté des berges de la rivière. Lorsque les spectateurs se furent réunis sur la place ainsi préparée, Simpson se mit, à l'admiration générale, à danser la gigue, accompagné par les flûtes nègres. Les mains pendantes et le corps immobile, ses pieds s'agitaient avec tant de rapidité, frappant de la pointe et du talon, que les yeux avaient peine à suivre leur mouvement.

Les flûtes sifflaient follement; un second danseur parut, puis un troisième, un quatrième, et la joie devint universelle. L'auditoire accompagnait les musiciens en frappant sur les casseroles, destinées à laver l'or, futur, on marquait la mesure avec des morceaux de côtes de bœuf

tenuës entre les doigts des deux mains, et qui imitaient suffisamment le bruit des castagnettes.

Tout à coup, le camp tout entier retentit de cris étourdissants :

— Les Minstrels ! Les Minstrels !

Nos deux nègres, Jim et Crow, bondirent dans l'arène. Jim tenait un petit tambourin de peau de serpent ; Crow les morceaux d'os plats déjà mentionnés. Ils se regardèrent quelque temps, roulant terriblement le blanc de leurs yeux, puis ils entonnèrent un chant nègre interrompu par des battements de pieds et des sauts violents de tout le corps. Ce chant était parfois sauvage, et quelquefois triste ; les mots : "Dinah ! ah ! ah !", qui terminaient chaque strophe, se transformaient bientôt en un cri puissant, et bientôt encore une sorte de hurlement de fauve. A mesure que les danseurs s'échauffaient et s'exaltaient, leurs mouvements devenaient plus extravagants ; ils finirent par se donner sur le crâne des coups si violents que des têtes européennes en eussent craqué comme des noisettes. Ces formes noires, éclairées par les reflets du feu et s'élançant par bonds désordonnés, présentaient un spectacle vraiment fantastique. A leurs hurlements, au bruit du tambour, des flûtes, des casseroles, au choc des os se mêlaient les cris des spectateurs : "Hourra ! pour Jim ! Hourra ! pour Crow !" et les détonations des revolvers.

Quand enfin les nègres, exténués, tombèrent sur le sol, ils se mirent à panteler, à haleter, sans pouvoir reprendre leur respiration. Je leur fis donner un verre de brandy, qui les remit instantanément sur pieds. Mais, à ce moment, a foule réclamait un *speech*. La rumeur et la musique cessèrent. Il me fallut quitter le bras de Lillian, juchée sur le siège d'un wagon, et me tourner vers l'assistance. En considérant ces silhouettes pittoresques illuminées par le feu, puissantes, les épaules larges, barbuës, le couteau à la ceinture, le chapeau vaste et souvent déchiré, il me semblait être au théâtre, ou être devenu un chef de brigands. C'étaient de braves cœurs, cependant, que tous ces hommes, bien que leur existence eût été tourmentée et sauvage. Et là, nous formions un petit univers complètement séparé du reste du monde, confiné en soi-même, destiné à un sort commun et menacé par les mêmes dangers. Ici, l'épaule touchait l'épaule, chaque homme se sentait nécessairement le frère de son voisin ; les étendues sans routes et le désert sans limites qui nous entouraient commandaient à ces mineurs hardis de s'aimer l'un l'autre. La vue de Lillian, sans défiance et sans crainte au milieu de ces aventuriers, et aussi bien sauvegardée que sous le toit de son père, amenait en moi des pensées consolantes, et je le dis sincèrement, comme je les sentais, comme pouvait les dire un chef de soldats et un chef d'émigrants. Ils m'interrompaient à chaque instant : "Hourra ! pour le Polonais ! Hourra ! pour le capitaine ! Hourra pour le grand Ralph !" ; ils applaudissaient, ils criaient ; mais ce qui me donna ma plus grande joie fut de voir, au milieu de ces mains larges levées pour un triomphe, deux petites mains blanches, rosées par les rayons du bûcher, et voletant comme un couple de colombes. Tout

s'éclairait autour de moi d'une lueur de bonheur. Que m'importaient le désert, et les bêtes sauvages, et les Indiens, et les pirates ?

— Je vaincrai ; je tuerai tout ce qui se mettra en travers de ma route ; je conduirai la caravane jusqu'au bout de la terre ! Et que Dieu oublie ma main droite, si je ne tiens cette promesse !

Un "hourra" plus puissant répondit à ces mots, et tous entonnèrent avec enthousiasme le chant des émigrants :

J'ai traversé le Mississipi,
Je traverserai le Missouri.

— Alors Smith, le doyen de la caravane, un mineur des environs de Pittsburg en Pensylvanie, répondit à mon discours. Il me remercia au nom de la compagnie entière, et me félicita de mon habileté à conduire la caravane. Après Smith, un homme parla presque de chaque wagon. Quelques-uns furent assez amusants, Henry Simpson, entre autres, qui criait après chaque phrase :

— Gentlemen, je veux être pendu si je ne dis la vérité !

Quand les orateurs furent enroutés, les flûtes sifflèrent de plus belle, les castagnettes d'os repartirent, et la gigue recommença.

La nuit était complètement tombée ; la lune était montée au ciel et luisait avec tant d'intensité que les flammes du foyer pâlisèrent presque devant ses rayons ; hommes et wagons étaient doublement illuminés d'une lueur pourpre et pâle. Il faisait un temps merveilleux. La rumeur étrange de la fête offrait un puissant contraste avec le calme et le sommeil profond de la prairie.

Je pris le bras de Lillian et fis avec elle le tour du campement ; nos regards allaient du bûcher aux lointains de la plaine, et se perdaient sur les flots sombres des hautes herbes, argentées des rais de la lune et mystérieuses comme des groupes de fantômes. Nous étions seuls. Deux Écossais, près du feu, jouaient sur la flûte nationale leur plaintif *Bonnie Dundee*. Nous nous arrêtons et écoutions en silence. Tout à coup, je regardai Lillian et elle baissa les yeux. Sans savoir moi-même ce que je faisais, je pressai longuement contre ma poitrine la petite main qui reposait sur mon bras. Le cœur de la jeune fille battait avec tant de force que je le sentais distinctement ; nous tremblions, parce que nous voyions monter, entre nous, un sentiment qui nous conquerrait entièrement, et sentions que nous ne serions plus l'un pour l'autre, à partir de cette heure, ce que nous étions restés jusqu'alors.

Pour moi, j'éprouvais un charme indicible à me laisser entraîner à l'intimité naissante. J'oubliais que la nuit était claire, que le feu brillait près de nous, illuminant tout de ses flammes hautes, que des hommes erraient autour de ce feu ; j'éprouvais un impérieux désir de tomber aux pieds de Lillian, de lui crier mon amour ou de lire au moins sa sympathie dans ses beaux yeux. Mais elle détournait la tête et dissimulait son visage dans l'ombre. Je voulais parler aussi et la convaincre, mais je ne le pus pas ; il me

sembla que la voix qui allait sortir de ma gorge contractée ne serait plus la mienne, que si je disais à Lillian ces mots divins : "Je vous aime", je m'évanouirais ensuite d'émotion. J'étais jeune, alors, et peu confiant en moi-même ; ce n'était pas seulement l'imagination qui me guidait, mais mon âme sincère, et je sentais clairement que si je prononçais les mots magiques, les mots qui lient, un mur s'élèverait entre le passé et l'avenir ; que j'entrerais, en quelque sorte, dans un pays nouveau. Le bonheur que j'entrevois au delà du seuil que je n'osais encore franchir m'éblouissait. Puis, quand l'amour ne vient pas seulement des lèvres, quand il a poussé ses racines jusqu'au cœur, qui donc le traduirait aisément par des mots ?

J'avais osé presser la main de Lillian contre ma poitrine ; nous restâmes silencieux ; je ne trouvais pas l'audace de dire combien mon âme était enivrée, et je n'aurais véritablement pu parler d'autre chose.

Et tout fut fini. Nos regards se levèrent vers les étoiles, comme les regards de ceux qui prient. Puis quelqu'un, près du grand feu, m'appela ; nous rentrâmes. La fête tait terminée ; les émigrants chantaient un cantique avant d'aller chercher le repos. Les hommes s'étaient découverts, et bien qu'il y eût parmi eux des membres d'églises différentes, tous s'agenouillèrent sur l'herbe de la prairie et entonnèrent le psaume émouvant : *Errant dans le désert*. Le spectacle était impressionnant. Aux repos, le silence devenait si profond qu'on entendait dans le foyer le craquement des étincelles, et que de la rivière le bruit des flots tourmentés venait jusqu'à nous.

Je m'étais agenouillé près de Lillian et l'observais de tout mon amour. Ses yeux étaient lumineux et chastes ; ses cheveux avaient été dérangés par la brise de nuit ; elle chantait d'une voix pure et pieuse ; elle m'apparaissait semblable aux anges du ciel, et c'est elle que j'aurais voulu prier.

Les émigrants rentrèrent ensuite dans leurs wagons. Je fis comme à l'ordinaire ma tournée de surveillance aux sentinelles, et je cherchai le repos. Mais cette fois encore les moustiques se mirent à bourdonner à mes oreilles :

— Lillian ! Lillian ! Lillian !

Je savais qu'à quelques pas de moi dormait le charme de mes yeux et l'âme de mon âme ; je savais maintenant que rien au monde ne m'était plus cher que l'adorable créature.

III

Nous passâmes au petit jour, le lendemain matin, la Cedar River, et entrâmes dans une prairie immense et comme nivelée, qui s'étend jusqu'au Winnebago, légèrement incurvé vers le Sud, dans la direction des forêts qui forment la frontière de l'Iowa. Depuis le matin, Lillian n'avait pas osé regarder mes yeux. Je la voyais rêveuse ; elle paraissait subir l'effet d'un trouble profond, ou même d'une sorte de honte, si le mot n'est pas trop fort. Elle quittait à peine son wagon. Tante Atkins et Tante Grosvenor, qui la crurent malade, l'entouraient de soins et de tendresse. Je savais seul d'où venait son em-

barras, que ni faiblesse ni remords n'en étaient la cause, et que c'était là la lutte d'un être frère contre la puissance nouvelle et inconnue qu'elle sent devoir l'emporter comme une feuille vers les lointains mystérieux. Et ce trouble n'était-il déjà pas un signe de la défaite, de l'absolue nécessité de se remettre un jour à cette puissance, d'oublier tout pour aimer ?

Une âme pure recule et s'effraie au seuil de l'amour, mais elle sait qu'elle le franchira, et faiblit. Lillian paraissait donc lassée par un songe, et quand je compris quels sentiments s'agitaient en elle, mon bonheur et ma joie furent tels que le souffle s'arrêta presque dans ma poitrine. Je ne sais si ce que je ressentis moi-même est très honorable, mais quand au matin je passai devant elle et l'aperçus, les yeux baissés, il me sembla que j'avais remporté une grande victoire, et que les vaincus gisaient à mes pieds, n'attendant qu'un signal pour vivre ou mourir. Et cependant, je n'aurais pas profité de la candeur de cette colombe pour tous les trésors du monde, et en mon cœur s'élevait avec l'amour une immense compassion.

Chose surprenante : malgré que nous eussions le cœur et l'esprit uniquement occupés l'un de l'autre, le jour passa pour nous comme entre gens offensés, ou tout au moins comme si une anxiété nouvelle nous eût empêchés de retrouver la cordialité, la confiance de la veille. Je me torturai à chercher un moyen de rester seul avec elle, ne fût-ce qu'un instant, et ne le trouvai pas. Heureusement, Tante Atkins vint à mon secours ; elle déclara que l'enfant avait besoin de plus d'exercice ; que l'emprisonnement dans un wagon pouvait être nuisible à sa santé. J'abondai dans ce sens, naturellement, et ordonnai à Simpson de seller un cheval. Nous n'avions pas de selles de femme, mais une selle mexicaine, le pommeau élevé, de celles dont usent les habitants des frontières de la prairie, pouvait aisément y suppléer. Je recommandai à Lillian de ne pas s'attarder, de ne jamais me perdre de vue. Il était difficile, à la vérité, de s'égarer dans la prairie ; les hommes que j'envoyais chasser dans toutes les directions entouraient la caravane d'un cercle de surveillance très vaste et très actif. Les Indiens n'étaient pas non plus à redouter, car ils ne visitent cette partie des prairies qu'à la saison des grandes chasses. Mais les forêts, au sud de notre route, abondaient en bêtes sauvages, et certaines précautions étaient loin d'être superflues.

A la vérité, j'espérais surtout que Lillian viendrait fréquemment se mettre sous ma protection, et que nous serions ainsi plus souvent ensemble. Habituellement, j'allais de l'avant, ne me laissant précéder que par les éclaireurs. Et j'éprouvai un bonheur indicible, la première fois que je vis ma légère amazone s'élancer au petit galop dans ma direction. Le mouvement du cheval agita ses tresses blondes, et son manque d'habitude de l'équitation mettait sur son visage une charmante anxiété. Quand elle arriva auprès de moi, Lillian était toute rose ; la chère enfant comprenait très bien que j'avais arrangé toutes choses pour que nous pussions nous trouver plus souvent seuls, mais elle faisait tous ses efforts pour paraître l'ignorer, et ne pouvait dis-

simuler entièrement un embarras qui la rendait plus jolie encore. Mon cœur battait comme celui d'un adolescent, et lorsque nous fûmes près l'un de l'autre, la colère me saisit contre moi-même en constatant que je ne trouvais pas un mot à lui dire. Mais la même émotion délicieuse était montée à nos deux cœurs, et l'amour était alors bien réellement maître de nous. Poussé par une force irrésistible, je me penchai vers Lillian, feignis d'ordonner la crinière de son cheval, et pressai mes lèvres sur sa main, qui reposait sur le pommeau de la selle. Un bonheur intense, plus grand et plus profond que ce que j'avais connu jusqu'à cette heure, passa en moi comme un frisson du ciel. Je pressai la petite main sur mon cœur.

—Oh! Lillian, si Dieu m'avait donné tous les royaumes et tous les trésors, je les donnerais à mon tour pour un sourire de vos lèvres, car vous m'avez pris, corps et âme, pour toujours. O! Lillian! Lillian! je ne vous quitterai jamais! Je vous suivrai par les déserts et par les plaines; je baiserais vos pieds et je prierai pour vous. Mais aimez-moi un peu; dites-moi que j'ai ma place dans votre cœur.

Ma poitrine brûlait. Lillian répondit, confuse, à mi-voix, si timide, que je l'entendais à peine :
—O! Ralph! vous le savez bien! O! Ralph! vous le savez bien!

Sur le moment je ne sus pas si j'allais pleurer ou rire, m'élançant au grand galop ou demeurer, et, aussi vrai que j'espère, à cette heure au salut ternel, je me sentis sauvé, car rien ne me manquait plus au monde.

Dès lors, pour autant que mes occupations le permirent, nous fûmes toujours ensemble. Ces occupations diminuaient d'ailleurs chaque jour depuis que nous avions atteint le Missouri. Aucune caravane n'a eu autant de bonheur, peut-être, pendant les premiers mois de son voyage. Hommes et animaux s'étaient accoutumés à l'ordre et se tiraient d'affaire plus adroitement; j'avais beaucoup moins à les surveiller. La confiance qu'on m'accordait faisait plus pour la bonne police du convoi que l'autorité qu'il me fallait déployer naguère. L'abondance des provisions et la douceur de la température entretenaient la bonne humeur et la santé. Je me persuadais chaque jour de l'excellence de l'idée audacieuse que j'avais eue de guider la caravane, non par Saint-Louis et le Kansas, mais par Iowa et Nebraska. Le premier itinéraire comportait des chaleurs intolérables, et les miasmes fiévreux de la région située entre le Mississippi et le Missouri causaient souvent des maladies et des morts dans les rangs des émigrants; ici, en raison du climat tempéré, les indispositions étaient rares, et notre labeur moindre.

Il est vrai que la route par Saint-Louis était libre d'Indiens dans sa première partie; mais une caravane, composée de deux ou trois cents hommes bien armés et prêts au combat, n'avait rien à redouter des tribus sauvages, et spécialement des Iowas, qui, ayant souvent rencontré les blancs, avaient appris à leurs dépens ce que peuvent leurs armes, et ne se sentaient plus le courage de s'attaquer aux troupes nombreuses. Nous n'avions à nous garder que des paniques

qui dispersent les animaux, la nuit, sans qu'on en découvre la cause, et des attaques des fauves contre les mules. La perte des bêtes de trait peut mettre une caravane dans la situation la plus périlleuse. Mais nous avions, pour écarter ces dangers, la vigilance des sentinelles, presque toutes rompues à la vie de la prairie et habituées aux incidents qui s'y peuvent produire.

Quand j'eus introduit la discipline dans nos rangs et que mes hommes s'y furent accoutumés, j'eus incomparablement moins à faire pendant le jour, et pus me laisser aller avec plus de liberté aux sentiments qui emplissaient mon cœur. Le soir, j'allais me reposer en pensant :

—Demain, je verrai Lillian.

Je m'éveillais :

—Je verrai Lillian aujourd'hui.

Chaque jour augmentait mon bonheur et mon amour. Les hommes remarquaient certainement mon empressement et mes assiduités auprès de la jeune fille; mais aucun d'eux ne les trouvait mauvais, car tous avaient donné leur sympathie à Lillian et à moi. Un jour, le vieux Smith passa près de nous et dit :

—Dieu vous bénisse, capitaine, et vous aussi, Lillian.

Ce rapprochement de nos deux noms nous donna de la joie pour tout le jour.

Tante Atkins et Tante Grosvenor murmuraient parfois à l'oreille de l'aimée, et je la voyais devenir rose comme l'aurore, mais jamais elle ne voulut me confier ce que lui disaient les deux excellentes femmes. Henry Simpson nous observait et devenait sombre—peut-être bâtissait-il quelque plan dans son âme—mais je n'y faisais pas attention.

Tous les matins, à quatre heures, j'étais à la tête de la caravane; les éclaireurs marchaient à cinq cents mètres devant moi, chantant en chœur les complaintes qui leur avaient apprises leurs nourrices indiennes, et la caravane, un long ruban blanc sur la prairie, me suivait à la même distance. Et quel instant adorable lorsque, deux heures plus tard, j'entendais soudain derrière moi le galop d'un cheval. Je regarde, et voici la joie de mon âme! L'aimée approche! La brise du matin soulève ses cheveux derrière elle. Ces cheveux ont été dispersés par le mouvement, ou peut-être est-ce à dessein qu'ils avaient été nous négligemment. L'enfant gracieuse sait bien qu'elle est plus jolie, ainsi, et que je l'aime, ainsi, et que si le vent chasse les flots d'or contre mes lèvres, je les baiserais sans me lasser. Je feins toutefois de n'avoir pas aperçu les roses innocentes, et c'est par cette rencontre précieuse que le jour commence pour nous. J'ai dit la phrase polonaise :

—Dzien dobry! (Bonjour.)

Et quand je l'ai entendu prononcer ces mots, elle m'a été plus chère; le souvenir de mon pays, de ma famille, des ans passés, de tout ce qui fut, de tout ce qui n'est plus, s'est élevé devant mes yeux sur la prairie comme un vol de mouettes sur l'Océan. Plus d'une fois, j'ai failli fondre en larmes. Mais je n'osais pas laisser couler ces larmes, et je les retenais sous mes paupières. Lillian voyait bien qu'une émotion très

donc m'avait saisi, et répétait, comme un oiseau bavard dit sa leçon :

—Dzien dobry! Dzien dobry! Dzien dobry!

Comment ne l'aurais-je pas aimée par-dessus toutes choses? Je lui avais appris d'autres phrases, et quand elle les prononçait difficilement, et que je riais de l'articulation défectueuse, elle boudait comme un petit enfant, feignant la colère et le ressentiment. Nous n'avions pas de querelles, et une fois seulement un nuage s'éleva entre nous. Un matin, je voulus rattacher la courroie de son éperon, et, ce faisant, je baisai le petit pied, ou plutôt le pauvre soulier déchiré par les pierres du désert. Elle colla son pied au flanc du cheval, disant :

—Non, Ralph! Non! Non!

Elle s'écarta et ne voulut plus se rapprocher de moi, bien que je l'en suppliasse. Elle ne rejoignit pas la caravane, toutefois; la chère enfant craignait de me faire de la peine. Je m'ingéniai de ma part à paraître cent fois plus triste que je ne l'étais en réalité, et, chevauchant en silence, ressemblais à un homme pour qui tout est fini sur cette terre. Je savais que la compassion entrerait vite dans son cœur, et il en fut ainsi, car bientôt, alarmée, elle se mit à surveiller mes yeux comme fait un enfant dont la mère est fâchée. Et je dus détourner mon visage pour dissimuler le sourire qui, malgré moi, montait à mes lèvres.

Mais ce ne fut qu'une fois. Habituellement nous étions aussi joyeux que les écureuils de la prairie, et parfois, Dieu me pardonne, moi, le chef de la caravane, je devenais avec elle comme un enfant. Souvent, quand nous marchions près l'un de l'autre, je me tournais tout à coup vers elle :

—Lillian, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

Et comme elle me regardait avec un commencement d'anxiété, j'ajoutais doucement :

—Je vous aime.

Alors, elle se penchait vers mon oreille, et le soupir de sa gorge pure m'apportait ces trois mots, dont je ne me laissais jamais, et qu'elle me disait en rougissant :

—Moi aussi, Ralph.

C'est ainsi que nous disions notre secret à la prairie, et que la brise légère l'emportait.

Les jours passaient après les jours, si vite, que l'aube et la nuit semblaient se toucher comme les anneaux d'une chaîne. Parfois, un événement venait briser la monotonie charmante de notre vie. Un dimanche, le métis Wichita prit au lasso une antilope de grande espèce, et avec elle un faon que je donnai à Lillian. Elle lui fit immédiatement un collier où pendait un grelot pris à une mule. Elle l'appela Katty. En moins d'une semaine le petit animal était apprivoisé et mangeait dans notre main. Pendant la route, je marchais d'un côté de Lillian et Katty de l'autre, levant ses grands yeux noirs et mendiant une caresse.

Au-dessus du Winnebago nous trouvâmes une plaine aussi unie qu'une table, immense, riche, vierge. Les éclaireurs disparaissaient parfois à nos yeux, couverts par les hautes herbes; nos chevaux paraissaient traverser une rivière. J'expliquais à Lillian cet univers entièrement nou-

veau pour elle, et comme elle s'en montra émerveillée, je me sentis fier comme si c'eût été mon royaume et qu'elle l'eût agréé. Nous étions encore au printemps; avril touchait à peine à sa fin; c'était le temps le meilleur pour la puissante poussée de toutes les végétations.

Le soir, des parfums violents montaient de la prairie comme de milliers d'encensoirs; le jour, si le vent soufflait à travers l'immensité fleurie, les yeux étaient frappés jusqu'à la souffrance par l'éclat des rouges, des bleus, des ors et des blancs immaculés. Du lit épais s'élançaient les tiges légères de notre "bouillon blanc"; tout autour s'allongeaient les lianes d'une plante qui porte le nom de "larmes", parce que ses grappes sont composées de petites sphères transparentes réellement semblables à des pleurs. Mes yeux, habitués à lire dans la prairie, découvraient à nouveau tous les végétaux aperçus naguère : le kalumna aux larges feuilles, qui guérit les blessures; la plante qu'on appelle "bas blancs et bas rouges", et qui ferme ses fleurs à l'approche de l'homme ou d'un animal; enfin, le "hachisch" indien, dont l'odeur provoque le sommeil et fait presque perdre connaissance. J'apprenais à Lillian à lire dans ce divin livre, et je lui disais :

—Il vous arrivera de vivre dans les forêts et dans la prairie; il est bon de les tudier.

A certains endroits s'érigeaient comme des oasis des groupes de cotonniers ou d'aulnes, tellement étroits de vigne sauvage et de lianes qu'on avait peine à les reconnaître. Aux lianes elles-mêmes s'accrochaient des lierres et la "wachitia" aux épines aiguës, semblable à la rose vierge. Les fleurs éclataient de toutes parts; et sous cette folie de végétation régnait une obscurité mystérieuse. Au pied des troncs dormaient de grandes flaques d'eau que le soleil n'arrivait pas à boire; de la masse multicolore partaient des voix merveilleuses et les appels d'innombrables oiseaux. Quand je montrais pour la première fois à Lillian ces arbres étranges et ces cascades de fleurs, elle s'arrêta, subitement attachée à la terre, et répétant, les mains jointes :

—O! Ralph! est-ce que je ne rêve pas?

Elle craignait de pénétrer sous les grottes sombres de verdure; mais un après-midi où la chaleur était étouffante, où soufflait sur la prairie l'haleine insupportable du Texas, nous y entrâmes, et Katty vint après nous.

Nous nous arrêtâmes au bord d'un petit étang, qui réfléchit nos chevaux et nos silhouettes sombres; nous restâmes silencieux pendant quelque temps. La voûte des feuillages était obscure, solennelle comme le vaisseau d'une cathédrale gothique, et inspirait une sorte de respect religieux. La lumière extérieure n'arrivait qu'obscure, chargée d'une lueur verte. Des oiseaux cachés dans la coupole de lianes criaient : "Non! non! non!" comme pour nous avertir de n'aller pas plus loin; Katty tremblait et se blottissait sous les chevaux. Lillian et moi nous regardâmes soudain, saisis de l'émotion que devait naturellement soulever en nos âmes la vue d'un spectacle aussi grandiose, et, la main dans la main, les yeux graves et le cœur profondément impressionné, Lillian entendit le

serment de mon amour sans limites, le vœu que je formais de lui consacrer ma vie entière, et l'assurance que je n'avais plus une pensée qui ne fût à elle, un projet qui n'allât vers elle, un désir qui ne tendit pas à son bonheur.

Elle ferma les yeux, sa tête s'inclina sur ma poitrine, je sentis son corps trembler. Et, sous le coup de cette émotion trop forte, la chère créature s'évanouit. Nous étions fiancés devant Dieu, devant cette nature solennelle et mystérieuse. Les arbres séculaires avaient entendu notre engagement; le miroir immobile de l'étang avait inscrit nos regards purs; tout était dit entre nous; rien ne devait plus nous délier de la parole que nous nous donnions librement au cœur du désert.

Nous sortîmes de la sombre grotte de verdure et regagnâmes la prairie, où la lumière éclatante nous aveugla, où le vent brûlant nous souffla au visage. Nous restions silencieux et comme mélancoliques, bien que nos âmes fussent ivres de bonheur. Devant nous s'étendait le tapis de fleurs sans limites. Les "poulets du désert" couraient dans l'herbe; sur de petites éminences, percées de terriers nombreux, les "chiens de la prairie" jouaient entre eux. Mais à notre approche l'armée entière disparaissait tout à coup, cachée sous la terre. A quelque distance se déroulait la caravane, les cavaliers caracolant autour des équipages cahotés.

Il me semblait que nous sortions d'une chambre obscure pour retrouver le monde illuminé. Lillian devait ressentir la même impression. La clarté brillante me réjouissait; mais cet excès de lumière cruelle, le souvenir de la scène inouïable troublaient Lillian et lui causaient une alarme et une tristesse.

—Ralph, est-ce que vous me pardonnerez cette faiblesse? dit-elle.

—Oh! ma chérie! Que Dieu m'oublie si je sens pour vous en mon cœur autre chose que le respect le plus profond et l'amour le plus haut.

—Je vous aime grandement, dit-elle.

Mais ses lèvres frémissaient, et elle pleurait en silence.

Et bien que je misse toute mon âme à la reconforter, à la consoler, à bercer son cœur à la tiédeur de ma tendresse, elle resta triste jusqu'au soir.

IV

Nous arrivâmes enfin aux bords du Missouri. Les Indiens choisissent généralement le moment où les caravanes traversent cette rivière pour les surprendre; la défense y est difficile, particulièrement quand une partie des wagons est dans l'eau et l'autre sur la berge, quand les bêtes de trait se montrent rétives et opiniâtres, et que le désordre se met parmi les conducteurs. J'avais remarqué, avant notre arrivée aux rives du fleuve, que nous étions suivis depuis deux jours par des espions; je pris donc toutes les précautions ordonnées par la prudence, et la caravane se rangea en ordre militaire. Je ne permis plus aux wagons de s'écarter les uns des autres; les hommes durent rester groupés et se tenir prêts au combat.

Lorsque nous fûmes sur la berge même, j'or-

donnai à deux détachements de se retrancher des deux côtés du fleuve, afin d'assurer le passage sous le couvert de petits forts improvisés, garnis de canons de rifles.

Les cent vingt émigrants restant avaient pour mission d'assurer le passage du convoi. J'en envoyai à l'eau qu'un petit nombre de wagons à la fois, de manière à éviter la confusion. De cette façon les choses se passèrent en grand ordre, et une attaque devenait impossible, car les assaillants auraient eu à enlever une des défenses avant de tomber sur ceux qui escortaient le train.

L'avenir a montré que ces précautions n'avaient rien de superflu; deux ans plus tard quatre cents Allemands étaient taillés en pièces par les Kiowas, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville d'Omaha. Je gagnai là la confiance de mes hommes, qui avaient entendu le récit de nombreuses surprises, qui connaissaient le danger de la traversée du Missouri, et qui, voyant la fermeté, la facilité avec lesquelles j'avais résolu le problème, s'en remirent désormais aveuglement à moi, et m'auraient volontiers adoré comme l'Esprit Maître des plaines.

Cet enthousiasme gagna rapidement Lillian, aux yeux aimants de qui je devenais de jour en jour un héros plus extraordinaire. Tante Atkins avait coutume de lui dire:

—Tant que votre Polonais sera près de vous, dormez tranquille même sous la pluie; il ne permettra pas à une seule goutte de vous atteindre.

Et le cœur de la jeune fille rayonnait de fierté. Pendant tout le temps que dura le passage, je pus difficilement lui donner un instant, et mes regards durent lui dire en hâte ce que ne pouvaient lui dire mes lèvres. J'étais tout le jour à cheval, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, au milieu du fleuve. J'avais hâte de sortir de ce courant d'eaux jaunes, qui roulait avec ses flots des arbres pourris, des branches et des feuilles, de l'herbe, la terre de Dakota infectée de miasmes fiévreux.

En outre, mes hommes étaient exténués de veilles continuelles; les chevaux buvaient de l'eau malsaine qui les rendait malades et que nous ne pouvions employer nous-mêmes qu'après l'avoir longtemps filtrée dans des tubes remplis de charbon de bois.

Enfin, après huit jours d'efforts nous nous trouvâmes sur la rive droite sans avoir brisé un wagon, et sans avoir perdu plus de sept chevaux ou mules. Cependant, le même jour, des flèches tombèrent dans le camp, et mes hommes saisirent trois Indiens, qui furent exécutés et scalpés suivant la répugnante habitude des plaines. Quelques heures s'étaient à peine coulées qu'une ambassade de six guerriers du "Sentier sanglant", appartenant à la nation Pannie, se présentait aux sentinelles avancées. Ils furent accueillis et s'assirent à notre feu dans une attitude outrageusement importante. Ils réclamaient des mules et des chevaux en compensation des hommes morts, déclarant qu'en cas de refus cinq cents guerriers nous attaqueraient immédiatement. Je ne croyais pas beaucoup à ces cinq cents guerriers, et y eussé-je cru que je ne m'en serais pas inquiété outre mesure, la

caravane étant en ordre de bataille et protégée par des retranchements. Je voyais bien que cette ambassade nous avait été expédiée dans l'intention de nous extorquer le plus possible, sans un combat dans l'issue duquel les Indiens manqueraient de foi. Je les aurais crassés à l'instant, si je n'avais désiré les montrer à Lillian. Et en fait, pendant qu'ils siégeaient au feu du Conseil, immobiles, les yeux fixes et l'attitude menaçante, elle, cachée derrière les portières de toile de son wagon, considérait curieusement et avec quelque anxiété leurs robes ornées de scalp, leurs tomahawks à manches garnis de plumes, leurs faces peintes de noir et de rouge, couleurs de la guerre. En dépit de tout cet appareil, cependant, je repoussai durement leur revendication, et, passant de la défensive à l'offensive, leur déclarai nettement que si une seule mule disparaissait du convoi, c'est moi qui poursuivrais la tribu et n'arrêteraï la chasse que lorsqu'elle serait anéantie.

Les Indiens repartirent, réprimant difficilement leur rage, et à peine étaient-ils sortis du camp qu'ils brandissaient leurs tomahawks en signe de défi. Mais mes paroles avaient fait impression sur eux, et cette impression augmenta lorsque deux cents de mes hommes, armés jusqu'aux dents, se livrèrent à une démonstration menaçante, accompagnée de terribles cris de guerre. Les Peaux-Rouges parurent se calmer subitement et disparurent.

Mais deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'Henry Simpson, qui de son propre mouvement avait suivi les ambassadeurs et les avait observés, rentrait, haletant, et criait qu'une troupe considérable d'Indiens approchait du camp en ordre de guerre.

Je savais que cette marche ne pouvait être qu'une démonstration; que les Indiens, armés d'arcs en noyer d'Amérique, n'étaient pas en mesure d'attaquer mes hommes, porteurs de rifle du Kentucky à longue portée. Je le disais à Lillian, pour la rassurer, car elle tremblait comme une feuille, mais tous les émigrants restaient convaincus qu'une bataille allait être livrée. Les jeunes hommes, dont l'amour des aventures était plus grand, la demandaient avec enthousiasme.

Nous entendîmes bientôt après le hurlement de guerre des Peaux-Rouges, mais ils se tinrent hors de la portée des fusils, semblant attendre un moment favorable.

Dans notre camp d'immenses feux de cotonnier et de branches de saule brûlèrent toute la nuit; les hommes prirent la faction double autour des wagons. Les femmes, saisies de peur, chantaient des psaumes; les mules, qu'on avait rassemblées dans l'enceinte du camp, ne cessaient de hennir et de se mordre; les chiens, flairant le voisinage des Indiens, hurlaient. En un mot, tout retentissait d'une rumeur menaçante. Pendant les brefs moments de silence on entendait le tumulte incessant des éclaireurs indiens, se reconnaissant à l'imitation du cri des coyotes.

Vers minuit nos ennemis tentèrent d'incendier la prairie, mais l'herbe, encore pleine de la sève du printemps, ne voulut pas brûler, bien qu'une

goutte de pluie ne fût tombée de longtemps sur la région.

En faisant ma ronde autour du camp, au moment où le jour allait poindre, j'eus le bonheur d'apercevoir Lillian. La lassitude l'avait enfin abattue; elle dormait, la tête posée sur les genoux de Tante Atkins, qui, armée d'un énorme couteau de chasse, avait juré de massacrer la tribu tout entière, si un seul de ces démons s'approchait de l'enfant qu'elle aimait à présent comme sa fille. Je regardais, moi, ce doux visage, non plus seulement des yeux d'un homme épris, mais avec ceux d'un père et d'un protecteur, et je me sentais capable de déchirer de mes propres mains quiconque menacerait l'aimée. En elle était ma joie; en elle était mon délice, et sans elle il n'était plus pour moi que vagabondages sans fin, courses au hasard à travers le monde, et malheur. J'en avais la preuve bien précise sous les yeux: devant moi s'étendait la prairie, pleine de bruits d'armes; j'avais pour bien des jours encore la perspective de nuits à passer à cheval, de luttes avec les Peaux-Rouges sanguinaires, et sous mon regard même s'écoulait le calme sommeil de l'adorée, si pleine de confiance et de foi qu'un seul mot de moi l'avait tranquillisée, qu'elle ne croyait plus à l'attaque, et qu'elle reposait sous la menace des flèches aussi paisiblement que sous le toit familial.

C'est en comparant les périls du dehors et ce sommeil chaste que je sentis, pour la première fois, combien ma vie aventureuse et sans lendemain me lassait déjà; que je me persuadai que je ne trouverais repos et satisfaction qu'en partageant l'existence de cette adorable créature.

—Si nous étions seulement en Californie ! pensais-je. Mais la moitié du voyage, et la plus aisée, est seulement accomplie; et les fatigues en sont inscrites déjà sur ce pâle visage ! Quand donc serons-nous dans la riche et merveilleuse contrée qui nous attend ? quand serons-nous sous son ciel bienfaisant et environnés de son printemps éternel ?

Je couvris les pieds de Lillian d'une peau de buffle pour la garantir de la fraîcheur de l'aube, et je gagnai l'autre bout du camp.

Un épais brouillard s'élevait sur les deux rives du fleuve, et les Indiens pouvaient en prendre avantage pour tenter leur coup de main. Les feux s'affaiblissaient de plus en plus et pâlissaient. Une heure plus tard, deux hommes n'auraient pu s'apercevoir à cinq mètres. Je fis donner l'ordre aux factionnaires de se reconnaître de minute en minute. Et bientôt le silence ne fut plus troublé que par les cris prolongés : "Tout va bien !" qui passaient de bouche en bouche comme les mots d'une litanie.

Mais le camp indien était devenu parfaitement calme, et les guerriers muets. Ceci ne laissait pas de m'inquiéter. Au point du jour, une immense lassitude s'empara de nous. Dieu sait combien la plupart de mes hommes venaient de passer de nuits sans sommeil ! Et le brouillard, froid et pénétrant, nous agitaït de frissons extrêmement douloureux.

Ne valait-il pas mieux, dans ces conditions, attaquer les Indiens et les disperser aux quatre

vents que d'attendre nous-mêmes leur assaut? Cette idée ne me venait pas seulement de mon caractère aventureux; elle se présentait comme une nécessité absolue. Une attaque audacieuse et heureuse pouvait nous couvrir de gloire, et le bruit s'en répandait chez les tribus sauvages nous protégerait pendant longtemps.

Laisant derrière moi cent trente hommes, sous le commandement de Smith, vieux loup de la prairie, j'ordonnai à cent autres de monter à cheval, et nous sortîmes du camp à grandes précautions, mais heureux de nous mouvoir, car le froid nous saisissait de plus en plus, et nous nous réchaufferions, au moins. A deux portées de fusil, nous nous mîmes au galop en poussant des cris, et, devancés par les balles de nos mousquets, nous nous élançâmes comme un ouragan sur les sauvages. Une balle, venue de notre côté, et lancée par quelque maladroit tireur, vint siffler à mon oreille et déchira mon chapeau.

Mais nous étions sur les Indiens, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque. C'était bien la première fois, en effet, que des émigrants chargeaient les pirates de la prairie. La terreur les aveugla tellement qu'ils se mirent à fuir dans toutes les directions, hurlant comme des fauves et périssant sans résistance. Une petite troupe de ces malheureux, poussée vers la rivière et la retraite coupée, se défendit si opiniâtrement qu'elle préféra se jeter à l'eau que de se rendre.

Leurs flèches, terminées par de la corne de daim, et leurs tomahawks en silex ne nous faisaient pas beaucoup de mal, quoiqu'ils en usassent avec une grande adresse. Nous passâmes au travers de leur masse en un clin d'œil. Je fis un prisonnier, un coquin résolu, dont il me fallut briser les bras pour en venir à bout. Nous saisîmes quelques douzaines de chevaux, mais si sauvages et si vicieux qu'il nous fut impossible de nous en servir. Nous fîmes aussi quelques captifs, tous blessés. Je donnai l'ordre de les soigner et leur rendis la liberté à la requête de Lillian, après leur avoir distribué des couvertures, des armes, des chevaux, et tout ce qui pouvait être nécessaire à des hommes sortant maltraités d'un combat. Les pauvres gens, convaincus que nous allions les lier au poteau de torture, avaient déjà entamé leur monotone chant de mort, et gardaient aux yeux la terreur du rude assaut qu'il leur avait fallu subir. Ils pensèrent que nous ne les laissions libres que pour leur donner la chasse à la mode indienne; mais voyant qu'aucun danger ne les menaçait, ils partirent, exaltant notre bravoure et la bonté de la "Fleur Pâle". C'est le nom qu'ils avaient instinctivement donné à Lillian.

La journée finit, cependant, par un événement triste et qui jeta une ombre funèbre sur la joie où nous mettaient notre victoire et ses importants résultats. Je n'avais pas eu d'homme tué; quelques-uns avaient été blessés plus ou moins grièvement, et parmi eux Henri Simpson, que sa témérité avait emporté trop loin dans la bataille. Le soir, il était mourant et demanda à me faire sa confession; mais le pauvre compagnon ne pouvait déjà plus parler, car il avait eu la mâchoire brisée par un coup

de tomahawk. Il murmura seulement: "Par-don, capitaine!" et les convulsions de l'agonie s'emparèrent de lui. Je devinai ce qu'il voulait de moi, je me rappelai la balle qui avait sifflé le matin à mon oreille, et je lui pardonnai, car je suis bon chrétien. Je savais qu'il emportait au tombeau son amour pour Lillian, profond quoique inavoué, et je supposai qu'il avait cherché la mort.

Il mourut vers minuit. Nous l'enterrâmes sous un immense cotonnier, sur l'écorce duquel je gravai une croix, de la pointe de mon couteau.

V

Le lendemain, nous partîmes. Devant nous s'étendait une prairie immense, plus plate, plus sauvage que les précédentes, une région que les pieds des blancs avaient à peine foulée à cette époque. Nous étions dans le Nébraska.

Pendant les premiers jours, la marche fut assez rapide, à travers des espaces sans arbres; mais les difficultés ne nous manquèrent pas, et surtout celle de nous procurer du combustible. Les berges de la Platte River, qui traverse ces plaines sans limites, étaient, à la vérité, couvertes d'oseraies et de saules; mais la profondeur n'en était pas grande, et elle avait débordé comme à chaque printemps, si bien que nous avions de véritables voyages à faire pour quérir notre provision de bois. Il nous arriva de n'avoir, pour allumer nos feux, que de la fiente de buffle, qui, insuffisamment séchée par le soleil, ne nous donnait qu'une petite flamme et beaucoup de fumée. Nous nous hâtions donc vers la Grande Rivière Bleue, où nous étions au moins certains de trouver du bois.

Le pays qui s'étendait autour de nous avait gardé son aspect sauvage. De temps en temps, devant la caravane qui se déroulait à présent en ligne lâche, s'élançaient des troupes d'antilopes au poil rouge et au ventre blanc. Puis, à d'autres moments, apparaissaient, au-dessus de l'herbe haute, d'énormes têtes embroussaillées de buffalos avec des yeux sanglants et des naseaux fumants, et l'on en voyait des multitudes se mouvoir et se poser comme d'immenses taches noires sur la prairie.

Nous traversâmes de véritables villes formées de monticules élevés par les chiens. Les Indiens ne se montrèrent pas d'abord, et ce n'est que quelques jours plus tard que nous pûmes apercevoir trois cavaliers sauvages, la coiffure ornée de plumes multicolores; mais ils disparurent aussitôt, comme des fantômes. Je ne pus m'empêcher de penser alors que la leçon que nous leur avions donnée au bord de Mis-souri avait dû rendre redoutable, parmi les tribus, le nom du Grand Ralpi (du grand Ara, comme ils disaient); et que la générosité déployée envers les prisonniers avait séduit ces hommes rancuniers et primitifs, mais non totalement dépourvus de sentiments chevaleresques.

En arrivant à la Grande Rivière Bleue, dont les rives sont fraîches et ombrées, je résolus de faire prendre à la caravane un repos de dix jours. La seconde moitié du voyage, qui nous restait à accomplir, était de beaucoup la plus

difficile, car derrière la prairie s'élevaient les Montagnes Rocheuses, et plus loin les "Mauvaises Terres" d'Utah et de Nevada. Nos mules et nos chevaux avaient maigri et donnaient les signes d'une évidente lassitude en dépit d'une abondante pâture; il était nécessaire de leur rendre des forces par un assez long séjour. C'est à cette intention que nous nous arrêtables au triangle formé par la Grande Rivière Bleue et la Crique des Castors.

C'était une position solide, protégée sur deux côtés par la rivière, et que nous avions fermée sur le troisième par la ligne des wagons; l'eau et le bois s'y trouvaient en abondance. Le labeur du camp en était donc pour cela assez sérieusement diminué; la surveillance était aisée, et les émigrants pouvaient employer leurs loisirs en toute liberté. Les journées passées là furent aussi les plus belles de notre voyage. Le temps continuait à être merveilleux, et les nuits étaient devenues si chaudes qu'on pouvait dormir en plein air.

Nos gens portaient au matin pour la chasse et revenaient à midi, chargés d'antilopes et d'oiseaux de la prairie, qui volaient par milliers autour de nous. Ils passaient le reste du jour à manger, chanter, dormir ou tirer les oies sauvages dont d'énormes vols passaient au-dessus du camp.

Je n'ai jamais eu dans ma vie de jours plus heureux que ces dix jours de repos auprès de la Rivière Bleue. Du matin au soir je ne quittais pas Lillian, et l'intimité qui grandissait en nous me convenait chaque jour davantage que je l'aimais pour toujours. Je m'attachais à elle plus étroitement et plus profondément. La nuit, au lieu de m'endormir comme le reste de mes compagnons, je songeais à ce qu'elle était, à ce qu'elle avait déjà souffert, à ce que l'avenir pouvait lui réserver d'épreuves, et je sentais qu'elle était devenue plus nécessaire à ma vie que l'air même que je respirais. Avec quelle admiration je contemplais son joli visage, ses cheveux dorés, ses yeux aussi bleus que le ciel suspendu sur nos têtes, la ligne élégante et sculpturale de son jeune corps, l'expression candide de son visage qui semblait dire: "Défends-moi et protège-moi toujours; sans toi je ne trouverais pas ma route sur la terre." J'aimais tout verrais pas ma route sur la terre." J'aimais tout mais tout en elle, jusqu'à la robe qui l'enveloppait; sa séduction me paraissait irrésistible, mais, par-dessus tout, j'étais charmé au-delà de toute expression par sa douceur et sa sensibilité.

J'avais rencontré bien d'autres femmes dans ma vie, mais je n'en avais jamais approché de pareille, et je suis trop convaincu, hélas! que je n'en reverrai plus jamais. J'éprouve une douleur infinie quand je me la rappelle. L'âme de Lillian était aussi impressionnable que cette fleur dont les pétales se ferment aussitôt qu'on l'approche. Sensible à l'excès, prête à recueillir toutes les émotions, même les plus délicates, elle m'écoutait avec ferveur, comprenait avec amour et reflétait chacune de mes pensées, comme l'eau tranquille reflète tout ce qui vient à passer au-dessus d'elle.

En même temps, ce cœur angélique se laissait aller avec tant de timidité à l'amour qui l'en-

vahissait qu'un peu de pitié se mêlait à l'affection qui m'entraînait vers elle. Et tout ce qu'il y avait dans mon cœur se changeait en reconnaissance. Elle était devenue pour moi l'être unique, le plus cher au monde. Sa pudeur était si grande qu'elle me fallait sans cesse lui persuader que l'amour n'est pas un péché, et me briser journellement la tête sur ce problème de l'en convaincre. Ainsi, le temps passa pour nous bien rapidement entre les deux rivières, à égrener des sensations diverses jusqu'au jour qui devait me donner le bonheur.

Un matin, dès le petit jour, nous partîmes pour une promenade à la Crique des Castors; je voulais montrer à Lillian ces industrieux animaux, dont une République florissait à un demi-mille de notre campement. Après une assez courte marche, nous y arrivâmes sans encombre. Il y avait là une sorte de petite baie, ou de lac, au bord duquel s'élevaient deux noyers d'Amérique. Une digue, un peu plus élevée que le niveau de la crique, arrêtait ses flots, et les habitations hémisphériques des castors sortaient seules de l'eau calme.

C'était probablement la première fois que le pied humain foulait cette retraite paisible, entourée de toutes parts par des arbres. Nous écartâmes doucement les branches des saules et nous nous mîmes à observer la ville aquatique. Les castors n'étaient pas encore à l'ouvrage; la cité tout entière dormait, et un tel silence régnait sur le lac que j'entendais la respiration de Lillian quand nos têtes se penchaient ensemble entre les rameaux écartés et que nos tempes se touchaient. J'avais mis mon bras autour de sa taille pour lui éviter toute chance de chute, et nous attendions patiemment, ravis du frais décor qu'embrassaient nos yeux.

Accoutumé à la vie des espaces sauvages, j'aimais la nature comme ma propre mère, et je l'avais toujours aimée ainsi; mais j'y sentais aujourd'hui quelque chose de particulièrement délicieux, versé là par la main du créateur pour le ravissement de nos âmes.

Il était encore de très bonne heure; le jour était né à peine; l'aurore rougeoyait parmi les branches des noyers blancs; la rosée dégouttait à la pointe des feuilles des saules; le monde s'illuminait d'instant en instant. Bientôt apparurent d'innombrables bandes de poulets de la prairie, qui s'arrêtèrent au bord opposé, burent à l'étang, lissèrent leurs plumes grises et leur gorge blanche et repartirent en sillons dans la prairie.

—Oh! Ralph, comme on est bien ici! murmura Lillian.

Qu'on était bien, en effet! Et comme le calme, la confiance de cette nature primitive évoquaient facilement, devant nos yeux charmés, le tableau d'une vie paisible, enfermée dans un cottage frais et parfumé, tout un rosier de jours heureux coulant pareils et sans incidents jusqu'au repos éternel. Il nous semblait que ce réveil du désert éveillait la joie que nous nous étions promise, que cette lumière victorieuse éclairait nos âmes jusqu'en leurs replis les plus secrets.

Tout à coup, le miroir uni de l'étang se troubla d'un cercle étroit, d'une ondulation lé-

gère qui s'élargit jusqu'aux berges, et la face barbu d'un castor parut, humide et rose sous les rayons du soleil levant; l'animal fut suivi d'un de ses congénères de forme plus délicate, puis deux petits museaux éveillés sortirent à leur tour des profondeurs et se mirent à nager rapidement, coupant l'eau sans bruit, laissant en arrière un sillage bleu, soufflant et poussant de petits cris de joie. Tous grimpèrent sur la digue, s'assirent sur les branches, et lancèrent une sorte d'appel. A ce signal, des têtes nombreuses émergèrent comme par enchantement, grandes et petites, claires ou sombres, et toute la colonie se mit à jouer sur l'eau, sur les barrages, sur les rives, agitant l'étang de remous tumultueux, se poursuivant, plongeant, ressortant au milieu d'un feu d'artifice de perles liquides, et poussant des cris joyeux. Soudain, le premier couple, qui était resté gravement assis sur la digue, se mit à pousser comme un sifflement de détresse produit par une violente poussée d'air entre les narines serrées, et la bande entière se dispersa, la moitié grimpant sur le barrage, et l'autre moitié disparaissant dans les racines des saules de la berge, où l'eau se mit à bouillonner pendant que naissait un bruit de dents en travail, de rameaux coupés, d'activité soudaine et d'aboiements d'ardeur.

Lillian et moi nous attendâmes longtemps à jouir de ce spectacle; ma jeune fiancée observait avec un vif intérêt l'allure, le travail, les mœurs, les habitudes de ces animaux industriels, la grâce et la liberté de mouvements qui sont leur partage tant qu'ils ne sont pas entrés en contact avec l'homme impitoyable. Mais Lillian voulut changer de position: elle froissa une petite branche de l'arbre qui nous dissimulait, et les castors disparurent en moins d'une seconde; le trouble de l'eau indiqua pendant quelques instants qu'ils regagnaient leurs demeures profondes, puis tout devint immobile et le silence nous environna de nouveau, seulement interrompu par le bruit des piverts attaquant l'écorce tendre des noyers.

Pendant ce temps, le soleil s'était élevé au-dessus des arbres et répandait une chaleur assez forte. Lillian n'était pas fatiguée encore, et nous résolûmes de faire une courte promenade. Nous rencontrâmes bientôt une petite rivière qui nous barrait le passage, et que Lillian n'aurait pas pu traverser. Je la pris sur mes bras, n'éprouant de sa résistance; la chère créature n'était pas plus lourde qu'un enfant; j'entraînai dans le courant avec mon précieux fardeau. Le danger n'existait pas, et l'eau n'était pas haute; mais elle bouillonnait bruyamment sur les cailloux, et Lillian était craintive. Elle s'accrocha des deux bras à mon cou, et cacha son visage sur mon épaule.

Nous atteignîmes ainsi l'autre rive, et j'aurais voulu la porter plus loin, tant je sentais de bonheur à tenir, pressée contre ma poitrine robuste, la forme frêle de la jeune fille. Mais Lillian s'arracha elle-même de mes bras; elle jeta un regard inquiet aux alentours et resta quelques instants silencieuse. Puis elle manifesta le désir de rentrer au campement.

Nous séparer, déjà! Rentrer sous la surveillance des émigrants, ne plus pouvoir parler de

mon amour, ne plus oser porter à mon gré mes regards attendris sur ces yeux si chers, alors que je m'étais promis tant de joie de cette matinée en tête-à-tête, de ces quelques heures volées aux travaux et aux soucis de la route! Mon visage exprima un désappointement si douloureux que Lillian regretta son mouvement de défiance.

—Non, dit-elle avant que je lui eusse rien demandé. Ne rentrons pas encore. Nous déjeunerons sous ces arbres, et attendrons ici que la haute chaleur soit passée.

Mon cœur s'emplit à l'instant de bonheur. J'étais sur la mousse les provisions que nous avions apportées, et notre festin commença. Festin bien frugal, à la vérité, dont quelques fruits et l'eau du petit étang firent tous les frais, mais festin bien ravissant et bien délicieux quand même, puisque j'avais auprès de moi, pour moi seul, cette jeune fille qui était maintenant tout mon univers, toute ma pensée, toute mon âme, toute ma vie, dans les yeux de qui je pouvais lire déjà avec ravissement l'amour dont elle se défendait encore, mais auquel elle était bien près de s'abandonner pour toujours.

Lillian avait repris toute sa gaieté, toute sa mobilité, tout son charme; les moindres incidents de la nature endormie autour de nous lui causaient un étonnement et un enchantement; tout lui était sujet à questions interminables, et tout l'intéressait comme si tout eût été nouveau pour elle. Les castors, dont nous nous étions éloignés un peu, recommençaient leurs jeux à la surface de l'étang; les intelligents animaux, avertis par leur merveilleux instinct qu'ils n'avaient rien à craindre de nous, vauquaient à leurs divertissements et à leurs travaux en toute confiance, et nageaient presque à nos pieds.

La chaleur, cependant, était devenue insupportable; elle avait traversé la voûte épaisse des feuillages, et nous entourait d'un cercle d'air lourd, à peine respirable, chargé d'effluves violents et de parfums pénétrants, venus du sol, des millions de fleurs ouvertes et des plantes aquatiques reposant sur l'eau tranquille.

Lillian, vers la fin de notre repas, cessa tout à coup de parler; je vis ses yeux se troubler, jeter autour d'elle des regards vagues et sans pensée. La jeune fille lutta quelque temps contre un sommeil plus fort que sa volonté. Puis elle se pencha en arrière, sa tête s'appuya au saule dont les rameaux nous protégeaient contre l'ardeur du soleil, et elle s'endormit profondément. Sa jolie tête blonde et blanche, si fine, si délicate, si pure, avait alors une expression si complète de confiance et de bonheur, ses traits calmes respiraient une si parfaite quiétude, la chère enfant oubliait si bien auprès de moi ses soucis de famille, les fatigues du rude voyage et les rudes dangers peut-être suspendus au-dessus de sa tête, qu'une émotion véritable me saisit pendant que je contemplais son virginal sommeil. Je m'étais assis auprès d'elle, le rifle en travers de mes genoux, ma tête appuyée sur les mains, et je restais complètement immobile, de peur de troubler son repos. Combien de pensées consolantes montèrent

rent à mon cœur pendant cette veille ; combien de tableaux de bonheur et de paix !... Peu de temps s'était écoulé ; nous n'étions plus au centre d'une forêt, perdus dans le désert immense et périlleux... Je voyais une maisonnette fraîchement construite de mes mains, des plantations florissantes chargées de bénédictions de Dieu. Le père de Lillian m'appelait son fils ; des bambins blonds et roses, joyeux et bruyants, levaient sur nous leurs regards d'anges, le ciel s'ouvrait...

Lillian remua dans son sommeil, et ses lèvres s'agitèrent :

— Ralph ! murmura-t-elle.

— Je suis là, ma chérie.

— Ralph ! vous me protégerez, vous me sauverez, n'est-ce pas ?

La vision de l'avenir incertain hantait l'esprit de la chère créature, même en son repos.

— Oui, Lillian, lui répondis-je. Soyez sans crainte, je ne vous quitterai jamais, je vous protégerai toujours, et vous connaîtrez encore des jours heureux.

Lillian s'éveillait, maintenant.

— Oh ! Ralph, je viens de faire un songe bien douloureux. Mon père était mort, et j'étais seule au monde, et je mourais de crainte et de détresse.

— Chérie, ne craignez pas. Je ne suis pas riche, à la vérité ; mais j'ai pour vous protéger mon amour et mon courage, et vous ne serez jamais seule sur la terre tant que Ralph y sera vivant lui-même. Et si vous le voulez, Lillian, si vous avez pour moi un peu de l'affection sans limites que vous m'avez inspirée, levez-vous et venez. Aujourd'hui même, j'aurai pris l'engagement qui nous liera pour jamais. Aujourd'hui même, vous serez ma femme.

— Comment ?

— Le voulez-vous ?

— Je le veux, car je vous aime, Ralph, et ne pourrais pas vivre seule.

— Levez-vous donc, et venez.

Deux heures plus tard, nous étions au camp, où chacun commençait à s'inquiéter de nous. Quelques-uns des émigrants étaient déjà partis à la découverte, et rentraient alarmés. La chaleur du jour commençait à décroître ; le soleil était déjà bas sur l'horizon ; le sommeil de Lillian avait duré presque tout l'après-midi.

Je remis ma fiancée aux mains de Tante Atkins et de Tante Grosvenor, et parcourus le camp pour prier mes compagnons de se réunir après le repas du soir. Le vieux Smith fut l'objet d'une confiance particulière qu'il reçut gravement. Puis une agitation intense régna dans toute la caravane. Les incidents étaient rares, dans notre existence monotone ; si l'on en attendait, ce ne pouvaient être que des incidents de chasse ou de guerre, et la convocation du capitaine, annonçant quelque chose d'important ou d'imprévu, était bien faite pour éveiller toutes les curiosités. A la vérité, beaucoup, parmi mes hommes, soupçonnaient de quoi il pouvait s'agir, et je m'en aperçus en les voyant sortir des wagons, le soir, pendant que s'allumaient les premières étoiles, plus corrects et plus soignés qu'à l'habitude, les armes soi-

gneusement fourbies et l'attitude joyeuse et fière.

Smith se présenta lui-même, digne et net dans ses vêtements élimés par de nombreux vagabondages dans le désert. Quant à Lillian, je n'ai jamais su par quel miracle les deux excellentes femmes qui l'aimaient avaient pu lui improviser une toilette blanche sous laquelle elle paraissait cent fois plus jolie encore et plus pure qu'une fleur. Pour moi-même, hélas ! qui, en partant, n'attendais rien moins qu'un mariage, je portais mon costume de capitaine, fatigué par les chevauchées et par les veilles, et que nos nègres avaient passé l'après-midi à rendre un peu moins piteux.

Lillian, Smith et moi gagnâmes le centre du cercle, et des acclamations enthousiastes nous accueillirent. Elles s'adressaient surtout au "Petit Oiseau", dont la grâce et le charme étaient vraiment merveilleux.

Un silence profond s'établit, et je pris la parole, pendant que Lillian, une de ses mains blanches dans ma main, tremblait comme une feuille :

— Messieurs, je vous prends à témoin. J'appelle, en votre présence, cette jeune fille, qui se tient debout auprès de moi, ma femme. Souvenez-vous de ce que vous entendez ; répétez-le devant la justice, devant la loi, devant les hommes et devant Dieu ; dites-le à quiconque vous le demandera, que ce soit dans l'Est ou dans l'Ouest.

— Nous sommes témoins ! Et hurra ! pour vous deux ! répondirent les chercheurs d'or d'une seule voix.

Le vieux Smith posa les questions d'usage :

— Lillian Morris, est-ce de votre consentement que le capitaine vous appelle sa femme ?

— Oui, répondit-elle doucement.

— Capitaine, jurez-vous protection et fidélité à Lillian Morris ?

— Je jure fidélité et protection.

— Donc, en vertu des pouvoirs que me donne ma qualité de doyen de la caravane ; en vertu des coutumes séculaires de la prairie, et à la condition que vos serments seront ratifiés par des actes réguliers dès que nous arriverons en présence de ceux qui ont le droit de les dresser, je vous déclare, devant tous nos compagnons et devant Dieu, unis par un mariage légitime. Jurez publiquement que ce mariage sera régularisé dès notre sortie du désert.

— Je le jure, répondit Lillian.

— Je le jure, répondis-je d'une voix ferme.

— Que le Seigneur vous donne longue vie et le bonheur qui mérite votre amour.

Nous étions légalement mariés devant Dieu et devant les hommes.

Dans les prairies sans limites de l'Ouest, et partout où ne se rencontrent ni villes, ni magistrats, ni églises, le mariage ne se célèbre pas autrement ; du jour où un homme a appelé "sa femme", devant la caravane assemblée, celle qu'il a choisie pour partager sa vie, cette déclaration tient lieu de documents légaux jusqu'au jour où le mariage peut être régularisé. Aucun de mes hommes ne s'étonna donc de la cérémonie accomplie sous les étoiles ; personne ne songea donc à penser à mon mariage autre-

ment qu'avec le plus profond respect.

Au contraire, chacun d'eux s'en montra joyeux. Les émigrants savaient que je les avais tenus, pour leur bien, dans une discipline sévère; chaque jour m'apportait, de leur part, de nouvelles preuves de bonne volonté. Quant à ma jeune femme, si bienveillante et si gracieuse pour ces hommes aux mœurs rudes, il n'en était pas un qui ne se fût jeté au feu pour lui sauver la vie.

La cérémonie fut suivie d'une soirée de fêtes et de réjouissances. Les feux furent excités; les Ecossais tirèrent leurs flûtes de leurs bagages; les Américains prirent les castagnettes dont ils ne se séparent jamais aux jours de liesse, et le soir du mariage se passa parmi les rires, les cris, les acclamations et les danses.

Tante Atkins et Tante Grosvenor embrassèrent Lillian à chaque instant, tantôt riant, tantôt pleurant, tantôt allumant leurs pipes, qu'elle laissait éteindre d'émotion, l'instant d'après. Mais ce qui me toucha le plus fut la cérémonie suivante, dont la coutume existe encore parmi es populations errantes de l'Amérique, dont la vie presque tout entière se passe dans des wagons.

Lorsque la lune descendit dans le ciel, les émigrants lièrent de légères branches d'osier autour des baguettes de leurs fusils, et toute une procession, conduite par le vieux Smith, nous conduisit de wagon en wagon sur la longueur du convoi.

A chaque équipage, quelqu'un demandait à Lillian :

—Est-ce là votre demeure?

Elle répondait :

—Non!

Et la promenade continuait.

Lorsque nous arrivâmes au wagon de Tante Atkins une émotion réelle s'empara de nous tous, car c'était là que Lillian avait habité jusqu'à cette heure.

—Est-ce là votre demeure? lui demanda la brave femme.

—Non, répondit Lillian d'une voix faible.

Et il fallut la soutenir.

Tante Atkins se mit alors à mugir comme un buffalo. Elle saisit Lillian dans ses bras, l'embrassait comme s'il s'agissait d'un enfant et elle éclata en sanglots.

—Ma chérie! mon cher trésor! mon amour! gémissait-elle.

Lillian se mit à pleurer aussi, et plus d'une larme fut essuyée furtivement sous une rude moustache.

Puis l'émotion se calma peu à peu, et la procession charmante reprit sa marche.

Je reconnus à peine mon wagon, qu'on avait couvert de branchages et de fleurs. Ici, les hommes élevèrent leurs torches, et Smith demanda d'une voix haute et solennelle :

—Est-ce là votre demeure?

—Oui, répondit Lillian, à demi vaincue par l'émotion.

Alors toutes les têtes se découvrirent, et il se fit un tel silence qu'on entendait le crépitement des torches et presque la respiration des émigrants.

Smith, le vieux mineur aux cheveux blancs,

étendit au-dessus de nous sa main nerveuse, et dit :

—Que Dieu vous bénisse, et votre maison. Amen!

Un triple hurra répendit à cette bénédiction; les émigrants se dispersèrent, me laissant seul avec l'aimée.

Quand le dernier d'entre eux eut disparu, Lillian posa sa tête adorée sur ma poitrine et murmura :

—Pour toujours! Pour toujours!

Et les étoiles qui s'allumaient dans notre âme obscurcirent les étoiles du ciel.

VI

Le lendemain matin, je fus cueillir des fleurs pour Lillian. Je me disais, en les coupant :

—Tu es marié! Tu es marié!

Cette pensée me remplissait d'un tel bonheur que j'élevais instinctivement mes regards vers le Dieu de puissance, le remerciant de m'avoir permis de vivre jusqu'à ce jour qui me payait de toutes les épreuves et de toutes les souffrances passées. Quelque chose s'était ajouté à mon être, et bien que cette tente fragile fût encore mon seul établissement sur la terre, je me sentais riche tout à coup et regardais avec une sorte de pitié ma vie antérieure. Je m'étonnais aussi d'avoir pu vivre jusqu'alors dans l'isolement et dans l'égoïsme. Dans les années de ma jeunesse il ne m'était même pas venu à l'esprit que le bonheur pût dépendre de la compagnie d'une épouse; et je ne comprenais plus à présent le bonheur sans elle. Je me demandais par quelle faveur inestimable, moi, pauvre, sans position assurée, sans avenir, pouvais posséder un tel trésor. Que me manquait-il donc, à présent? Rien. Quand bien même ces prairies eussent été plus chaudes, plus désertes, plus dangereuses, si je n'avais pas eu l'obligation de conduire tous ces hommes où j'avais promis de les conduire, j'étais prêt, non pas à me rendre en Californie, mais à m'établir en plein Nebraska, pourvu que Lillian s'y établît avec moi. J'étais parti vers l'Ouest pour chercher de l'or, comme chacun de mes compagnons, et je me sentais, aujourd'hui, prêt à rire à cette idée. Quelles richesses pouvais-je encore acquérir, puisque j'avais acquis Lillian? Quel besoin avais-je d'or?

—Je choiserais une vallée où règne un printemps éternel; je couperais des arbres et j'en construirais une maison; je vivrais avec elle; un filet et un fusil nous donneraient notre subsistance. Nous ne mourrions pas de faim. Et si nous ne mourrions pas de faim qu'importait le reste?

Telles étaient mes pensées pendant que je réunissais mes fleurs. Je rencontrai Tante Atkins en rentrant au camp.

—L'enfant dort-elle? demanda la brave femme en ôtant de sa bouche son inséparable pipe.

—Elle dort.

Mais elle ne dormait pas, la chérie; elle venait au-devant de nous, protégeant ses yeux de la main contre les rayons du soleil levant. Elle me vit et s'élança vers moi, rose et blanche comme l'aurore elle-même. J'ouvris les bras; elle y

tomba haletante, et de suite murmura dans un baiser :

—Dzien dobry! Dzien dobry! Dzien dobry!

Puis nous partîmes pour une longue promenade. Le vieux Smith s'était chargé de me suppléer pendant le séjour. Nous fîmes une seconde visite à nos castors, à la rivière qu'elle avait traversée dans mes bras, à l'abri sous les arbres où Lillian avait dormi et où notre existence s'était décidée. Une autre fois, nous descendîmes la Rivière Bleue en canot. Je montrai à Lillian une bande de buffles dont les têtes barbus couvraient la berge, et qui buvaient avant de s'élancer en courses folles sur la prairie.

Mais ces excursions cessèrent deux jours avant le départ; d'abord, parce que des Indiens s'étaient montrés dans le voisinage, et, en second lieu, parce que ma chère femme paraissait un peu plus lasse depuis quelques jours. Elle pâlisait légèrement et perdait de sa force; mais si, alarmé, je l'interrogeais, elle souriait et répondait qu'elle n'éprouvait rien. Je veillais sur son sommeil; je la soignais autant qu'il m'était possible; j'aurais empêché la brise même de s'approcher d'elle, et je maigrissais d'anxiété. Tante Atkins restait silencieuse devant moi quand je l'interrogeais au sujet de la santé de Lillian, et tirait de sa pipe de si énormes bouffées de fumée qu'elle disparaissait derrière. Et je me mettais l'esprit à la torture pour comprendre ce qui pouvait se passer dans l'esprit de la chère créature; pour deviner la souffrance intime qu'elle s'efforçait de dissimuler.

Je le sus enfin. Par une inquiétude instinctive qui est le propre des natures impressionnables à l'excès, Lillian se persuadait qu'un amour aussi grand que le nôtre ne pouvait être permis aux créatures de la terre, et que le Créateur devait s'en offenser. Elle mit un jour un doigt sur sa Bible, et me dit :

—Lisez, Ralph.

Je lus, et ne puis dissimuler qu'un embarras momentané entra dans mon cœur.

—Quiconque, disait le livre saint, changera la vérité de Dieu en un mensonge; quiconque servira la créature plus que le Créateur perdra pour toujours la bénédiction céleste."

La malheureuse enfant ajouta :

—Je sais heureusement que, si nous avons aluminé la colère de Dieu, cette colère ne tombera que sur moi.

Je la calmai de mon mieux. Je lui dis qu'un amour aussi pur que le nôtre est un ange qui s'échappe de nos cœurs et s'envole vers Dieu, lui demandant sa protection pour la Terre. Mais je ne pus qu'incomplètement chasser ces scrupules de l'âme délicate de Lillian, car il me fallut tout préparer pour le départ.

La surveillance des wagons et des animaux me prit, dès lors, tout mon temps. Quand vint enfin l'heure de se mettre en route, nous nous arrachâmes avec regret des bords de cette rivière qui avait été témoin de notre bonheur. Mais, quand je vis de nouveau les équipages à la file sur la prairie, entourés de cavaliers en armes, je sentis une certaine consolation à penser que chaque étape nous rapprochait du terme du voyage, que nous serions en Californie

dans peu de mois, et qu'alors nos fatigues et nos épreuves seraient oubliées.

Mais les premières journées furent successivement pénibles pour la caravane entière. Des bords du Missouri jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, la prairie s'élevait d'une manière à peu près continue. Les bêtes s'exténuaient facilement; parfois elles tombaient, et il fallait attendre, bon gré mal gré, qu'elles eussent repris haleine et force. D'autre part, il nous était impossible d'approcher de la Platte River. Les eaux en avait détreu, mais c'était maintenant l'époque des grandes chasses du printemps, et les Indiens parcouraient de toutes parts les bords de la rivière, à la poursuite des troupes de buffles en marche vers le Nord. Le service de nuit devenait difficile et dangereux. Plus une halte ne se passait sans alarme.

Enfin, nous nous trouvâmes au pied des Montagnes Rocheuses.

La peur me saisit quand je contemplai de près ce monde de masses de granit dont les flancs étaient enveloppés de brouillards, et dont le sommet disparaissait sous les neiges et les glaces éternelles. Leur grandeur et le silence majestueux qui régnait là pesaient sur mon cœur; je m'inclinai devant Dieu, lui demandant la force de conduire jusqu'à l'autre versant, par-dessus ces incommensurables murailles, mes wagons, mes hommes et ma faible compagne. Cette prière me rendit quelque confiance, et nous pénétrâmes sans hésiter dans les énormes couloirs de pierre qui s'ouvraient devant nous. Lorsqu'ils se refermèrent après nous avoir avalés, pour ainsi dire, nous étions complètement séparés du reste du monde. Le ciel était au-dessus de nous, où criaient des aigles; tout autour le granit et encore le granit, un véritable labyrinthe de crevasses, de voûtes, de ravins, d'ouvertures, de précipices, d'édifices silencieux, de chambres et de cavernes. Nous nous croyions saisis par un rêve. La solennité du lieu était telle qu'elle nous incitait à murmurer, au lieu de parler haut comme nous le faisons sur les prairies. Nous voyions la route se fermer continuellement devant nous; nous entendions des voix nous crier :

—N'allez pas plus loin! Vous ne passerez pas!

Il nous semblait commettre un sacrilège et violer quelque secret de Dieu. Le soir, quand des légions de géants de pierre veillaient autour de nous, immobiles, noires comme le deuil, et que la lune jetait sur leurs épaules un manteau de lumière mélancolique, quand des ombres bizarres s'élevaient autour des "Eaux riantes", il était peu de mes hardis aventuriers qu'un frisson ne traversât tout entiers. Nous restions pendant de longues heures autour de nos feux, considérant avec une certaine terreur superstitieuse le fond des ravins éclairé de rayons vermeils; nous nous attendions à l'apparition de quelque chose de terrible; un énervement maladif gagnait la troupe, et l'état moral s'en ressentait.

Au bout de trois semaines de ces épreuves incessantes, nous arrivâmes enfin à une vallée plus spacieuse formée par la Rivière Blanche. A l'entrée, les Indiens Winta avaient préparé

une embuscade dans laquelle nous faillîmes tomber. Il nous fallut combattre quelque temps. Mais je vis des flèches rouges tomber autour du wagon de Lillian; la fureur me saisit, et je m'élançai, suivi de mes hommes, contre les pilards, avec une telle rage qu'ils se dispersèrent instantanément. Trois ou quatre d'entre eux furent tués. Le seul prisonnier qui nous resta entre les mains était un jeune homme de seize ans. Lorsqu'il fut un peu revenu de sa terreur, nous le vîmes désigner l'Ouest et gesticuler avec abondance. Nous crûmes comprendre qu'il nous signalait la présence d'hommes blancs dans le voisinage. C'était bien difficile à croire, et cependant c'était la vérité. On imagine aisément l'étonnement et le bonheur des émigrants lorsque, descendant, le lendemain, la pente d'un plateau élevé, nous aperçûmes à nos pieds une vallée large, et, au fond de cette vallée, non seulement des wagons, mais encore des maisons construites avec des troncs d'arbres fraîchement coupés. Ces habitations formaient un cercle au centre duquel s'élevait un hangar sans fenêtres; une petite rivière suivait la vallée; près d'elle des troupes de mules paissaient, gardées par des hommes à cheval.

La présence d'hommes de ma race à cet endroit me remplissait d'étonnement, et cet étonnement devint bientôt de la crainte lorsque je songai que ce pouvaient bien être des criminels "outlaws", cachés dans ce désert pour échapper à la mort. Je savais par expérience que de véritables colonies de ces hommes existent et vivent au plus profond des solitudes du désert américain, formant des détachements armés et prêts à tout, qu'il est dangereux de rencontrer. Certaines d'entre elles, après avoir subsisté de meurtre et de brigandage, se sont accrues et se sont peu à peu transformées en sociétés organisées. J'avais rencontré plusieurs fois ces réunions d'"outlaws" le long du cours supérieur du Mississippi, lorsque je flottais des trains de bois jusqu'à la Nouvelle-Orléans; il m'était arrivé de ne leur échapper qu'en répandant du sang; leur bravoure et leur cruauté m'étaient également connues.

Je ne les aurais pas redoutés, toutefois, si Lillian n'eût été avec nous; mais à la seule pensée de ce qui pouvait advenir d'elle si nous étions défaits et que je tombasse, les chevaux se dressaient sur ma tête, et, pour la première fois de ma vie, je connus la peur. J'étais convaincu, en effet, que, si ces gens étaient réellement des "outlaws", nous n'éviterions pas un conflit avec eux, et que nous n'en viendrions pas à bout aussi facilement que des bandes indiennes.

Mes hommes furent, en conséquence, avertis du danger probable et se rangèrent en ordre de bataille. J'étais absolument décidé à périr ou à détruire ce nid de brigands.

Cependant, on nous avait vu du fond de la vallée, et deux hommes venaient vers nous au grand galop de leurs chevaux. La respiration rentra dans ma poitrine. Les "hors la loi" ne m'auraient pas envoyé de messagers.

En effet, nous avions affaire aux chasseurs d'une Compagnie de fourreurs américains qui avaient établi là leur campement d'été. Au lieu

d'une bataille, c'était l'hospitalité amicale qui nous attendait, ainsi que l'assistance de ces rudes, mais honnêtes *riflemen* du désert. Ils nous reçurent à bras ouverts, et nous remercîâmes Dieu d'avoir jeté les regards sur notre misère et de nous avoir conduits à un si agréable lieu de repos.

Un mois et demi s'était écoulé depuis que nous avions quitté la Grande Rivière Bleue. Nos forces étaient épuisées; nos mules étaient à demi-mortes, mais nous pourrions rester là toute une semaine en parfaite sécurité, nous reposer et nous nourrir, et donner aux animaux de l'herbe fraîche, en abondance.

M. Thorston, le chef du campement, était un homme de bonne éducation et d'esprit éclairé. Il s'aperçut qu'il n'avait pas affaire à un grossier aventurier des prairies, devint tout à coup amical et empressé et donna son propre cottage à Lillian, dès qu'il vit que la pauvre enfant souffrait grandement des fatigues du voyage.

Je la tins deux jours entiers au lit. Elle était si lasse qu'elle ouvrit à peine les yeux pendant les premières vingt-quatre heures, et je pris soin que rien ne vint la troubler pendant ce temps-là. Je m'assis à son chevet et la veillai heure après heure. En deux jours, elle se trouva assez forte pour sortir, mais je ne voulus la laisser se livrer à aucune occupation. Mes hommes dormirent en désordre pendant la première journée, aussi immobiles que des pierres. Ce n'est qu'au bout de ce temps, qu'ils prirent le soin de ranger les wagons, de réparer leurs vêtements et de laver leur linge.

Ce séjour au camp des chasseurs nous rendit nos forces. Une consolation puissante était rentrée dans nos cœurs, car nous ne savions rien encore des épreuves qui nous attendaient avant de mettre le pied sur la Terre Promise.

En partant, nous agitâmes longuement nos chapeaux en l'honneur des honnêtes Canadiens. Pour moi, ce jour s'est gravé à jamais dans mon cœur. Nous étions à peine en route, en effet, que Lillian mettait ses bras autour de mon cou, et, délicieusement rougissante, murmurait quelques mots à mon oreille. Je tombai à ses pieds, ému jusqu'à l'âme, et pieusement embrassai ses genoux.

VII

Quinze jours après avoir quitté le camp des chasseurs, nous atteignîmes les frontières de l'Utah. Le voyage était laborieux encore, les fatigues et les déboires de toutes natures ne nous y seraient pas épargnés, mais nous avançons avec plus d'activité qu'à notre entrée dans la région élevée. Nous avions encore à franchir la partie Ouest des Montagnes Rocheuses, formée de tout un réseau de chaînons connu sous le nom de Chaîne de Wasatch.

Deux grands cours d'eau: la Rivière Verte et la Grande Rivière (dont la réunion forme l'immense Colorado) et de nombreux tributs de ces rivières coupaient la montagne dans toutes les directions et ouvraient des passages suffisamment aisés à franchir. C'est par ces passages que nous atteignîmes, au bout d'un certain

temps, le lac d'Utah, près duquel commencent les Terres Salées.

Une contrée étrange nous entoura dès lors, monotone, ténébreuse; d'immenses plateaux entourés de pics aux arêtes émoussées. Ces pics se succédaient pareils, oppressant l'imagination et la vue. Il règne dans ce désert une certaine tristesse morne, une nudité, une torpeur qui fait songer aux déserts bibliques. Les lacs y sont saumâtres; leurs rivages sont arides et stériles. On n'y voit pas d'arbres; le sol, sur des espaces immenses, sue le sel et la potasse, ou bien il se couvre d'une sorte de végétation grise à large feuilles feutrées, donnant une sève visqueuse et salée. Le voyage y était exténuant et obsédant; de longues semaines passèrent sans amener la moindre modification dans le paysage; les plaines succédaient aux plaines et les rochers aux rochers, sans apparence de végétation, et dans une uniformité mortelle. Nos forces commençaient une fois encore à nous abandonner. Dans la prairie, nous étions excédés par une intense monotonie de vie, et ici par la monotonie de la mort.

Les hommes furent bientôt pris par une curieuse indifférence de toutes choses. Nous passâmes Utah... toujours les mêmes contrées désolées; nous entrâmes au Nevada... rien encore. Le soleil était si fort que nous éprouvions à la tête une sensation de brûlure douloureuse; la lumière, réfléchie par la surface brillante d'un sol tout imprégné de sel, éblouissait nos yeux, et, dans l'atmosphère, flottait une sorte de poussière venue Dieu sait d'où, et qui nous enflammait les paupières. Les bêtes de trait, de temps à autre, baissaient la tête vers la terre, mordaient un éclat de roc et tombaient, frappées d'une insolation comme d'un coup de foudre. Les hommes ne se soutenaient plus qu'avec la pensée d'apercevoir, dans huit ou quinze jours, la Sierra Nevada, derrière laquelle se cachait la Californie tant désirée.

Cependant, les jours et les semaines se passaient en travaux de plus en plus rudes. A un moment donné, nous fûmes obligés de laisser trois wagons en arrière, faute d'animaux pour les tirer.

Oh! c'était une contrée de malheur et de misère! En Nevada le désert devint plus profond, et notre situation pire, car la maladie fondit sur nous.

Un matin, on vint m'informer que Smith était souffrant. Je cours à lui et le trouvai, à mon grand étonnement, atteint du typhus. On ne change pas impunément de climat aussi souvent; le travail acharné fait sentir ses effets en dépit de quelques repos, et les germes de la maladie se développent à la faveur de l'extrême lassitude. Lillian voulut à toute force soigner elle-même le vieillard, qui l'aimait comme un père. Je tremblais pour elle en mon âme, pauvre être faible que j'étais, mais je ne me crus pas le droit de l'empêcher de faire son devoir de chrétienne. Elle passa auprès du lit de Smith les jours et les nuits, aidée de tante Grosvenor et de tante Atkins, qui suivirent son exemple. Le second jour, cependant, le vieux mineur perdit connaissance, et le huitième il mourut dans les bras de Lillian. Je l'enterrai, versant des

larmes sur celui qui non seulement avait été mon bras droit, mais qui avait montré un dévouement paternel à Lillian et à moi. Nous espérons tous qu'après cette épreuve Dieu prendrait pitié de nous, mais ce n'était que le commencement de nos souffrances; à partir de cet instant, les hommes tombèrent malades, l'un après l'autre, et bientôt il ne se passa plus de journée sans que nous dussions mettre l'un d'entre eux au tombeau.

Nous continuions néanmoins notre route à travers le désert désolé, la peste nous poursuivant et saisissant continuellement de nouvelles victimes. A son tour, tante Atkins tomba malade; mais les efforts de Lillian et ses soins assidus la sauvèrent. Mon âme mourait d'inquiétude, et plus d'une fois, tandis que ma jeune femme veillait au chevet des fiévreux et que je restais à la garde du camp, il m'arriva de m'agenouiller dans les ténèbres et d'adresser au ciel une prière éperdue. Si nous étions seuls dans notre wagon, je m'éveillais brusquement, le cauchemar aux yeux, voyant distinctement le spectre de la maladie soulever notre portière de toile et fondre sur Lillian. Tout le temps que je passais loin d'elle,—et c'était, hélas! la plupart du temps—je subissais la torture, qui me paraissait comme un arbre est courbé par l'ouragan.

Lillian, cependant, faisait preuve d'une force et d'un courage admirables. Là où les hommes les plus forts seraient tombés, je la voyais, amalgamée à la vérité, pâle, les signes de la maternité plus profondément gravés chaque jour sur son front, mais en bonne santé et courant porter ses soins de wagon en wagon. Je n'osais même plus lui demander comment elle se portait; je l'enlaçais aux épaules et la serrais longuement contre ma poitrine. Mais si je voulais parler, ma gorge se serrait et ne laissait plus passer un seul mot.

Graduellement, toutefois, l'espérance reentra en mon cœur; j'oubliais ces mots terribles de la Bible: "Celui qui sert la créature plus que le Créateur..."

Nous approchions de la partie Ouest du Nebraska, où, par delà la ceinture des Lacs Morts, les Terres Salées et les déserts de roche prennent fin; où commencent des prairies mieux nivelées, plus vertes et très fertiles. Pendant deux jours personne ne tomba malade; j'espère que nos misères étaient finies. Hélas!

Neuf hommes étaient morts, six souffraient encore; sous la crainte de la contagion, la discipline s'était relâchée; presque tous les chevaux étaient tombés, et les mules ressemblaient plus à des squelettes qu'à des animaux vivants. Des cinquante wagons que nous avions emmenés, trente-deux seulement poursuivaient leur route sur le désert. D'autre part, aucun de mes cavaliers ne voulait plus s'écarter de la caravane et se mettre en chasse, par crainte de tomber malade loin de la troupe et de rester sans assistance. Nos provisions s'épuisaient rapidement et touchaient à leur fin. Nous avions vécu toute une semaine, pour les épargner, d'écureuils noirs qui ne s'effrayaient pas de notre approche et se laissaient tuer facilement. Mais leur chair nauséabonde nous écœurant tellement

que nous pouvions à peine la porter à notre bouche. Elle nous manqua d'ailleurs bientôt.

Au-dessus des lacs, pourtant, le gibier devint un peu plus abondant, et l'herbe plus comestible pour les bêtes. Nous rencontrâmes de nouveau des Indiens, qui, contrairement à leur coutume, nous attaquèrent ouvertement et en plein jour. Ceux-ci possédaient des armes à feu et me tuèrent quatre hommes. Je reçus moi-même, au cours de ce combat, un coup de tomahawk à la tête, et si violent que le soir la perte de mon sang me plongea dans un évanouissement profond. Lillian me soigna avec le plus entier dévouement. Je restai trois jours étendu dans mon wagon, trois jours dont je me souviens avec bonheur, malgré mes souffrances, car elle les passa tout entiers auprès de moi. Je baisais ses mains pendant qu'elle changeait mes bandages, et mes yeux ne quittaient pas les siens. Le quatrième jour, j'étais capable de me tenir en selle, mais mon âme s'était affaiblie, et je prolongai ma paresse délicate pour rester un peu plus longtemps avec elle.

C'est alors seulement que je découvris à quel point ce terrible voyage m'avait lassé. Avant d'être blessé, je tremblais à la vue de l'affaiblissement et de la maigreur de Lillian. Maintenant, après trois jours de lit et de fièvre, c'est elle qui s'épouvantait à me voir aussi harassé, aussi épuisé, aussi pâle. Je n'avais plus que la peau sur les os; je n'avais plus la force de soutenir ma tête, qui balançait d'une épaule à l'autre, bien que j'employasse toute mon énergie à dissimuler l'état pitoyable où je me trouvais.

Il me fallut, toutefois, remonter le seul cheval vivant qui nous restait, et reprendre la tête de la caravane. Des indices inquiétants m'étaient apparus de toutes parts. La chaleur était insoutenable; l'air était chargé d'une vapeur semblable à la fumée d'un incendie lointain; l'horizon était devenu lourd et sombre. Il nous était impossible de voir le ciel, et les rayons du soleil qui parvenaient encore à percer l'atmosphère épaisse nous arrivaient rouges et maladroits; les animaux montraient de l'angoisse, et, respirant difficilement, grindaient des dents. Pour nous, il nous semblait aspirer du feu.

Cette perturbation subite devait être causée — je le pensais, du moins — par un de ces vents étouffants dont on m'avait parlé dans l'Est, qui rappellent le simoun des étendues de sable de l'Afrique, et qui, venant du désert de Gila, désolent parfois l'Amérique du Nord pendant d'interminables journées. Tout, autour de nous, restait immobile; pas un seul brin d'herbe ne remuait. Vers le soir, le soleil devint rouge comme du sang, et la nuit fut particulièrement douloureuse. Les malades mouraient de soif et réclamaient à grands cris de l'eau; les chiens hurlaient. Je partis en reconnaissance pour m'assurer que la plaine ne brûlait pas; mais je ne vis de feu nulle part. Je pensai alors qu'un incendie avait dévoré les herbes, mais qu'une cause naturelle l'avait arrêté avant qu'il ne nous atteignît.

Cependant, toute mon inquiétude me fut rendue quand je vis, le jour suivant, des troupeaux

de lièvres, d'antilopes, de buffles, d'écureuils même, fuir de toute leur puissance vers l'Est, et venant de cette même Californie où nous nous dirigeons avec tant d'efforts. La chaleur et la densité de l'atmosphère diminuèrent peu après. Je me confirmai dans la pensée que la plaine avait été brûlée au-devant de nous, et que les animaux sauvages fuyaient simplement à la recherche d'une contrée qui pût leur offrir de nouveaux pâturages. Mais il devenait indispensable pour nous de pousser en avant, d'arriver à la contrée incendiée, de nous rendre compte si nous pouvions la traverser ou s'il nous faudrait en faire le tour. Nous ne devions plus être alors, d'après mes calculs, qu'à trois cents milles de la Sierra Nevada, c'est-à-dire à quelque vingt jours de route. Je résolus d'y arriver coûte que coûte, et quand même nous devrions donner pour cela notre dernier effort.

Nous voyagions maintenant de nuit; la chaleur était si forte, pendant le jour, que les animaux ne pouvaient plus la supporter, et les pauvres bêtes trouvaient toujours assez d'ombre entre les wagons pour s'y reposer.

Une nuit, où je n'avais pu rester à cheval à cause de la faiblesse que me donnait encore ma blessure, j'étais assise auprès de Lillian dans notre wagon, lorsque le bruit des roues se modifia tout à coup comme si le sol avait subitement changé de nature. J'entendis en même temps les cris: "Halte! halte!" sur toute la longueur du convoi. Je sautai dehors et vis les conducteurs penchés sur la terre, qu'ils paraissaient examiner soigneusement. Une voix cria: — Hé! capitaine, nous voyageons sur du charbon.

Je me penchai à mon tour. C'était vrai; la prairie avait brûlé. J'arrêtai immédiatement la caravane, et nous restâmes immobiles pour le reste de la nuit. Aux premières lueurs du jour, un spectacle surprenant frappa nos yeux; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les herbes, les buissons et le sol lui-même étaient calcinés, et la surface de charbon était si unie que les jambes des mules et les routes des wagons s'y reflétaient comme dans un miroir. Nous ne pouvions pas nous rendre un compte exact de l'étendue de l'incendie, parce que l'horizon nous apparaissait encore plein de fumée et rougeoyant; mais je donnai l'ordre immédiat de tourner au Sud, de manière à longer la frontière brûlante et ne pas risquer d'être cerné par les flammes. Je savais, par expérience, ce qu'offre de dangers un voyage à travers un pays brûlé, où ne se trouve même plus un brin d'herbe pour les bêtes de trait, et dont le gibier s'est enfui avec épouvante. Le vent venait du Sud et avait dû porter le fléau vers le Nord; j'avais donc chance, en manœuvrant comme je le faisais, de trouver plus tôt la lisière de la plaine détruite.

Mes hommes m'obéirent, à la yérité, mais je sentis en eux une sorte de mauvaise volonté sourde; le détour que nous allions faire allongea considérablement notre route. En outre, la fumée devint plus épaisse la nuit suivante et la chaleur si terrible que l'air vibrait autour de nous. Puis quelque chose advint, si merveilleux, que chacun de nous cria au miracle.

La fumée et les vapeurs qui emplissaient l'at-

mosphère disparurent tout à coup comme à un signal, et la Sierra Nevada s'érigea devant nous, verte, souriante, merveilleuse, couverte à ses sommets d'une neige éclatante, et si près que nous pouvions, à l'œil nu, compter ses dents, ses pics, ses lacs et ses forêts. Il nous sembla qu'une brise fraîche en descendait avec l'odeur salubre des pins, chassant l'haleine embrasée de la plaine, et qu'en quelques heures nous atteindrions les premières pentes de la montagne, couvertes de fleurs.

A cette vue, les migrants, exténués par la route en plein désert et par leurs travaux terribles, sentirent une joie délicieuse emplir leurs âmes; les uns tombèrent sur la terre en sanglotant; d'autres tordirent leurs mains en éclatant d'un rire d'aliénés; d'autres pâlirent et ne purent proférer un mot. Lillian et moi pleurions aussi de bonheur. La surprise se mêlait, pour moi, au contentement, je dois l'avouer; je croyais être encore à plus de cent cinquante milles de la Californie, et voici que le terme du voyage nous apparaissait derrière la plaine incendiée; que la montagne s'approchait de nous comme par magie, se penchant et nous invitant à la gravir.

Les heures fixées pour la halte n'étaient pas écoulées encore que mes hommes voulurent repartir. Les malades eux-mêmes agitèrent leurs mains jaunies à travers les portières de toile de leurs wagons, suppliant pour qu'on harnachât les mules. Je dus donner satisfaction à ces malheureux déjà si cruellement éprouvés, et bientôt la caravane se remit en route au milieu du craquement des roues sur la terre brûlée, des cris, des claquements de fouets, de toute une animation que nous avions depuis longtemps oubliée.

Pourquoi, en effet, aurions-nous contourné la lande incendiée, puisque la Californie et ses merveilleuses montagnes de neige étaient à dix milles devant nous?

Mais la fumée réapparut et ravit à nos yeux le spectacle incomparable. Les heures passèrent; l'horizon se rapprochait. Le soleil plongeait devant nous, et la nuit vint. Les étoiles scintillèrent timidement au ciel, puis disparurent à leur tour; mes hommes ne voulurent pas s'arrêter; les montagnes étaient certainement plus loin, cependant, qu'elles n'avaient paru tout d'abord. Vers minuit, les mules refusèrent d'avancer; une heure plus tard, la caravane eut suspendre sa marche, car la plupart des bêtes tombaient et ne pouvaient plus se relever. Personne ne ferma l'œil de la nuit. Aux premiers rayons du jour, nos regards se portèrent instinctivement vers les cimes neigeuses entrevues la veille... Plus rien! Le désert endeuillé s'étendait aussi loin que la vue pût porter, monotone, sombre, terminé à l'horizon par une ligne aiguë et fuligineuse.

Mes hommes étaient confondus. Le mot menaçant: "mirage" expliquait tout à mon esprit, en même temps qu'il faisait courir un frisson jusqu'à la moelle de mes os. Que faire? Aller de l'avant? Mais si cette plaine brûlée s'étendait sur des centaines de milles? Revenir en arrière et contourner la lande maudite? Les mules n'auraient jamais la force de refaire le

trajet accompli. C'est à peine si j'osais regarder au fond de l'abîme sur le bord duquel nous tenions, immobiles. Il fallait pourtant prendre une décision. Je montai à cheval, gagnai une élévation de terrain et fouillai le pays environnant à l'aide d'une lunette d'approche. Un lambeau de verdure se détachait dans le lointain. J'y courus, et trouvai, au bout d'une heure de galop, un lac aux bords duquel l'incendie n'avait pas entièrement détruit la végétation. Mais, derrière ce lac, la plaine noire s'étendait plus loin que la portée de la lunette. Il n'y avait donc rien à faire; il fallait absolument revenir en arrière et tourner le pays brûlé.

Je revins. Je m'attendais naturellement à trouver les wagons où je les avais laissés, et où j'avais ordonné à mes hommes de m'attendre. Mais ils m'avaient désobéi; ils avaient, tant bien que mal, relevé les mules et étaient partis dans la direction de l'ouest. A toutes mes objurgations ils répondirent d'un ton farouche:

—Les montagnes sont là; nous allons vers les montagnes.

Je n'essayai même pas de lutter; aucun pouvoir humain n'aurait arrêté ces êtres saisis par le désespoir. Je serais peut-être retourné en arrière avec Lillian, mais mon wagon était resté sur la plaine, les mules mortes, et ma compagne voyageait maintenant avec tante Atkins.

Nous avançâmes. La nuit vint, et la halte forcée. Au-dessus de la lande s'était allumée une grande lune blafarde, éclairant devant nous l'étendue toute noire. Au matin, la moitié des équipages seulement put repartir; les mules qui traînaient les autres étaient mortes. La chaleur du jour fut effroyable. Les rayons du soleil, absorbés par le sol transformé en couche de charbon, emplissaient de feu l'atmosphère. En route, un de nos hommes mourut dans des convulsions horribles; personne ne voulut entreprendre de l'enterrer; son cadavre resta sans sépulture sur la terre.

L'eau du lac, dont je m'étais approché, rafraîchit pendant un temps hommes et bêtes, mais ne pouvait leur rendre des forces. Les mules n'avaient pas mangé un brin d'herbe depuis trente-six heures; elles n'avaient vécu que de paille tirée des wagons, et cette paille allait leur manquer. Nous commençâmes à marquer la route de leurs carcasses, et bientôt il n'en resta plus qu'une que je dus prendre de force pour Lillian. Nos wagons, nos provisions, les outils qui devaient nous servir au travail de l'or en Californie, demeurèrent dans le désert... Qu'il soit maudit pour les siècles des siècles!

Tout le monde, à l'exception de Lillian, partit donc à pied. Et bientôt un nouvel ennemi nous regarda dans les yeux: la faim. Nous n'avions plus à manger que ce que chacun de nous avait pu prendre sur son dos; le pays dévasté ne pouvait rien nous donner. Peu de jours s'étaient passés que j'étais le seul encore à posséder quelques biscuits et un morceau de viande salée que je cachais soigneusement pour Lillian. J'aurais tué mes hommes plutôt que d'en avouer l'existence. Je ne mangeais rien moi-même, et mon estomac devenait mortellement douloureux.

Pour ajouter à nos souffrances, le mirage se reproduisit un jour, vers midi, nous montrant les montagnes couvertes de neige, éternelles, des forêts et des lacs. La nuit fut plus terrible que jamais. Tout la chaleur emmagasinée dans la journée par le sol s'en dégageait dans les ténèbres, cuisant nos pieds et suffoquant nos poitrines. Un de nos hommes devint fou subitement, s'assit à terre et éclata d'un rire spasmodique et lugubre qui nous poursuivit longuement. La mule que montait Lillian tomba; la caravane affamée la mit en pièces en un instant. Mais qu'était cette petite provision de chair pour deux cents hommes?

Le quatrième et le cinquième jour passèrent. Le visage des émigrants devenait semblable aux faces des oiseaux de proie, et ils commençaient à échanger des regards haineux. Ils savaient que je gardais quelques provisions, mais ils savaient aussi qu'en réclamer une seule miette était s'exposer à la mort. Je faisais manger Lillian la nuit, pour ne pas provoquer leur rage. La pauvre créature m'implorait, pour tout ce qu'il y a de sacré, de prendre ma part; mais je la menaçais de me suicider devant elle si elle insistait encore. Je n'avais plus l'esprit très lucide. Lillian trouvait moyen de dissimuler des bouchées de biscuit qu'elle donnait en cachette à Tante Atkins et à Tante Grosvenor. La faim torturait mes entrailles et ma tête brûlait de ma blessure mal guérie.

Depuis cinq jours, je n'avais rien absorbé que l'eau du lac. La pensée que je transportais des provisions, que j'aurais pu manger, devenait une torture; j'avais peur de devenir fou et de dévorer.

—O Seigneur, donnez-moi la force de résister à la tentation, de ne pas prendre pour moi ce qui peut sauver sa vie!

Mais le ciel n'écoutait pas ma prière, et mon martyre augmentait.

Le matin du sixième jour, le visage et les mains de Lillian se couvrirent de points enflammés; sa respiration devint pénible et pantelante. Puis, elle me considéra d'un regard vague et me dit hâtivement, comme si elle eût craint de perdre conscience l'instant d'après:

—Ralph, quittez-moi. Sauvez-vous vous-même. Je suis perdue.

Je grinçai des dents, car des hurlements et des blasphèmes montaient à mes lèvres. Je pus me contenir et lui pris les mains. Des zigzags de feu commençaient à courir devant mes yeux; j'y lisais: «Celui qui sert la créature plus que le Créateur...»

Je saisis Lillian dans mes bras, pour la porter sur ma poitrine au moins jusqu'à la fin de son martyre. Jamais je ne saurai où j'ai trouvé autant de force. Subitement, j'étais devenu insensible à la faim, à la chaleur, à la souffrance. Je ne voyais plus rien devant moi: ni les hommes ni la plaine enflammée. Je ne voyais plus que Lillian. Cette nuit même son état empi-

ra. Elle perdit connaissance; de temps à autre, elle gémissait doucement:

—De l'eau, Ralph! Oh! que je souffre!...

Je n'avais à lui donner que du biscuit et de la viande salée. Désespéré, je me fis une entaille dans le bras pour humecter ses lèvres de mon sang. Elle reprit conscience en cet instant, s'aperçut de ce que je venais de faire, poussa des cris perçants, puis tomba dans une faiblesse profonde, dont je crus qu'elle ne sortirait jamais. Elle revint à elle, pourtant, et voulut dire quelque chose; mais la fièvre avait troublé son esprit, et elle murmura en souriant:

—Ne soyez pas en colère, Ralph. Je suis votre femme.

Je ne répondis rien. J'étais devenu stupide de douleur.

Le septième jour arriva. La Sierra Nevada apparaissait enfin à l'horizon. Nous vîmes toute la journée ses sommets neigeux. Mais quand le soleil descendit, la vie de Lillian commença aussi à s'éteindre. Je la déposai sur le sol, mourante, et m'agenouillai près d'elle.

Ses yeux étaient brillants et fixés sur moi; la lucidité y apparaissait encore par instants; elle soupirait:

—Mon mari! mon cher mari!

Puis, un frisson la traversa tout entière; l'angoisse couvrait ses traits, et elle mourut.

J'arrachai les bandages de ma tête et perdis connaissance. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ensuite. J'ai comme une impression de rêve d'hommes m'entourant et m'enlevant mes armes. Puis on creusa la terre auprès de moi...

Je m'éveillai un mois plus tard en Californie, dans la maison d'un fermier nommé Mosinski. Dès mon retour à la santé, je repartis vers l'Est. L'herbe avait déjà repoussé sur la lande incendiée, et je ne pus même pas retrouver la tombe de Lillian. Aujourd'hui encore, je ne sais pas où reposent ses restes adorés. Que t'avais-je donc fait, ô Dieu! pour que tu détournes de moi ta face dans le désert? Je ne le saurai jamais. S'il m'avait été permis de pleurer au moins une heure sur le tombeau de ma jeunesse, la vie m'aurait semblé plus facile.

Tous les ans, je vais au Nevada, et, tous les ans, je cherche en vain. Depuis ces heures sinistres, bien des années ont passé. Mes lèvres vieilles ont murmuré souvent:

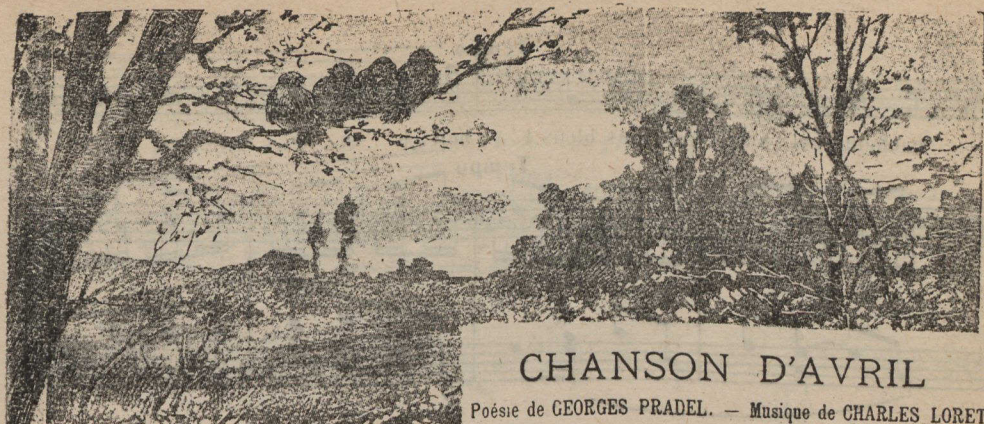
—Que ta volonté soit faite!

Mais je n'ai jamais oublié Lillian, et sans elle la vie m'a été dure.

L'homme trop cruellement éprouvé peut vivre parmi les hommes, et même rire avec eux parfois; mais son vieux cœur isolé aime et pleure; il gémit et se souvient.

Je suis âgé; je n'ai plus longtemps à attendre un autre voyage: le voyage de l'Eternité. Je ne demande à Dieu qu'une chose: retrouver Lillian dans les plaines célestes; n'être pas séparé d'elle à tout jamais.

FIN



CHANSON D'AVRIL

Poésie de GEORGES PRADEL. — Musique de CHARLES LORET

CHANT

Andantino *Grazioso* *pp*

Mignon ne, le prin temps s'e veille. Viens

PIANO

ten *à volonté*

a vec moi dans les grands bois. Le ciel est pur, l'aube est vermeille, Tous

Molto rall *A tempo*

les qus chantent a la fois Au ca li ce des fleurs e clo ses Se

Molto rall.

Tempo

cachent les pa . pil . lous bleus. L'a . bel . le vo . le vers les roses Et

Tempo

Grandioso

Tempo

L'a . lou . et . te vers les cieux !

Rall

Tempo

Rall

Molto rit

pp

Ah !

ah ! viens, la nature — est remplie de

pp

Tempo

Moins vite

bruits et de ray . on nements, Le ruis . seau ja . se. L'her . be ph . e Sous

leggero

Moins vite

Ped

pp son far-deau de di-a-mants. *mf* Tout est joie, a-mour, har-mo-nie. Dans

Tempo.

mf *mf*

Ped

Pair passent de doux fris-sons, C'est la fo-rêt qui te con-vie A-

f *p*

f *p*

Ped. Ped.

Più animato.

vec ses fleurs et ses chansons! C'est la fo-rêt qui te con-vie A-

f **Più animato.**

Ped Ped Ped * Ped *

Molto rit. **Tempo**

vec ses fleurs et ses chansons!

Molto rit. **Tempo**

f *leggero*

Ped Ped

f **Rit**

Ahl ——— O de li ces. O

Tempo *pp*

che-res fie-vres frai-s ba-bi-l-la-ges d'a-mou-reux! Je bois le doux miel

Tempo. *pp*

pp

de tes lè-vres Je m'en i-vre de tes beaux yeux Et, dans ces bois pleins

pp Ped

Molto rit *f*

de per-venches, Pe-con-te, loin des bruits moqueurs, Les oi-seaux chan-ter

Molto rit *f* **Tempo piu animato.**

Ped * Ped * Ped *

Molto rall.

p dans les bois Et Pa-mour chan-ter dans nos cœurs! Et, dans ces bois pleins

p *Molto rall.* *mf*

Ped.

Molto rall.

ff de per-venches, Pé-cou-te loin des bruits moqueurs, Les oiseaux chanter

ff *Molto rall.*

Ped.

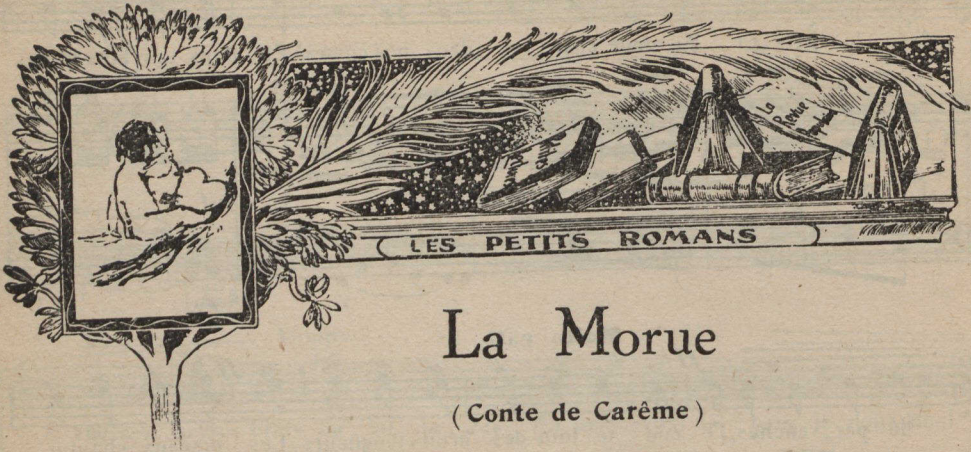
★
Tempo più animato

f dans les bois Et Pa-mour chan-ter dans nos cœurs, Dans nos

f *Tempo più animato.*

cœurs!

ff



La Morue

(Conte de Carême)

DUSINE Noémi, contez-nous une histoire.

On est à la campagne, à Retondes, entre la forêt de Laignes et la forêt de Compiègne, au fond d'une vieille maison, demi-ferme et demi-manoir, bâtie en un pli de la vallée de l'Aisne. Les fenêtres ouvrent sur un verger touffu qui dévale en pente douce jusqu'aux berges de la rivière. Le crépuscule qui arrive dès sept

heures en avril, embrunit le fond de la vallée et veloute d'une vapeur bleuâtre les poiriers et les pruniers tout blancs de fleurs. Le vent, encore humide des giboulées du matin, apporte des odeurs de sève et de bourgeons verts dans le salon, où un pétillant feu de pommes de pin égale la haute cheminée.

La famille est venue à Retondes passer quelques jours, et comme le Carême ne permet pas de distractions bruyantes, les grands-parents jouent au whist, tandis que, à l'autre bout de la pièce spacieuse, garçons de vingt à vingt-cinq ans, et filles de dix-huit, entourent le canapé où Mme Noémi roule un ouvrage de tapisserie.

Cette dernière est une femme de quarante-cinq ans, très jeune d'esprit, ayant, malgré ses cheveux grisonnants, de grands yeux printaniers, un joli timbre de voix, une réveillante vivacité et une rare verdeur. Mariée deux fois dans d'assez tristes conditions, elle n'a pas eu beaucoup à se louer de la vie. Néanmoins, ce qui est très méritoire en ce temps-ci, où le pessimisme est à la mode, les déboires ne l'ont pas rendue maussade. Quand on a l'âme saine, on sait porter même ses ennuis avec grâce, et Mme Noémi possède cette inappréciable santé de l'âme. Aussi est-elle le boute-en-train de ces jeunes gens qui se pressent autour d'elle, et, comme la jeunesse d'aujourd'hui est assez morose, c'est elle souvent qui a l'air d'avoir vingt

ans, tandis qu'eux paraissent en porter quarante.

* * *

—Vous voulez une histoire, dit-elle en souriant, eh bien ! en voici une qui sera de saison, puisque nous sommes en carême.

Il y a vingt ans, j'étais veuve de mon premier mari, et je vivais fort retirée dans un appartement du faubourg Saint-Germain. Je me hâte de vous dire que cette solitude ne me pesait pas. J'avais vu beaucoup de monde pendant mes trois années de mariage, et il m'avait laissé une impression de fatigue et d'asservissement dont je n'étais pas fâchée de me remettre. Je lisais, je travaillais à l'aiguille, je jouissais paisiblement de mon indépendance reconquise, et, bien que je comptasse vingt-cinq ans à peine, mon isolement m'était très doux. Je voyais, de loin en loin, quelques amis intimes, je dînais une fois par semaine chez mon grand-père maternel, et mes distractions se bornaient là. Le reste du temps, je demeurais enfermée chez moi, en tête à tête avec ma vieille bonne Nanniche, qui cumulait les fonctions de femme de chambre et de cuisinière.

Cette Nanniche était une chambrière adroite et dévouée, mais un cordon bleu des plus médiocres ; elle manquait d'invention, ignorait l'art de varier ses menus, et de rendre un plat appétissant ; bref, elle mettait ma gourmandise à une rude épreuve : car j'ai toujours été portée sur ma bouche, je l'avoue, et ce vice s'était encore développé depuis mon veuvage... La gourmandise doit être spécialement le péché des gens condamnés à vivre en solitude.

Pendant le carême de l'année dont je parle, jamais l'inhabileté culinaire et la pauvreté d'imagination de Nanniche ne s'étaient plus tristement manifestées. Aussi attendais-je avec impatience la fin de la semaine sainte. Le matin du vendredi saint, je vis entrer dans ma chambre, ma cuisinière triomphante.

—Ah! tant mieux! s'exclama Armand, j'ai l'estomac d'un creux!... Et vous, cousine?

—Moi, je tombe de faim, répliquai-je.

En même temps je pensais :

—Si tu n'as rien apporté, tu t'en repentiras tout à l'heure, et ce sera bien fait...

—Allons, dit mon grand-père en m'offrant le bras, j'aime à vous voir tous deux en appétit. Passons à table.

Dans la salle à manger, où nos trois couverts avaient peine à meubler la spacieuse table ronde, une soupière fumait sur la nappe.

—Potage de santé ! reprit notre aïeul en nous servant une assiette de soupe à l'oseille... Nos pères ne manquaient jamais de se mettre à un régime herbacé à l'entrée du printemps... C'est rafraîchissant et apéritif...

Dès que le potage fut enlevé, Victoire apparut avec un plat discrètement couvert d'une cloche en plaqué, mais dont le contenu exhalait une caractéristique odeur saumâtre.

Armand, narines ouvertes, respirait d'un air inquiet ces émanations suspectes, et moi je me tamponnai le nez avec ma serviette.

—Qu'avons-nous comme poisson, Victoire ? demanda hypocritement mon grand-père.

—Monsieur le sait bien, répartit la grosse cuisinière, c'est de la morue.

—De la morue ! s'écria Armand, c'est infect !... Victoire, allez me chercher des sardines, du thon mariné, tout ce que vous voudrez, plutôt que cette nauséabonde nourriture !

—Allons, Victoire, dit indulgemment mon grand-père, donnez-lui la boîte de sardines... Quant à toi, tu n'es pas petite-maitresse et tu mangeras bien de la morue ?

—Merci, bon papa, protestai-je énergiquement ; je suis justement partie de chez moi pour n'en point manger... Je ne peux pas la sentir.

Le grand-père nous regardait tous deux avec des yeux courroucés ; la moutarde commençait à lui monter au nez.

—Mais alors, s'exclama-t-il rageusement, qui donc mangera ce poisson ?

—Toi, bon papa, si le cœur t'en dit.

—Moi ?... Je déteste la morue, avoua-t-il un peu déconcerté, et c'est pour cela que je me suis fait faire une petite sole.

—Il eût mieux valu en commander une grande, insinua Armand en raclant ses sardines.

—Sacristi ! poursuivit l'irascible vieillard en posant violemment sa fourchette sur la nappe, je n'ai jamais vu des jeunes gens aussi difficiles !... Qu'on enlève ce plat !... Victoire, emportez-le à la cuisine, et régalez-vous-en !

—Monsieur, déclara la volumineuse cuisinière, en posant solennellement sa main rouge sur son opulente poitrine, je ne suis pas dégoûtée, j'aime tout, le poisson d'eau douce comme la marée... Tout, Monsieur, ex-

cepté la morue... Mon estomac ne la supporte pas.

—Mille tonnerres ! jura le grand-père Le Faucheur, au comble de l'exaspération, il fallait me prévenir alors... C'est insupportable... Prenez cette morue et donnez-la au portier !

Victoire s'était empressée d'obéir et avait disparu avec le malencontreux poisson. Un silence gênant régnait dans la salle à manger. Mon grand-père épluchait sa sole d'un air affairé ; Armand dévorait ses sardines, et moi je grignotais maussadement mon pain sec, quand, au bout de cinq minutes, Victoire rouvrit la porte et s'avança, toujours armée de son plat de morue.

—Eh bien ! grogna mon grand-père.

—Eh bien ! Monsieur, le concierge venait déjà de manger de la morue, et il m'a dit qu'il n'avait pas envie de recommencer.

—Allez-vous-en à tous les diables !

Nous nous mîmes à éclater de rire, mais nous fûmes obligés de nous rabattre sur les épinards et les pruneaux cuits, et nous nous levâmes de table affamés. Naturellement, la partie de whist ne fut pas folâtre, et dès que nous eûmes fait un *rubber*, je m'empressai de m'esquiver, sous prétexte d'une migraine. Comme je descendais mélancoliquement l'escalier, je fus rejointe par Armand, qui avait suivi mon exemple.

—Cousine Noémi, insinua-t-il, après cette petite fête vous devez mourir de faim... Si vous m'en croyez, vous accepterez mon bras et nous irons, en nous promenant, jusqu'à la rue Castiglione... Je connais là un pâtissier qui a toujours des tas de bonnes choses, et nous nous dédommagerons un peu de ce dîner de carême.

Chemin faisant, comme j'aurais dû le prévoir, il se remit à fleureter avec moi. Était-ce l'effet de la faim qui me talonnait et m'affaiblissait, ou bien le printemps nouvellement éclos me montait-il à la tête ?... Je ne sais, mais je prêtais une oreille plus indulgente aux déclarations d'Armand, et, quand nous arrivâmes chez le pâtissier, j'avais presque fini par les prendre au sérieux.

Nous nous attablâmes avec un appétit de loup. Il commanda des petits pâtés aux huîtres et du champagne. Nous dévorions ; je perdis si bien la tête que j'oubliai la solennité du carême.

J'en ai été sévèrement punie, car, à la suite de ce souper improvisé, Armand s'est mis à me faire une cour en règle, et j'ai eu la sottise de l'épouser. Vous savez s'il m'en a fait. Mon beau cousin m'a rendue fort malheureuse, et nous avons fini par nous séparer. Voyez à quoi tiennent les choses ? Rien de tout cela ne serait arrivé sans ce funeste dîner de carême, et j'ai gâté ma vie à cause d'un misérable plat de morue.



VERS FRANCAIS

Penitence

Légende de Carême

Vers l'an quatorze cent de l'Incarnation,
Un écolier nommé Landry, natif d'Auxerre,
Venu, pour son malheur, en la grande cité,
Faisait le désespoir de l'Université.
Sans nous appesantir plus qu'il n'est nécessaire
Sur les débordements de ce mauvais garçon,
Sachez que dans Paris, où si peu sont novices,
Jamais l'"Alma Mater" n'eut pire nourrisson.
C'était, au grand complet, la palette des vices;
Et l'on eût étonné ses très rares amis
En citant un méfait qu'il n'aurait pas commis.
Je vous laisse le soin de compléter la glose.
Or, par un bel avril, quand la Pâque approcha,
Sans qu'on ait jamais su comment advint la chose,
Il se fit en cette âme une métamorphose;
Un seul fait est certain, la grâce le toucha.
L'enfant, hier encor fanfaron de blasphème,
Eut horreur de sa vie et honte de lui-même.

On se cherche, d'instinct, des juges indulgents
Pour peu que de choisir on soit resté le maître;
Si repentants soient-ils, quand vient l'heure du prêtre
C'est aux vieux confesseurs que vont les jeunes gens.
Landry n'eût point voulu d'un sévère chanoine
Sous le camail d'hermine où pend une croix d'or;
Il alla, simplement, trouver le plus vieux moine
Du Révérendissime Abbé de Saint-Victor.

Comme on pense, au début, tout alla bien: "Mon père,
Bénissez-moi, dit-il, parce que j'ai péché."
Et le pur véniel fut vite dépêché;
Les cas par manquements, par pensers, ne sont guère
Gros à dire, et le compte en est vite lâché.
Mais, quand il dut parler de véritables fautes,
Sa voix se fit plus basse et d'un timbre plus sourd,
Et quand il abordait quelque péché bien lourd,
Landry sentait son cœur sauter entre ses côtes;
Ses tempes ruisselaient, sa gorge était en feu
Et lambeaux à lambeaux s'en arrachait l'aveu,
Ruis, le terme apparut de la lutte terrible:
L'âme entière semblait être passée au crible.

“ Est-ce tout, fit le moine, et sommes-nous au bout?
Ne reste-t-il plus rien, et de mortel peut-être,
Que vous n'ayiez pas dit? Courage, avouez tout!”
Mais l'enfant s'effondra sur les genoux du prêtre,
Et sa voix s'éteignit en hoquetant tout bas:
“ Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas!”

Le vieillard méditait.—“ Celui qui vous appelle,
Celui qui jusqu'à moi vous mena par la main,
Ne laisse qu'à regret un pécheur en chemin.
Puisqu'à vous accuser votre langue est rebelle,
Prolonger cette scène est au moins superflu.
Mais votre main de clerc saura sans doute écrire
Ce que vous ne pouvez ou ne voulez pas dire;
Je vous rendrai le pli lorsque je l'aurai lu.
Allez!”

Je voudrais bien avoir le privilège
De deviner de quoi l'écolier rougissait.
Notre auteur n'en dit rien. Croyez qu'il s'agissait
De quelque énormité, débauche ou sortilège,
Choses qui, dans ce temps parfois rébarbatif,
Après quelques semblants de procédure brève,
En chemise et pieds nus menaient leur homme en Grève,
Pour être, amende faite au Parvis, brûlé vif.

La sacristie était à deux pas; sur la table
Landry prit un vélin oublié par hasard;
D'un trait, il écrivit son acte détestable
Franchement, carrément, sans détours et sans art;
Et, tombant de ses yeux comme d'un ciel d'orage,
Des larmes s'écrasaient sur le bas de la page...

Quand il revint au moine, il faisait peine à voir,
Et se cacha la face, attendant la tempête.

Le prêtre lut, frémit, puis il hocha la tête:
“ Mon fils, il est des cas, vous devez le savoir,
Où d'absoudre à moi seul je n'ai pas le pouvoir;
Votre forfait est pis qu'un péché, c'est un crime!
Dois-je le montrer écrit au Révérendissime?”
“ Faites!” gémit Landry, dans sa honte absorbée.
Et le moine, d'un pas traînant sur le dallage
(Car ses pauvres genoux étaient raidis par l'âge),
S'en fut, à coups discrets, frapper chez son Abbé.

* * *

L'Abbé de Saint-Victor priait dans sa cellule
Froide, où ne se voyait qu'un crucifix au mur.
C'était un homme grave, et de jugement sûr.

Le bon vieux moine entra. Dans un court préambule
Il se fit l'avocat du jeune pénitent;
Il dit comme il était perdu, sanglotant,
Puis, tendant le vélin, se tint prêt à la crise.

L'Abbé reçut le pli, l'ouvrit... et la surprise
Lui fit faire un sursaut; et puis, on eût pu voir
Son regard se river à la croix de bois noir.
Il semblait que ce prêtre, en son mutisme austère,
De l'écrit qu'il tenait, se fût peu soucié,
Et demandât, rêveur, et par delà la terre,
Le secret d'une énigme au Grand Supplicié.

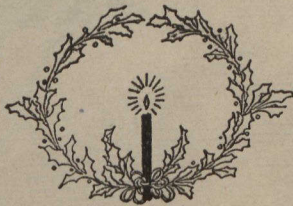
Soudain, du ciel d'avril jusqu'alors bas et gris,
Un rayon d'or, filtrant par la haute fenêtre,
Vint se poser au front penché du divin Maître.
Et le Prieur sourit, car il avait compris!

Le vieux moine attendait, anxieux. Sa pensée
Retournait à l'enfant, à cette âme angoissée
Qui demandait pitié, qui criait au secours,
Et qu'au gouffre un refus jetterait pour toujours!

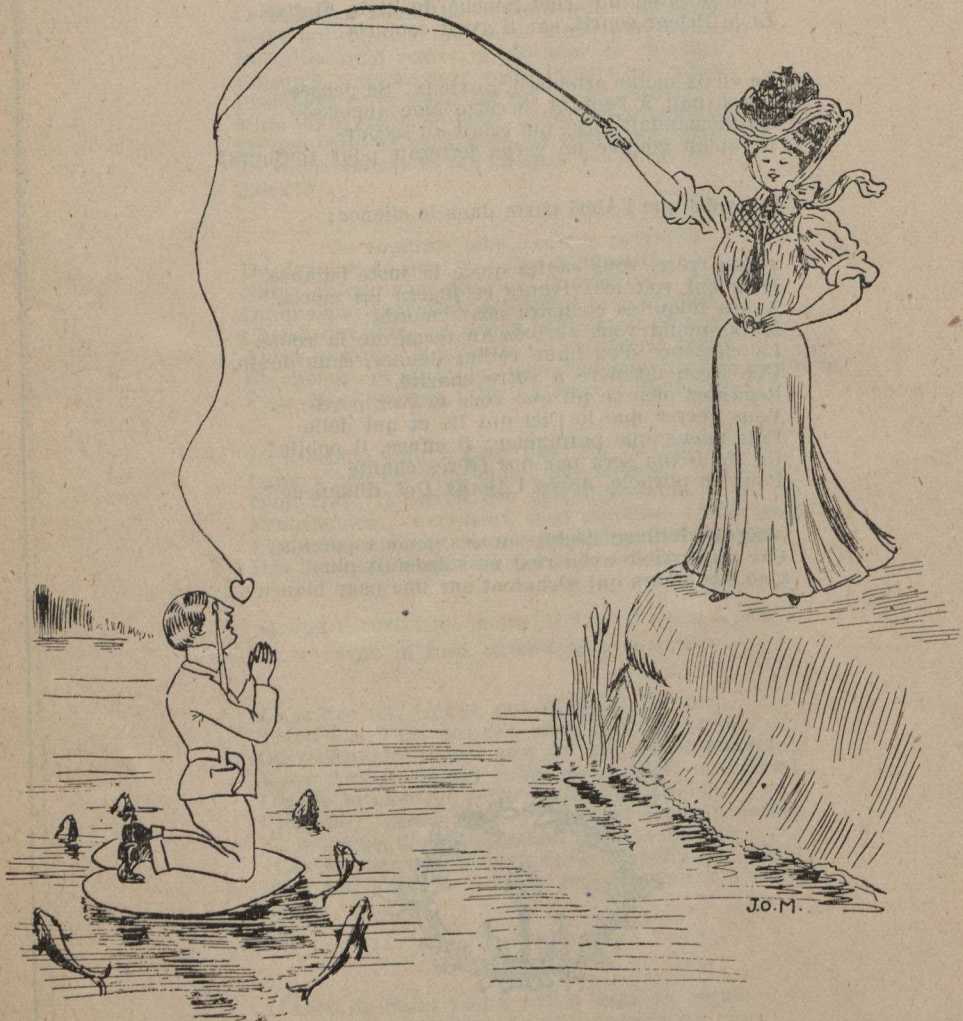
Or, voici que l'Abbé parla dans le silence:

“ Mon frère, vous saviez qu'en la juste balance,
Dieu qui voit les vivants et jugera les morts,
A nos iniquités compare nos remords;
Mais, quand vous arrivez au terme de la route,
La clémence d'en haut voulut donner, sans doute,
Une leçon dernière à votre charité,
Regardez bien ce pli que vous m'avez porté:
Vous verrez que le Ciel qui lie et qui délie
Fait mieux que pardonner: il efface, il oublie!
Un *Te Deum* sera par nos frères chanté
Pour ce miracle, après l'*Agnus Dei*, dimanche.”

—Et le vieillard fléchit sur ses genoux perclus;
Car du terrible aveu rien ne subsistait plus
Que des pleurs qui séchaient sur une page blanche...



En Année Bissextile



Jo. M.

Le vrai poisson d'avril.



Poisson d'Avril !

Par NINON



OISSON d'Avril ! Un cri qu'on entend de moins en moins ; une pratique qui disparaît rapidement. Sauf parmi les enfants, le 1er avril passe presque inaperçu. L'on ne voit guère comme autrefois, aux vitrines des libraires des poissons d'avril artistiques ou grotesques, ni beau-

coup de poissons en sucre et en chocolat chez les confiseurs. Hâtons-nous donc de rechercher les origines du Poisson d'Avril avant que la chose n'ait complètement disparu.

Pour ma part, j'ai toujours imaginé que cette farce innocente a dû consister, au temps où s'observaient rigoureusement les lois du Carême, à dépiter les gourmands orthodoxes en leur envoyant un vrai poisson, en chair et en arêtes, dont la vue seule leur était permise. Mais cherchons ailleurs.

L'abbé Tuet, dans ses proverbes français, le définit ainsi : "Donner un Poisson d'Avril, c'est faire faire une démarche inutile à quelqu'un, pour avoir occasion de se moquer de lui."

Les Anglais pour désigner ce mot ont une expression bien plus énergique que la nôtre. Ils appellent le premier d'avril : *La fête de tous les fous* (All fools days). Au nord de l'Ecosse on l'appelle *Gowk*, ce qui signifie : *Coucou*. M. Hemmer a trouvé que la coutume de faire courir le Poisson d'Avril était en honneur chez les indigènes des Indes Occidentales ; ils appellent cela : *Huli feast*.

Personne n'a pu remonter à l'origine de cette singulière coutume ; c'est pourquoi on lui assigne des causes plus ou moins bizarres. La plus probable est que la sagesse des nations a tout naturellement choisi une journée dans l'année pour ridiculiser à loisir les faibles de chacun. Qui n'a pas ses travers ? L'on a fixé une époque où l'on attaque les individus par le côté qui prête, pour donner une leçon et corriger les défauts en riant.

Nous croyons donc que cette coutume n'est pas due aux hasards. Les proverbes ne naissent jamais d'une anecdote ; c'est en quelque sorte un cri échappé à la conscience d'une nation.

Mais l'origine du vocable Poisson d'Avril ? Cette question a déjà été bien débattue, et plusieurs étymologies ont été proposées. Les uns, prenant l'expression à la lettre, croient que cette coutume serait venue, de ce que le mois d'avril est peu favorable à la pêche et que plus d'un gourmand s'est vu, à cette époque, privé d'un plat délicat sur lequel son palais avait compté. Cette explication est à la rigueur suffisante pour le proverbe : *Manger du poisson d'avril* ; mais quel rapport y a-t-il avec les mystifications du premier jour de ce mois ?

M. de Jolimont, *Monologie du mois d'avril*, s'appuie sur ce proverbe :

Se faire en avril poissonnier,
Ou hors d'âge apprendre un métier,
On y profite d'un denier.

Ce qui ne nous donne aucune raison des jeux du 1er avril. J'ai lu quelque part une supposition assez raisonnée sur l'origine du Poisson d'Avril. Il fut un temps, au Moyen-Age, où le mois d'avril faisait les honneurs de l'année, parce qu'il était chargé de l'ouvrir en vertu de son nom : Avril, *aprilis*, *aperire* (ouvrir). C'était notre Jour de l'An, et il était surtout célèbre parmi les enfants qui attendaient, ce jour-là, leurs étrennes. Or, le commencement de l'année remonta subitement au 1er janvier. Les enfants avaient trop bien profité des heureux accessoires de ce jour pour en perdre si tôt le souvenir ; aussi furent-ils longtemps sans vouloir entendre raison et sans renoncer à leurs droits d'étrennes. Ce que voyant, les parents usèrent d'espérilleries. Ces étrennes se donnaient d'habitude dans des plats recouverts. On continua d'exposer les vases, mais quand les enfants venaient à soulever le couvercle, ils n'y trouvaient que le vide. De là grande déception. De là les *Présents d'Avril*.

Un autre vient nous dire que la coutume a

pris naissance sous Louis XIII, parce qu'un prince de Lorraine, retenu prisonnier dans le château de Nancy, se serait sauvé le premier jour d'un mois d'avril quelconque, en traversant la Meurthe à la nage. Et les Lorrains auraient dit avec infiniment de raison, qu'on avait donné aux Français un poisson à garder. Nancy fut prise en 1835, or le dicton remonte un peu plus haut.

Enfin, arrive une dernière opinion. Celle-là, nous la croyons bonne ou du moins satisfaisante : car, en fait d'étymologies, il faut peu affirmer, croire encore moins, et douter toujours. Elle vient de M. Bellingen. Dans les premiers temps du christianisme, le clergé, afin de graver plus puissamment dans l'esprit des populations le sentiment et le souvenir des mystères de notre religion, eut recours à des représentations scéniques. Le peuple est toujours avide de spectacles, et son imagination, éternellement jeune, se laisse impressionner facilement. Il venait, aux grandes fêtes de l'année, écouter pieusement ces pièces religieuses, qui n'étaient pour lui qu'un commentaire vivant de l'évangile du jour. Rien de profane ne se mêlait à ces jeux, et ce ne fut que plus tard, au XIII^e siècle, que des éléments profanes vinrent se mêler à ces cérémonies religieuses et en modifier à la longue le caractère tout sacré.

Or, la passion arrivait vers le 3 d'avril. Dans les premiers jours de ce mois avaient lieu les représentations dont nous avons parlé, et le peuple écoutant avec terreur, voyait le Christ, raillé et renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe. Plus tard l'habitude rendit la terreur moins grande, et quelques railleurs impies, en revenant le soir de l'église, s'amusaient à répéter la scène du matin aux dépens de leurs amis ou de leurs voisins. De là, l'origine probable de ce jeu du premier avril, et le nom de *passion* passant de bouche en bouche et n'étant plus guère compris, devint le mot *poisson*. Ce n'est qu'un des nombreux exemples de noms devenus intelligibles, après avoir subi toutes sortes de transformations.



— Ça, si c'est pas un poisson d'avril, j'ai le nez paralysé...

On raconte bien des anecdotes sur le premier Avril. Un jour, deux farceurs d'avocats se rendaient au Palais, le lendemain du 31 mars. L'un des deux, pour attraper son compagnon, se jette à terre et feint de voir une tentative de meurtre par un soupirail de rez-de-chaussée. "Grand Dieu, il le tue," s'écrie-t-il, et l'autre de tomber à plat ventre pour être témoin du spectacle. La foule s'assemble et le second avocat, trouvant sans peine le mot de l'affaire, paie d'audace et crie au meurtre à son tour. Les gens se pressent, et les deux avocats s'en vont plaider au Palais, en laissant

leur place aux curieux. Ils revenaient dans l'après-midi, vers 4 ou 5 heures, quand ils aperçoivent un immense rassemblement sur le théâtre de leur exploit du matin, où chacun bousculait son voisin pour voir au plus tôt dans le soupirail.

Joseph Clément de Bavière, archevêque, avait promis de prêcher le 1^{er} Avril. Une foule immense se rend à l'église; le prédicateur monte en chaire, fait le signe de la croix, leur crie : *Poisson d'Avril*, et se sauve.

Le meilleur est celui de Rabelais. Il voulait aller à Paris, le 1^{er} Avril, et il était à Marseille sans argent. Il se fait des paquets de poudre, avec indication que c'était pour empoisonner la famille royale et cache l'objet à demi. On le découvre bientôt; la justice l'arrête et le conduit à Paris, où il leur crie alors : *Poisson d'Avril*.

Quelques jours avant un 1^{er} Avril, on annonça à un bon et crédule abbé du XVII^e siècle, M. de Saint-Martin, auteur d'un livre sur le moyen de vivre 100 ans, que le roi de Siam, charmé de ce livre, avait résolu d'envoyer à l'auteur des ambassadeurs pour lui offrir le rang de mandarin et le titre de son premier médecin.

Tout fut prévu; il y eut autorisation du roi de France pour conférer à l'abbé les hautes dignités de mandarin. Ce fut grand plaisir de le voir revêtu des insignes de ses fonctions. Mais le jour d'avril passé, l'abbé ne put croire à ce poisson, et deux années s'écoulèrent avant qu'il voulût reconnaître la farce.





UN PRENOM est chose d'importance. Un joli prénom dispose favorablement en faveur de celui qui le porte. Un prénom ridicule pèse sur celui qui en est accablé. Les mots ont leur fortune. Il en est qui sont d'un heureux présage. Il en est qui sont déplaissants.

—o—

Extrait des *Petites Annonces* d'un journal quotidien :

PERDU.—Un étui en argent avec chaînette et épingle imperdable.

—o—

La sympathie a ceci de semblable avec la couleur blonde : on peut toujours dire quand elle est naturelle.

—o—

Il y a de fausses larmes, comme il y a de faux diamants.

—o—

La vendeuse.—Quelle couleur voulez-vous qu'ils aient ces gants pour votre femme?



Lui.—N'importe laquelle... Elle viendra les changer, vous pouvez en être sûre et certaine.

Il y a si peu de jambon dans les *sandwiches* de restaurant, qu'on peut, à la rigueur, les considérer comme aliment maigre.

—o—

Un code oriental très ancien figure au Louvre, et voici deux articles curieux de ce très curieux monument juridique : " Art 229.—Si un architecte a construit une maison et si la maison s'est écroulée et a tué le maître de la maison, cet architecte est passible de mort. Art. 230.—Si c'est l'enfant du maître de la maison qui a été tué, on tuera l'enfant de cet architecte."

—o—

Il paraît que l'homme supérieur qu'on doit laisser dans la misère est condamné à vivre avec des imbéciles ; il paraît aussi que l'imbécile qui doit être adoré de tout le monde doit de même vivre avec des imbéciles ; or, si je ne dois rencontrer que des imbéciles, j'aime mieux leur ressembler à condition de leur plaire.

—o—

La prodigalité, c'est la générosité physique ; la générosité, c'est la prodigalité morale.—Jean Liserol.

—o—



La cause de bien des collisions.



—Moi, je n'ai couru qu'une seule fois le Poisson d'Avril, et ç'a gâté toute ma vie.

—Comment cela, mon mari?

—On m'avait juré que tu refuserais si je demandais ta main. Et tu me l'as accordée!!!

Petite définition :

Hareng.—Poisson content de son *saur*.

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

Il y a des époques où la mode remplace la gloire.—Alphonse Karr.

Ce qui sert d'appâts pour la pêche aux hommes est rarement propre.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

L'important pour réussir dans le monde est de savoir se rendre inutile, dit je ne sais quel personnage de comédie.

Il y a peu d'hommes qui disent des vérités, parce qu'il y en a encore moins qui aiment à les entendre. Le plus sage est celui qui sait se taire, à moins que son cœur ne le force d'être indiscret ; car si la prudence lui défend de parler, l'amitié peut quelquefois lui défendre de se taire, et l'amitié doit l'emporter sur la prudence.

ECHO POLITIQUE

—Se présente-t-il comme indépendant?

—Je crois que oui, car il a signé le programme des deux partis.

La science est une pyramide dont toutes les assises reposent sur l'observation.

Les femmes ont toutes à un plus haut degré que nous la vertu maîtresse du mariage qui est l'esprit de sacrifice.

Les injures sont humiliantes pour celui qui les dit, quand elles ne réussissent pas à humilier celui qui les reçoit.

Les voyageurs à l'imagination trop vive ont presque toujours la cruelle déception de trouver la réalité inférieure à leur rêve.

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience ; rien ne lui en fait moins que la patience de son mari.

Si nous voulons conserver notre sérénité, ne cherchons pas à découvrir le fond des cœurs de ceux que nous aimons.

Un mot du grand égoïste que fut Bonaparte : "L'amitié n'est qu'un mot. Je n'aime personne, non je n'aime personne, pas même mes frères, Joseph, peut-être, un peu."

En ce XXe siècle, il est bien difficile de se faire prendre au sérieux. La malignité publique guette attentivement nos défaillances. Si les lois se font plus tolérantes, si l'inquisition a virtuellement disparu des mœurs, l'opinion se charge de fustiger nos travers et de souligner nos ridicules.

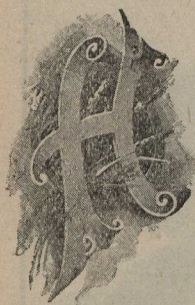


Quand les femmes feront partie des jurys.



La Main Révélatrice

Par JEAN FROLLO



TOUTE époque,—et à la nôtre plus peut-être qu'en aucune autre,—on a "lu dans la main". Lire dans la main, c'est d'abord un métier profitable, quand on le fait avec autorité. Certaines prophétesses, que je ne nommerai pas pour ne point leur faire de réclame, ont trouvé une jolie fortune, sinon dans le pas d'un cheval, du moins dans la paume de

leurs contemporains. Il est beau d'être chiromancien quand on a affaire à un public crédule. Et tout public est crédule.

A dire vrai, il ne faut pas appliquer une froide critique à l'industrie chiromancienne. Un mien ami, qui avait de grands loisirs, forma un jour le dessein de confondre les plus notables des "liseuses" qui font à raris profession de découvrir dans les lignes de la main les secrets de demain. Il prit un fiacre et visita dans l'après-midi cinq prophétesses en renom. Le soir, il compara les résultats. L'une lui avait dit qu'il mourrait jeune; l'autre qu'il vivrait centenaire; la troisième qu'il ne se marierait point; la quatrième qu'il serait deux fois veuf... J'en passe et des meilleures. Mal renseigné pour l'avoir été trop, il renonça pour jamais à faire déchiffrer l'énigme de sa main.

Cet exemple n'est pas fait pour développer la foi qu'un chacun peut avoir dans la chiromancie. Voici cependant qu'une aide lui vient et d'où il semblait qu'elle dût le moins l'attendre: des savants. Par des méthodes scientifiques, c'est-à-dire par l'observation et l'expérience, on montre dans les laboratoires à quel point la main est révélatrice non plus seulement d'impressions et d'émotions passagères, mais de tout un caractère; comment la poignée de main, geste instinctif entre tous, se diversifie à l'infini, apportant ainsi sur celui qui la donna des renseignements inattendus.

J'avais tort de dire que c'est là une aide pour les liseurs et liseuses. C'est plutôt une concurrence. Mais ces ingénieux personna-

ges trouveront toujours moyen de se rattraper; il leur est si facile,—et à si peu de frais,—de battre le record de la précision.

* * *

Si l'on y réfléchit, on trouve tout naturel que la main ait sollicité la curiosité des savants. On sait le livre célèbre que Darwin a écrit sur l'expression des émotions. On connaît aussi les remarquables travaux du docteur Georges Dumas sur le même ordre de phénomènes. Or, la main est évidemment l'un des instruments les plus expressifs dont nous disposons. Comme l'a montré dans une étude fort intéressante M. Félix Thomas, on peut chercher, on peut trouver dans les gestes et les mouvements qu'elle dessine, tantôt rapides, tantôt monotones, tantôt saccadés et variés à l'infini, comme un reflet de la pensée. Sans doute on ne prétend pas découvrir l'âme entière, dans le passé, le présent et l'avenir, dans l'ensemble et dans le détail, comme font les charlatans. Mais il est possible de fixer certaines tendances générales.

Il est indiscutable, par exemple, que les gestes de la main,—j'entends les gestes habituels,—sont différents chez chaque individu. Des mouvements vifs, brusques, heurtés révèlent en général des natures impulsives. Avez-vous jamais vu se mouvoir, soulignant et mimant un récit, une main de Méridional, d'Italien, de Sicilien? C'est toute une comédie,—ou toute une tragédie,—que joue cette main mobile. Je vous assure qu'une main de Prussien, de Suédois ou de Hollandais serait incapable de cette activité dévorante. La race se traduit dans la main. Et c'est de là peut-être que vient l'expression souvent employée: "Il est ceci ou cela *jusqu'au bout des doigts*."

Certaines personnes bien connues pour l'énergie de leur volonté,—j'en pourrais citer parmi les hommes politiques: Jules Ferry, notamment,—ont des gestes de main affirmatifs, tranchants, impérieux. Chez Gambetta, la main battait les airs d'un grand geste large, symbole de la fougue oratoire. Chez M. Ribot elle scande la démonstration de grands coups droits et rectilignes. Chez M. Clémenceau, elle est nerveuse, mobile, se ferme et s'ouvre tour à tour. On devrait écrire une histoire parlementaire des mains.

Elle aurait le grand avantage qu'il suffirait d'aller au Palais législatif pour en contrôler les sources.

Je pourrais multiplier les exemples, mais j'aime mieux rappeler comment certains dessinateurs arrivent par la seule figuration des mains d'un personnage à exprimer ses dispositions intimes, tels par exemple ces deux dessins de Gavarni qui rappellent M. Thomas: le bellâtre qui, les pouces dans les emmanchures de son gilet, fait la roue avec ses doigts, ou le gros bourgeois qui fait la sieste les mains croisées sur un ventre prospère, avec cette légende charmante: "Je suis content de moi. J'ai bien rempli ma journée."

* * *

L'étude de la poignée de main est peut-être plus curieuse encore. Elle est en tout cas plus nouvelle. Une poignée de main? Quoi de plus banal. Quoi de plus automatique, en apparence? Eh bien! sous cet automatisme se cache une signification très diverse qu'il est facile d'observer et de traduire et qui a été parfaitement mise en lumière dans l'étude que j'ai déjà citée.

Un personnage de vaudeville qu'incarrait l'acteur Hyacinthe, disait, dans je ne sais quelle pièce, avec une ironie délicate: "Les âmes vraiment nobles se resserrent à mesure qu'elles s'élèvent. Tant qu'elles se savent ignorées, elles vont à vous, la main ouverte; au premier honneur qui leur est rendu, elles ne vous offrent plus que deux doigts; au deuxième, elles ne vous en donnent plus

qu'un; et lorsqu'elles sont au faite, elles ne vous tendent plus rien." Cette façon de donner deux doigts au lieu de donner la main est généralement désagréable à ceux qui sont l'objet de cette politesse... fractionnée. Je sais un diplomate distingué qui occupe actuellement un poste de disgrâce pour n'avoir jamais perdu cette mauvaise habitude



de ne distribuer autour de lui que des quarts de poignées de main.

Il y a au contraire, des étreintes cordiales. Il en est de brutales,—à l'américaine,—qui vous laissent les doigts en compote. Et tout cela veut dire quelque chose. Les poignées de main molles et lassées révèlent presque à coup sûr des natures indifférentes,

égoïstes, sans dévouement. Les poignées de main nerveuses et vibrantes sont une promesse d'amitié.

Je ne prétends pas que cette psychologie manuelle soit infaillible. Mais, dans ses grandes lignes,—qui ne sont point celles de la main,—elle est juste et elle est amusante. C'est à ce double titre qu'il m'a paru convenable d'en signaler l'apparition.

* * *

Nous relevons aussi ces lignes dans une chronique de *l'Événement*, de Paris :

Que l'étude de la main donne des indications sommaires sur le tempérament, et, par là, sur le caractère même, cela est assez plausible ; mais que, avec ces indications, on puisse conjecturer l'avenir, à l'aide de tout le bric-à-brac de l'utopie astrologiste, c'est s'avancer bien témérairement. Et M. Victor

du Bled, qui a spirituellement étudié la chiromancie moderne, a raison de dire qu'elle ne doit rester qu'un jeu de société propre à faire passer le temps quand on n'en a que faire...

Réagissons contre le goût de ces enfantillages, pris un peu trop au sérieux depuis quelque temps, contre ces soi-disant prédictions, qu'elles viennent des humbles cabinets de consultation des devineresses à prix réduits ou des pythonisses plus huppées, qui savent prophétiser avec grâce et que la curiosité a mises à la mode. Notre raison, claire et franche, nous doit rappeler à un plus sage scepticisme.

Nous sommes condamnés, passagers aveugles de la vie, à ignorer ce que sera demain.

Au fond, cette ignorance, n'est-elle pas un bonheur, puisqu'elle permet l'espérance et l'illusion, qui sont nos meilleurs soutiens ?

Prière au Printemps

Toi qui change ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,

Le sourire à toutes les bouches
La vie au cœur !

Qui change la boue en prairies,
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les haillons

Et jusqu'au seuil des boucheries
Met des rayons !

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même
Verte au dehors,

Fais naître un nouveau poème
Au cœur des morts !

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour !

Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour !

SULLY PRUDHOMME.



La Tentation de Saint Martin

Petit conte de Carême

Notre bon évêque de Tours
Était alors le saint de France
Sur qui Satan, de préférence,
Essayait ses plus méchants tours.

Il fit mieux que les fois dernières,
Ce soir-là, chrétiens, car il prit
La figure de Jésus-Christ
Et ce qu'il put de ses manières.

Il s'était mis royalement:
Pourpre d'or brodée et fleurie,
Diadème d'orfèvrerie,
Avec un gros, gros diamant.

Presque aussi gros qu'un oeuf d'autruche,
Mais dont l'éclat, en vérité,
N'éclaira que la pauvreté
Du saint, son petit lit, sa cruche.

A ce jeu de damné, pourtant,
Comme le saint fermait la bouche
Et ne bougeait plus qu'une souche,
Le Trompeur n'était pas content.

"Pourquoi gardes-tu le silence?
N'est-ce pas ton Dieu que tu vois?"
Dit-il, adoucissant la voix
Et comptant sur la ressemblance.

"Allons, adore ton Sauveur,
Rends-lui grâce, au lieu de te taire,
De ce qu'en passant sur la terre
Il t'accorde cette faveur."

Avant d'en faire un peu de cendre,
Comme il fit, d'un signe de croix,
Le saint dit: "Insensé, qui crois
Qu'ainsi je vais m'y laisser prendre!"

"Est-ce que, même dans les cieus,
Notre Seigneur a ces dorures,
Et toutes ces fausses parures
Que tu fais reluire à mes yeux?"

"Non, ce n'est point dans cette mise
Que mon Dieu se fût présenté;
Mais le coup de lance au côté
Et comme un pauvre, sans chemise."

Et, le changeant, comme j'ai dit,
En un petit tas de poussière,
D'un pan de sa robe grossière
Le saint balaya le Maudit.

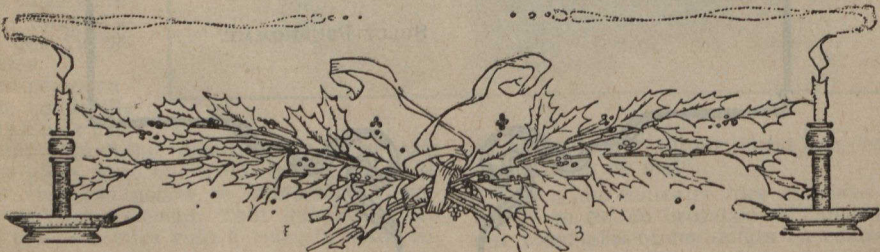
Rusé comme il est, on devine,
Que Satan, dès le lendemain,
Se trouva nu, sur le chemin,
Avec la blessure divine.

Que fit le saint? Bien mieux que nous,
Il s'aperçut de l'imposture;
Mais, pour soutenir l'aventure,
Il prit Satan sur ses genoux.

Et, prodiguant au misérable
Tous les soins que vous auriez eus
Pour le corps même de Jésus,
Il baisa la plaie adorable!

Ce que voyant du Paradis,
Les saints se voilèrent la face:
"Et que voulez-vous donc qu'il fasse?"
Dit Jésus aux saints interdits.

"Sachez que pour celui qui m'aime
Et qui veut me demeurer cher,
Toute chair qui saigne est ma chair,
Fût-ce la chair du Diable même!"





Le Danger du Baiser

Par LE LISEUR



I les hygiénistes continuent, l'existence, qui n'est pas déjà agréable tous les jours, finira par devenir intolérable. On nous a, tour à tour, révélé les dangers de la plupart des aliments dont nos pères se nourrissaient impunément. Les viandes saignantes donnent l'appendicite. Les viandes blanches sont indigestes. L'eau véhicule le bacille de la fièvre typhoïde. Le vin est un poison redoutable. Les crudités sont néfastes pour les intestins délicats. Le poisson irrite la peau. Les tomates et l'oseille sont meurtrières pour les reins. Que sais-je encore?

Privés des joies matérielles, notre seul refuge était dans l'idéalisme. Nous nous rattrapions sur les sentiments. Nous étions des dévots de l'amour, de l'affection ou de l'amitié. C'était trop encore, paraît-il, au gré de l'hygiène impitoyable. Il ne faut plus aimer. Il ne faut plus embrasser. C'est mauvais pour la santé. Et voici qu'on nous accable sous le poids des microbes découverts dans l'étendue d'un baiser.

* * *

C'est à une revue américaine, la *North American Review* que nous devons cette découverte sinistre, sinistre surtout, — vous allez voir pourquoi, — pour ceux d'entre nous qui, fidèles aux traditions, ont continué de porter, brève ou longue, la moustache et ne se sont pas encore résolus à adopter la lèvre imberbe des Yankees.

L'expérience que raconte la *North American* a été faite en France. On a pris deux jeunes gens, l'un complètement rasé, l'autre pourvu d'une opulente

moustache. On les a laissés se promener dans Paris au gré de leur fantaisie, dans les musées, dans les théâtres, partout où les conduisait leur caprice et où ils étaient sûrs de rencontrer des microbes. Après quoi on les a menés à un laboratoire. Dans ce laboratoire une jeune fille attendait. On croit, n'est-il pas vrai, qu'on va entendre un *lied* de Schubert?

La jeune fille, dont les lèvres avaient été au préalable purifiées suivant les méthodes les plus scientifiques, fut embrassée par le premier jeune homme; et aussitôt une brosse stérilisée ramassa sur ses lèvres tout ce que ce baiser y avait apporté de microbes. Nouvelle stérilisation; nouveau baiser, du second jeune homme; nouvelle cueillette de microbes. Les deux récoltes, ai-je besoin de l'ajouter, furent enfermées, suivant les prescriptions les plus rigoureuses, dans deux éprouvettes hermétiquement closes.

Quatre jours après, on ouvrit les tubes de verre. Et que trouva-t-on? On trouva, — et c'est ici la *North American Review*, la plus grave des revues américaines que je laisse parler, — on trouva que les résidus microbiens provenant du baiser de l'homme imberbe contenaient des germes et des ferments à peu près inoffensifs. On trouva, au contraire, que le tube du jeune homme moustachu contenait les microbes les plus dangereux, savoir: microbes de la tuberculose, de la diphtérie, germes divers de putréfaction, voire même, — horrible détail! — un certain duvet provenant de la patte d'une araignée. Par

égard pour la jeune personne, qui avait obligeamment prêté ses lèvres à l'expérience, on ne lui fit pas connaître les résultats de la seconde analyse.

Et la *North American Review*, tirant de l'aventure sa conclusion logique, écrit: "Si une femme pouvait voir avec un microscope tous les germes mortels qui sont accumulés dans la moustache d'un homme,



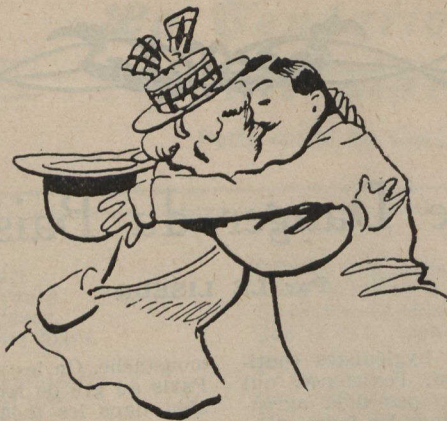
jamais elle ne se laisserait embrasser par lui." Ainsi, messieurs, vous êtes prévenus...

* * *

Je ne voudrais pas jouer les trouble-fêtes et surenchérir sur les conseils austères de la *North American Review*. Force est, cependant, de constater, si l'on se reporte aux comptes rendus du congrès de la tuberculose tenu à Paris en 1905, que ce n'est pas seulement le baiser des porteurs de moustaches qui est dangereux, c'est le baiser, quel qu'il soit, sans moustaches comme avec moustaches.

On a signalé à ce congrès, d'après des expériences, que certaines affections, notamment celle qui porte le vilain nom de *lupus*, et qui est aussi laide à voir qu'à nommer, se propage par le baiser; comment ne pas être frappé de cette circonstance que les Japonais, qui ne s'embrassent point, sont exempts du *lupus*? Encore une jolie découverte, faite pour remplir d'angoisse les mères qui presseront leurs enfants sur leur cœur, ou les amants heureux qui pensent à autre chose qu'aux règles de l'hygiène!

D'ailleurs, ne nous y trompons pas, la poignée de main est presque aussi dangereuse que le baiser. On a calculé que, après la bouche, la main est la région du corps la plus abondamment pourvue de microbes. Cela tient, paraît-il, à sa conformation, à ses sillons, à ses "lignes" où de subtiles prophétesses se plaisent à lire l'avenir de tout un chacun. On estime qu'il y a 25,000 microbes sur les bras ou sur la poitrine; qu'il



y en a, au contraire, 80,000 dans la main. Alors, vous voyez la conséquence: tuberculose, gale, panaris, influenza, typhoïde, tout cela peut s'attraper dans une poignée de main, principalement — car les hygiénistes ont classifié les poignées de main par ordre de nocuité — dans celles des changeurs, des médecins, des coiffeurs, des bouchers et des charcutiers.

La vraie solution, ce serait, semble-t-il, d'adopter le salut oriental, qui consiste à porter la

main sur le cœur, sur les lèvres, sur le front ou encore le salut militaire. Ce qui fait dire à un parisien: "Cela nous coûterait beaucoup, à nous autres Français, qui sommes le peuple du monde le plus prodigue en poignée de mains. Alors, nous pourrions tout au moins suivre l'exemple du roi d'Angleterre qui, presque toujours, porte un gant à la main droite. Comme on demandait à Edouard VII pourquoi il avait pris cette habitude, bientôt élevée par ses sujets à l'état de mode:

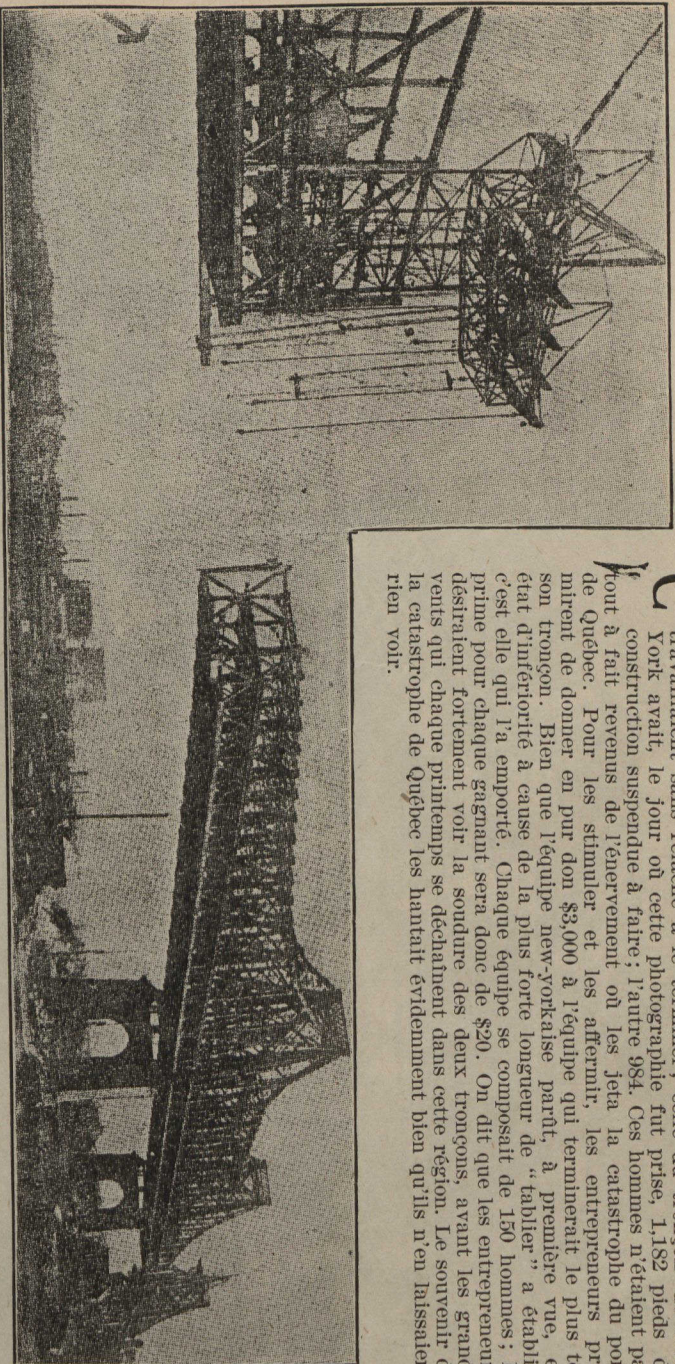
—Ce n'est pas du tout, répliqua-t-il, pour lancer cette mode dont vous me parlez, c'est parce que la main droite, étant la plus exposée au contact des choses et des gens, est celle qui demande à être le plus protégée."

Voilà les conclusions de l'hygiène. Elles sont impératives comme toutes les nouveautés. Elles le sont à tel point, que le plus simple est peut-être de n'en pas tenir compte. Je ne serai pas seul, sans doute, à être de cet avis.



NON, CECI N'EST PAS L'EX-PONT DE QUEBEC ...

CE PONT relie maintenant New-York à l'île Blackwell. Deux équipes travaillaient sans relâche à le terminer; celle du tronçon de New-York avait, le jour où cette photographie fut prise, 1,182 pieds de construction suspendue à faire; l'autre 984. Ces hommes n'étaient pas tout à fait revenus de l'émerveillement où les jeta la catastrophe du pont de Québec. Pour les stimuler et les affermir, les entrepreneurs promirent de donner en pur don \$3,000 à l'équipe qui terminerait le plus tôt son tronçon. Bien que l'équipe new-yorkaise partît, à première vue, en état d'infériorité à cause de la plus forte longueur de "tablier" à établir, c'est elle qui l'a emporté. Chaque équipe se composait de 150 hommes; la prime pour chaque gagnant sera donc de \$20. On dit que les entrepreneurs désiraient fortement voir la soudure des deux tronçons, avant les grands vents qui chaque printemps se déclanchent dans cette région. Le souvenir de la catastrophe de Québec les hantait évidemment bien qu'ils n'en laissent rien voir.



Etat des travaux au pont de Blackwell's Island, en février dernier, quand la prime fut promise.



Les habitants de Mars.

La deuxième question

Les Habitants de Mars

Par OMNIBUS

LES graves encyclopédies et les traités de science pure ne parlent pas encore de la population possible de la planète Mars. Par contre, le bataillon léger, d'avant-garde, de l'armée scientifique, a depuis assez longtemps décrété que Mars est habitée. Il en est même rendu à la deuxième question : Comment sont conformés les Martiens ?

C'est H. G. Wells qui popularise ces questions par des romans qui attirent jusqu'à l'attention des savants les plus prudents. Un astronome distingué, M. Percival Lovell de l'Observatoire de Lowell, avait décrit minutieusement le système des canaux de Mars. M. Wells a déduit du perfectionnement de ces travaux—supérieurs, paraît-il, aux nôtres—qu'ils étaient l'œuvre de gens bien doués sous tous les rapports. C'est aussi l'opinion du professeur David Todd qui a étudié et scruté la planète Mars par le moyen d'un puissant télescope refractaire, instrument dont nous donnons ci-bas la figure exacte. M. Todd n'a aucun doute sur l'existence d'habitants martiens. Mais quelle forme ont-ils ?

M. Wells, après de minutieuses observations, établit ce premier point : Tout, dans Mars, est gros et grand. Tout indique que les êtres animés y sont doués de formes qui permettent de sauter, de grimper, de voler. Pour se guider, il faut du jugement et des yeux. Il en déduit donc tête, yeux, ailes pour voler, antennes pour grimper et se cramponner, pieds pour marcher.

La gravure de pleine page, publiée en regard de cet article, est la réalisation, mêlée d'un peu de fantaisie, de toutes les observations faites jusqu'à ce jour par M. Wells et autres spécia-

listes en cette troublante matière. Le nombre des sceptiques est considérable ; il est encore plus grand celui des gens que les problèmes de ce genre inquiètent. Pourquoi ?

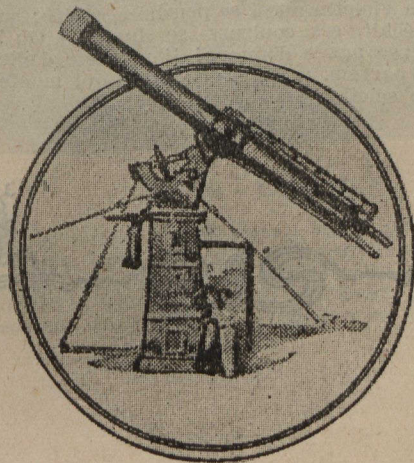
Où Mars est habitée, et la science saura bien le découvrir et l'établir irréfutablement un jour ; ou il n'en est rien, mais la science n'aura que rempli sa mission qui est de chercher sans cesse.

Si Mars est habitée, c'est que Dieu l'aura voulu. Et parce que notre pauvre intelligence humaine ne réussira pas à concilier ce fait avec certains autres faits, il n'en faudra pas déduire que notre interprétation de certains actes et de certains textes ne vaut plus rien. Ah ! la science n'a pas fini de nous causer des surprises et de nous désorienter...

* * *

Depuis longtemps, Mars est l'objet des investigations scientifiques ; depuis quelques années la curiosité populaire s'est associée à celle des savants, surtout depuis la publication du célèbre ouvrage de Wells, où il imagine l'invasion de notre planète par les Martiens. On sait de cette planète tout ce qui concerne les éléments de son orbite : la durée de

son mouvement diurne et de sa révolution annuelle, sa distance du soleil et de nous, etc. On sait qu'il s'y trouve, aux pôles, beaucoup de neige et de glace ; que Mars est enveloppée d'une atmosphère humide ; qu'il y a là des mers et des continents analogues aux nôtres. Les audacieux de la science soutiennent, les uns, que le ballon dirigeable perfectionné nous donnera la clé du reste, les autres, que nous devons l'attendre de la télégraphie sans fil. Mais il y aura la question de langue. Oh ! quand il n'y aura plus que cela...





Poème en Prose

Desir de Soleil

FRILEUSE, à l'orée du bois, sous la cépée mouillée de brume, la violette s'éveille au premier souffle du matin, fébrile, frissonnante.

La rosée pleure aux branches sans feuilles ; des vapeurs d'un lilas tendre flottent à la pointe de l'herbe ; la violette frissonne... Oh ! ce souffle glacé d'avril ! ce matin si pâle qui tremble, noyé dans les rosées blanches !

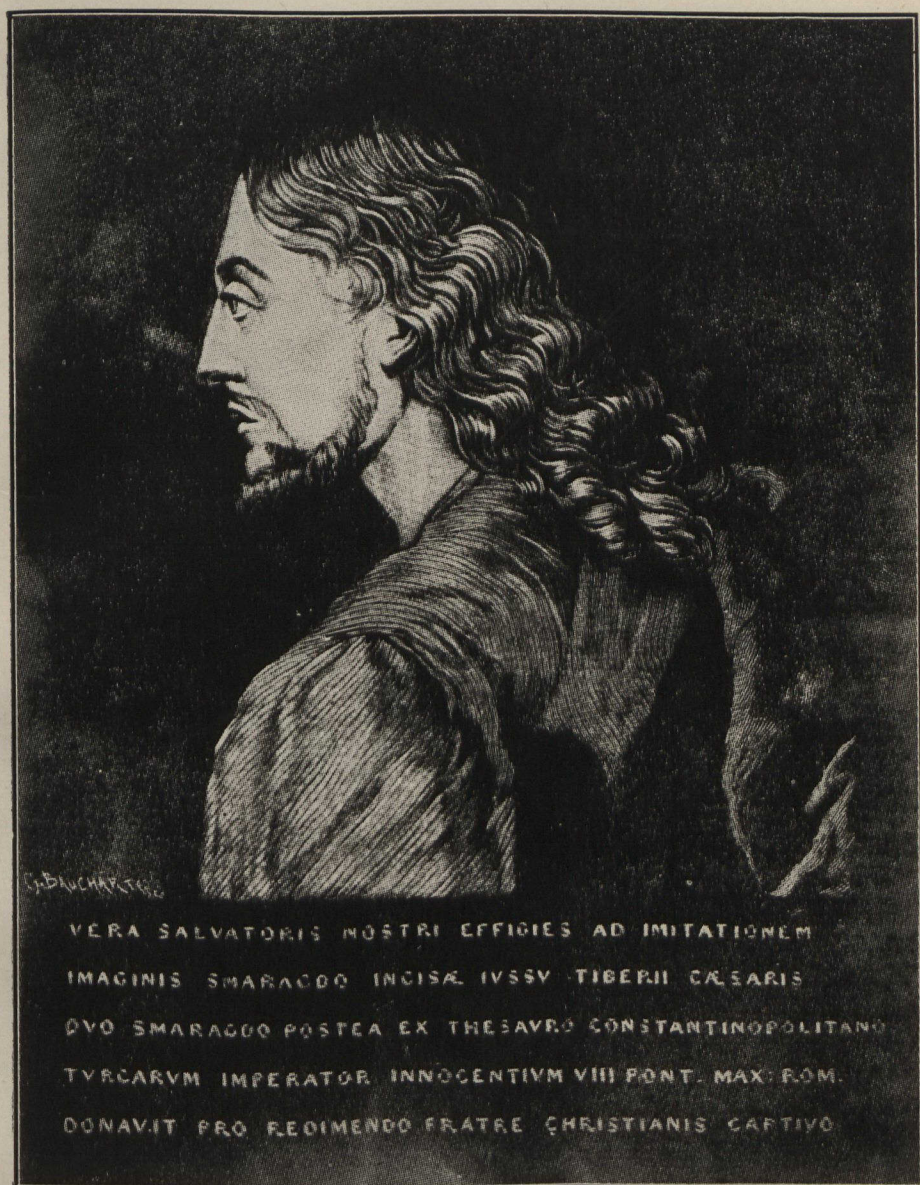
La violette frissonne ; elle ose à peine déplier ses pétales :

—Soleil, oh ! viens ! soupire-t-elle ; viens ! chéri, bien-aimé soleil !

Il vient, le soleil printanier, il monte, il éclate, il jette à poignées ses flèches d'or sur la violette et sur le bois et sur la prairie ; et le bois se met à reverdir, et la prairie s'émaille de fleurs, et la violette, pâmée, boit à plein calice la pluie, l'ardente pluie d'or.

La lumière croît, la lumière flambe. Déjà, à l'orée du bois, les fleurs, les douces fleurs de l'ombre se penchent fatiguées. Comme un troupeau de vierges cloîtrées qu'a surprises l'irruption du plein jour, les stellaires inclinent leur tête pudique et, timide amoureuse, la pervenche, trop tendre, cache dans l'herbe le regard de ses yeux bleus.

Et la violette aussi se penche accablée ; sa tige fléchit, ses couleurs se fanent. Oh ! l'heureuse morte d'amour ! Il ne reste d'elle que le parfum, une âme odorante qui monte vers le soleil.



Jesus - Christ.

D'APRES le portrait gravé sur émeraude par ordre de l'empereur Tibère. Cette émeraude fut, dans la suite, détachée du Trésor de Constantinople et donnée par l'empereur des Turcs à Innocent VIII, souverain pontife de Rome, pour racheter son frère, prisonnier des chrétiens.—(Gravure de G. BAUCHART.)

Chapeaux de Printemps



pour 1908



Grande Actualité Leurs Chapeaux !

Par
MISTIGRIS



J'AVAIS projeté, pour ce numéro de carême, un petit article qui aurait navigué sous le titre : *Grimaces et Dévotion*. Je le remise pour l'Avent, car il paraît que l'éternelle question du chapeau féminin s'impose plus impitoyablement à cette époque de l'année. Et c'est à moi qu'il échoit de vous en parler. J'ai plaidé mon ignorance ; on m'a répondu que je n'en serais que plus impartial ; que, d'ailleurs, personne ne peut se vanter d'être bien connaisseur en fait de chapeaux de femme, puisqu'il a déjà suffi de s'asseoir, par mégarde, sur l'un d'eux, pour créer et lancer une mode qui eut de la vogue ; et qu'enfin j'ai écrit *Chapeau au théâtre*. Aristote doit une bonne mèche de sa renommée à un article, qu'il n'a pas fait, sur les chapeaux ; à plus forte raison, quand on en a fait un...

J'ai commencé par me documenter. Ce n'était peut-être pas très nécessaire, mais, vous savez, quand on est consciencieux... Donc, en tramway, sur la rue, à l'église, à la sortie des théâtres, devant les comptoirs des *bargains*, j'ai porté mon examen critique sur près de... disons, en chiffres ronds, 5,000 chapeaux, à seule fin d'avoir une idée quelconque de ce qu'avait été la mode d'hiver avant de tenter de parler de celle du printemps. Or, je n'ai pas vu dix chapeaux semblables. Il faut peut-être les yeux d'une femme pour arriver à démêler de ce fratrias une

idée mère, un tour générique que l'on retrouvera, peu ou prou, dans chaque chapeau. A moi, presque toutes ces "organisations" ont paru être nées de l'accouplement fortuit d'une marchandise et du fonctionnement de dix doigts pressés d'en finir. Cependant, j'ai noté des choses... Ainsi, les femmes petites et grosses ont une tendance à porter de larges machines qui font tout de suite penser à des bambins se promenant avec le parapluie du grand-père ; les femmes longues, minces, sveltes comme un courant d'air, selon le mot de Ponchon, ne peuvent se retenir de couronner leur *tout* de petites rondelles—des manières d'éponges coniques, des turbans mes-

quins, des *bull's eyes*, comme dit si pittoresquement mon ami Lé-sime Gauquier, du Rang du Bord de l'Eau. J'ai remarqué non moins,—et cela c'est une mauvaise note pour les modistes autant que pour leurs clientes,—que trop de femmes, en adoptant un chapeau, ne s'inquiètent pas assez de savoir s'il sied à leur carnation et à la couleur de leurs cheveux. Le grand chimiste Chevreul a écrit ceci :

"Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches ou roses convient aux blondes. Il ne sied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes. Le chapeau blanc ne convient qu'aux carnations blanches ou rosées pour blondes ou brunes ;





Chapeau Louis XVI, type primitif

mais quant aux chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle, ils vont à toutes les carnations. Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs roses, ou surtout bleues. Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orangé. Le chapeau bleu clair va au type blond, il peut être orné de fleurs jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes. La brune qui risque le chapeau ne peut se passer d'accessoires orangés ou jaunes. Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Quant au chapeau rose, il ne doit pas avoisiner la peau; il doit en être séparé par une garniture blanche ou verte. Le chapeau rouge n'est conseillé qu'aux figures trop colorées. Eviter les chapeaux jaunes et orangés. Se montrer fort réservé vis-à-vis du chapeau violet, à moins qu'il n'en soit séparé par des cheveux ou des accessoires jaunes. De même pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets."



Chapeau Louis XVI, type rococo

* * *

Il faut se couvrir la tête, dit un personnage de Molière. Tout le monde concède cela. Ce que nous ne voulons pas, c'est que la Mode, s'emparant de cette obligation, en pro-

fitte pour enlaidir la femme, la fatiguer, la rendre gênante, encombrante, ridicule. Nous ne voulons pas que pour faire les affaires des manufacturiers, des marchands, des dessinateurs et des modistes, on métamorphose la femme en caricature. La femme devrait considérer et traiter le chapeau comme un article de nécessité, ne pas le charger d'ornements trop nombreux ou trop développés. Laissez aux laideronnes la tâche de corriger la nature par des amas de tulle, de plumes ou de fleurs, qui, bien souvent, ne font qu'aggraver la situation. Faites en sorte que ce soit vous qu'on admire, et non votre chapeau. Prêtez par vos charmes de la valeur au chapeau, mais que ce ne soit pas sur lui que vous comptiez pour plaire. Quelqu'un a dit :

*Les diamants sans les belles
Ne sont que des cailloux...*

Et, entre parenthèses, je ne sais rien de plus triste, de plus hideux, de plus crispant qu'une femme sans grâce et sans attraits, surchargée de diamants. Assistez, une fois, à quelque lever du gouverneur, à Ottawa, et venez me dire vos impressions.

Récemment consulté, Claretie disait : "Le chapeau sans la femme n'est qu'un accessoire inutile; la femme sans chapeau est peut-être plus séduisante, étant "plus elle". J'adjure nos contemporaines de porter de chapeaux le moins possible et de les porter plus petits." Plus petits! La devise des modistes, quelquefois, semble être: Tout ou rien! Le goût, pour elles, pèse peu; ce qu'il leur faut, c'est le chapeau surchargé, qui exige plus de tissu, plus de plumes, plus d'oiseaux, plus de fleurs, plus de fruits, plus de légumes. La modiste fait du commerce, elle. Tant



Chapeau Louis XVI, type simple

pis pour les clientes si ce commerce, pour être prospère, entraîne pour ces clientes l'obligation d'être chargées à tête comme des bêtes de somme le sont à dos.

On ne peut plus s'excuser en disant : C'est la Mode ! Il n'y a plus de "Mode", il y a, au contraire, des modes, des manies, des exagérations. Chaque modiste a sa mode. Et de presque chacune de ces modes-là on a pu dire avec trop de raison :

*Le fou l'introduit,
Le sage la suit,*

Et quand même ce serait la Mode — une



Chapeau Louis XVI, type renouvelé

mode unique, universelle,—y a-t-il une loi écrite ou morale qui oblige une femme à devenir ridicule ou martyre ? Une femme supérieure n'abdique jamais devant une mode ridicule. Elle fait des concessions raisonnables à une mode exagérée. Elle ne va jamais jusqu'à s'en rendre misérable ou bien bouffonne. Yvonne Sarcey dit fort bien : "Il y a de braves dames pour lesquelles la nature ne fut

pas clémente et qui se croient obligées de suivre les errements de la mode. Quel spectacle, Seigneur ! Je vois encore une grosse maman dont les joues, voyantes et généreuses, s'enflaient sous la chaleur, et dont la tête rebondissait sous une petite calotte posée en casseuse d'assiettes, et qui s'enlevait du côté gauche au moyen d'un fouillis de mousseline de soie, terminé brusquement par une plume menaçant le lustre. Je ne saurais



Chapeau primé à Paris



Le chapeau de Sarah Bernhardt dans "La Tosca"

assez répéter à mes lectrices que la mode ne doit pas être pour elles un tyran, mais simplement une indication dont elles tirent le meilleur parti; dès qu'elle ne s'adapte ni à leur âge, ni à leur physionomie, ni à leur fortune, il est préférable qu'elles ne la suivent que dans les limites du goût. Une femme habillée à l'air de son visage, et dans une harmonie discrète, sans "effets" est toujours distinguée. J'en dirais point autant de ces personnes bien intentionnées, certes, mais qui copient servilement des toilettes tapageuses donnant cette impression de faux goût et de criard, qui fait de suite mal juger une femme."

* * *

Je vous offre (pages 84 et 91) différents modèles de chapeaux; je les ai choisis dans les journaux spéciaux et dans les catalogues les plus renommés pour le bon goût et pour la modération. Que chacune de vous choisisse, parmi ces types printaniers, précisément celui qui va à sa taille, à ses entournures, à son port, à son *soi*, et chacune sera sûre du suffrage et de l'admiration. Mais, si vous pîgez au hasard, sans réflexion, sans égard pour la symétrie du tout que forment un chapeau et une femme une fois bout à bout, eh bien, ces chapeaux si rationnels, si jolis, si frais seront hors de leur élément, tout autant que des poissons dans l'air et des oiseaux dans l'eau.

Page 87, vous voyez un chapeau "Printemps 1908" primé à Paris, à un concours de chapeaux féminins, organisé par le *New-York Herald*, de Paris. A côté de ce chapeau primé (toujours page 87), il y a le chapeau confectionné par la Maison Lewis, de Londres, chapeau porté par Mme Sarah Bernhardt dans sa reprise du drame *La Tosca*. Je vous le recommande pour aller au soleil en plein champ, mais non au théâtre, car il a exactement trois pieds de largeur!!!

Il n'est pas sans intérêt de remonter jusqu'aux premiers... ancêtres d'une forme de chapeau, de noter—sans jeux de mots—les déformations et réformations qu'elle a subies au cours des temps. Un exemple. Vous avez en tête de la page 87 le type renouvelé, modernisé du Chapeau Louis XVI. C'est une maison de Londres qui vient de lancer, pour l'été prochain, cette

forme qui ira si bien à quelques-unes. En tête de la page 86, vous avez ce Louis XVI tel qu'il fut à l'origine.

Avec toilette et cheveux à l'avenant, l'effet devait être gracieux. Survient le puritanisme révolutionnaire de 1793, qui métamorphose ce gentil chapeau en demicassot rococo, veuf d'ornement; puis, beaucoup plus tard, l'Armée du Salut en reprend l'"idée", l'améliore sans l'orner et en fait un "chapeau d'uniforme" qui encadre d'une façon très charmante des figures comme celle d'Evva Booth, dont vous voyez le portrait au bas, mais enlaidit davantage les laides.

Plus loin, je vous offre l'évolution du fameux chapeau "chamignon".

On peut soutenir, en thèse générale, que presque toujours la femme *fait* le chapeau et que rarement le chapeau *fait* la femme. Je rencontre, chaque jour, des Juives, des Italiennes, des Arméniennes dans notre Montréal (devenu cosmopolite), la plupart ne portant sur les cheveux qu'un foulard. Quelques-unes savent si bien choisir la couleur de ce foulard, le disposer avec tant d'art autour d'un minois bien doué, que les passants ne peuvent leur refuser un long regard admiratif. Près d'elles se pa-

vanent sous des chapeaux de grand prix, mais mal portés, trop grands ou trop petits, trop hauts ou trop bas, d'autres femmes, belles ou laides, et ces chapeaux perdent à la comparaison avec les foulards. Il faut savoir porter son chapeau. Une revue anglaise, le *Penny Magazine*, constate que les Fran-



Chapeaux de deuil

çaises ont un don naturel pour bien porter leurs chapeaux. "Leurs chapeaux, écrit l'auteur, semblent avoir poussé sur leurs têtes, tandis que les neuf dixièmes des femmes appartenant à d'autres nationalités se coiffent le plus mal du monde."

* * *

J'offre, dans la page précédente, deux modèles aux personnes qui sont dans le deuil. Ce sont des chapeaux de belle apparence, dans la note discrète. Proposés à y a seulement dix ans, ils auraient soulevé l'indignation des bonnes âmes qui mesurent, à l'aune et à la livre, la douleur que doit nous causer la

LE CHAPEAU CHAMPIGNON.



*Ce qu'il est à Hong Kong.
Prix: 5 cents pièce.*

e mode, alors, de
prouver son res-

ments de joie ou de douleur dont nous pa-
rons ce corps misérable, cette guenille qu'ils
ont dépouillée et laissée
sous la terre?"

* * *

Vous le remarquerez peut-être par les modèles que je vous propose: je suis peu partisan de la voilette. Pourquoi? Mais, mesdames, par souci de la conservation de votre vue et de la régularité de vos traits. Tant que ça? Exactement, et il y a des années que, dans le *Samedi*, Tante Pierrette et moi nous vous mettons en garde contre la voilette, du moins contre l'exagération. La voilette, trop épaisse, d'une couleur trop vive, ou collée sur les yeux, atrophie lentement mais sûrement la force visuelle.

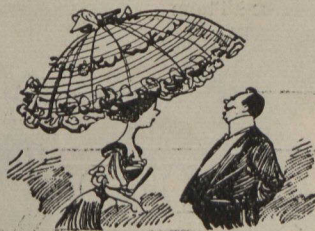
A black and white illustration of a woman's head and shoulders. She is wearing a large, wide-brimmed hat with a high, ruffled band. Her hair is styled in soft, wavy curls. She has large, dark eyes and a small, dark mouth. A large, ornate brooch is pinned to her dress, featuring a circular design with a central gemstone and intricate scrollwork. The background is dark and textured.

Ce qu'il est à Londres.
Prix: \$10 et plus.

le, et servaient
la douleur n'at-

en des femmes préfèrent l'air
sion d'une bonne vue, je les
prends autrement et leur
dis : " La voilette vous amè-
ne petit à petit à être gri-
maçante, et, à la longue, cet-
te grimace se fige dans vos
traits ; puis vous voilà avec
des rides en tire-bouchon."
Le grand savant-vulgarisa-
teur, M. de Parville, a beau-
coup usé de cet argument
ne pouvant convaincre avec
l'autre. Un-jour, il posa cet-
te question : " Pourquoi les
femmes, en portant voilette,
font-elle souvent une si vilai-
ne grimace ? "

portance qu'on leur attribue, surtout d'excuse à ceux que la teint pas. Quand on aime, et qu'on perd ce qu'on aime, on ne songe pas à la toilette qu'il faut revêtir. On la porte noire parce que la tradition veut que cette couleur exprime la douleur; mais on ne saurait s'arrêter aux détails qui assombrissent sa coupe ou jettent sur ses plis une note claire. Des regrets cuisants peuvent s'accompagner d'un léger col blanc, sans que l'âme que vous pleurez en prenne l'alarme, car le vœu suprême qui



Ce qu'il sera, paraît-il, à Paris.
Prix: ???

Les réponses qu'il reçut sont résumées en celle-ci : "Les femmes portent une voilette pour tenir en place leurs cheveux frisés et pour s'embellir, car ce léger treillis estompe leurs traits, les adoucit et dissimule leurs rides. Mais encore faut-il que le tulle soit tendu; sans cela, il barre le visage par des lignes biaisées ou des plis qui sont du plus fâcheux effet. Tenir constamment une voilette tendue n'est pas facile; aussi, les femmes s'assurent-elles souvent de l'état de leur voile; elles avancent les lèvres instinctivement pour frôler, de leur bouche, le tissu (voilà la moue); en même temps, elles tirent le voile par en bas, mesurant ainsi le degré de tension qui est nécessaire. Telle est l'explication de cette petite grimace que vous avez si judicieusement remarquée."

Si la voilette vous est indispensable, portez-la comme je la vois des fois : flottante, tombant droit, éloignée du visage, comme un moustiquaire.

* * *

Je me suis souvent, sans jamais trouver une réponse, posé cette question : D'où vient une mode? Qui l'impose? Y a-t-il complicité entre manufacturiers, dessinateurs et modistes? Est-ce une simple affaire de hasard ou de fantaisie? Quelqu'un, à Paris ou à Londres ou ailleurs, est-il revêtu du pouvoir de décréter qu'en 1008, il y aura le chapeau *cloche*, et en 1909, le chapeau *tinette* ou le chapeau *piccolo*? Si oui, de qui tient-il ses pouvoirs? Mystère! Personne ne sait rien de rien. Un ordre arrive, on ne sait d'où, précisément, de porter telle chose, et on la porte. Ce serait, comme ça arrivera un de ces jours, celui de se mettre sur la tête des oiseaux en cage, on se les mettrait. Jadis, les dames portaient des chapeaux-ballons, parce que les Montgolfier venaient de lancer le premier. Et, presque toujours, dans la course à l'homme sérieux, la plus sensée l'emportera.

eut des chapeaux-frégates en temps de guerre maritime. S'il faut qu'il y ait des chapeaux modelés sur les ballons dirigeables dont nous voyons les images depuis quelque temps, et que ces chapeaux veuillent s'introduire au théâtre, ça va chauffer...

* * *

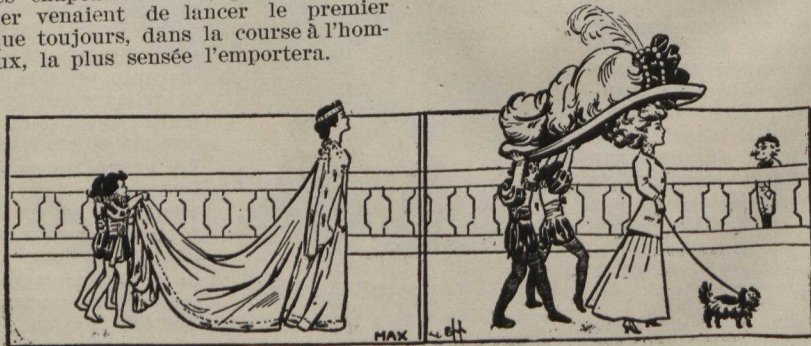
Vous tenez à mettre en valeur les dons que Dieu vous a donnés; vous voulez leur donner un cadre qui en soit digne. Or, êtes-vous bien conformes à vos intérêts quand vous choisissez un cadre qui les dépare? Que de jeunes filles éloignent des bons soupirants rien que parce qu'elles s'habillent sottement! Les jeunes gens en concluent qu'elles n'ont ni goût, ni jugement, ni esprit d'économie. Et comme les temps sont durs... Même quand la vie était bon marché, il en était

ainsi. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, raconte que les modes du XVIII^e siècle provoquèrent une véritable grève de fiancés. "Elles sont cause, écrit-il, qu'aujourd'hui quinze cent mille demoiselles ne se marieront pas. Tout mari a peur de la marchande de modes et ne l'envisage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajustements, ces panaches dont les femmes sont idolâtres, réfléchit, calcule, et reste garçon. Mais les demoiselles vous diront qu'elles aiment autant des poufs et des bonnets historiés que des maris. Soit!"

Et un commentateur, écrivant à la même époque, dit : "Méditez, ô jeunes filles, ces sages paroles et, au lieu de vous imaginer faire la conquête des hommes par ces colifichets, sachez qu'ils les redoutent. En mode, comme en toutes choses, une sage mesure est le signe de la vraie distinction." Les modèles que la *Revue* vous offre ont du moins ce mérite. Presque toujours, dans la course à l'homme sérieux, la plus sensée l'emportera.



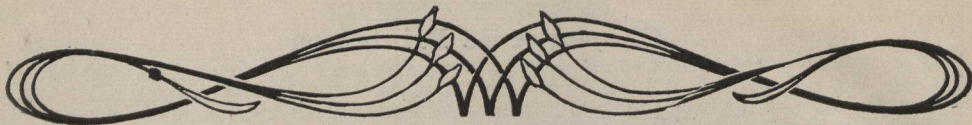
A qui sera la victoire?



Chapeaux de Printemps



pour 1908



La Destruction des Loups

Par KISKISSING

IL EST évident que beaucoup de gens croient peu aux résultats pratiques des campagnes entreprises, périodiquement, par des envoyés de la Compagnie du Grand-Tronc pour détruire les loups dans le New Ontario. Cette incrédulité est largement attribuable aux tartarinades de quelques-uns des journalistes qui prennent part à ces excursions. Mais ce qui s'est passé dans d'autres pays pourrait se réaliser ici, si les battues et les attaques étaient systématiques et persistantes. Les loups ont disparu du Royaume-Uni; les derniers ont été tués en Ecosse en 1650 et en Irlande en 1710. Il y en a encore sur le continent européen, parce que les frontières de terre permettent toujours l'introduction de quelques colonies de ces fauves au fur et à mesure de leur destruction. Le loup est un infatigable coureur qui—le fait a été souvent contrôlé—peut parcourir *quarante lieues* en une seule nuit.

En France, dit le *Tour du Monde*, les loups étaient autrefois très nombreux, parce que les bois étaient plus abondants qu'aujourd'hui et offraient aux fauves des retraites sûres. Ils étaient aussi beaucoup plus audacieux et, par suite, plus dangereux pour les êtres humains. Plusieurs chroniqueurs rapportent qu'au moyen âge, au cours d'hivers rigoureux, les loups qui pullulaient dans les forêts voisines de la capitale ne craignaient pas de pénétrer dans Paris, et de venir ravir des enfants jusque sur la place Maubert.

Vers le quinzième siècle, fut créée une charge spéciale de grand loupveter de France, pour la direction des chasses au loup. Il avait sous ses ordres des lieutenants de loupveterie, dirigeant chacun les chasses dans une province. Un édit de 1583, sous Henri III, donnait pouvoir aux agents forestiers d'assembler les habitants de chaque province trois fois par an, en vue de battues générales. Une ordonnance de Henri IV (1601) prescrivait aussi des battues générales. En outre, pour encourager la destruction des fauves, c'est également sous ce roi que l'on commença à accorder une prime de 500 francs pour une louve abattue, de 250 francs pour un loup, de 100 francs pour un loupveteau.

Une ordonnance de Louis XIV (1669) confirma ces prescriptions. Elles n'avaient pas cessé d'être nécessaires, puisqu'en 1712, dans la forêt d'Orléans, les loups dévorèrent, en

quelques jours, une centaine de personnes, si bien que le roi y envoya ses équipages de chasse pour mettre fin au carnage. En 1765, les loups étaient si nombreux dans la forêt de Sainte-Menehould, que les bûcherons durent y abandonner le travail.

Le loi du 10 messidor an V ordonna certaines mesures offensives et défensives contre les loups. En 1818, le ministre de l'Intérieur lança une instruction dans le même but.

Enfin, en 1830, le service de la loupveterie, qui, depuis 1814, avait été placé dans les attributions du grand-veneur, fut réuni à celui des forêts et régi par le règlement de 1852, encore aujourd'hui en vigueur.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, le nombre des loups ayant diminué considérablement, on abaissa dans une proportion énorme les primes d'encouragement accordées antérieurement pour leur destruction. Jusqu'en 1882, on ne donna plus que de 15 à 18 francs pour une louve, 11 francs pour un loup et 6 francs pour un loupveteau.

Sous ce régime, la situation resta stationnaire, puisque, d'après une statistique allant de 1849 à 1875, on a constaté en France, pendant ces vingt-cinq années, une destruction annuelle de 1200 loups, dont 300 vieux loups, 200 louves et 700 loupveteaux.

Néanmoins, lors du grand hiver de 1879-1880, les loups firent de tels ravages que les Chambres votèrent, le 3 août 1882, une loi rétablissant les fortes primes de la manière suivante: 200 francs pour tout fauve, loup ou louve, s'étant jeté sur des êtres humains; 150 francs pour une louve; 100 francs pour un loup; enfin 40 francs par loupveteau, c'est-à-dire pour tout animal pesant moins de six livres.

Les effets de cette législation n'ont point tardé à se faire sentir, si l'on en juge par la diminution rapide du nombre de têtes de fauves abattues annuellement depuis la promulgation de la loi, ainsi que cela résulte d'une statistique publiée par le *Bulletin du Ministère de l'Agriculture*. De 1319, loups tués en 1883, on passe en 1900 à 115.

Il est bien évident que si l'on tue annuellement de moins en moins de loups, c'est que le nombre de ceux qui existent sur le territoire de la France a considérablement diminué.

